00101971

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES
COMPLETTES
DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

101971

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME QUATORZIÈME.

14

PPCI

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788

00101971

LA PHARSALE DE LUCAIN.

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVIII.

Argument du septième Livre.

Songe de Pompée avant la bataille. Cicéron vient lui demander, au nom du Sénat & de l'armée, de marcher à l'ennemi : Pompée cède à ses instances. Appareil du combat dans le camp de Pompée. Des signes effrayans s'y font voir. Un Devin prédit à Padoue ce qui se passe en Thessalie. Les deux armées s'avancent dans la plaine. Harangues de César & de Pompée à leurs troupes. Réflexion du Poëte sur la bataille qui va se donner. Bataille de Pharsale. Pompée est vaincu ; il s'enfuit. Accueil qu'il reçoit à Larisse. Son camp est mis au pillage, & occupé par les vainqueurs. Quelle nuit César & les siens passent dans le camp de Pompée. Tableau du champ de bataille.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE SEPTIÈME.

JAMAIS le ſoleil n'avoit été ſi lent à s'élever du ſein de l'onde ; jamais, avec un front ſi pâle, il n'avoit commencé ſa courſe, ni pouſſé avec moins d'ardeur ſes courſiers vers le haut des cieux. Il auroit voulu s'éclipſer, pour ne pas luire ſur la Theſſalie ; & cédant à regret aux éternelles lois qui le forcoient d'éclairer le monde, il attira d'épais nuages, dans leſquels il s'enveloppa.

Mais la nuit, la dernière nuit des proſpérités de Pompée, avoit charmé, par une douce erreur (*a*), les ſoins cruels qui l'agi-

(*a*) Il rêva qu'il avoit conſacré dans Rome un

toient, même dans les bras du ſommeil. Il crut ſe voir aſſis à ſon théatre, environné d'un peuple innombrable, qui portoit ſon nom juſqu'au ciel, & qui faiſoit retentir l'air d'applaudiſſemens redoublés. Il le voyoit, ce peuple (1), tel que dans ces beaux jours où il enleva ſa faveur, lorſqu'à la fleur de ſa jeuneſſe, après avoir dompté l'Ibère & tous les peuples qu'avoit armés le rebelle Sertorius, après avoir ſoumis & calmé l'occident, il rentra victorieux dans Rome, & qu'auſſi vénérable ſous la robe blanche que s'il eût été revêtu de la pourpre, il parut, ſimple chevalier, aſſis ſur le char de triomphe, au milieu des acclamations du peuple & des applaudiſſemens du Sénat. Telle étoit ſon illuſion : ſoit que ſon ame inquiète ſur l'avenir ſe rejetât ſur le paſſé, & cherchât dans ſes jours heureux de quoi diſſiper ſes alarmes ; ſoit que le ſommeil, qui toujours enveloppe & déguiſe la vérité ſous des apparences contraires, lui fît de la publi-

temple à Vénus victorieuſe. *Vénus victorieuſe* étoit le cri, ou le ſignal de Céſar.

que joie le présage de la douleur; soit que, ne devant plus revoir ta patrie, ô Pompée, le sort voulût encore une fois te la montrer du moins en songe. Vous qui veillez autour de lui, respectez son sommeil; que la trompette ne frappe l'air d'aucun son qui en interrompe le charme: le silence de la nuit prochaine sera cruel pour ce héros; & le jour ne va lui offrir qu'une guerre affreuse & funeste. Hélas! ce peuple qui le chérit, n'a pas même une nuit si doucement trompeuse. Que ne peut-il aussi rêver qu'il le voit & qu'il le possède! ô Pompée, ce seroit pour Rome & pour toi un bienfait des Dieux qu'un seul jour, où, même assurés de votre ruine, vous pussiez vous donner l'un à l'autre un dernier gage de votre amour. Tu as quitté Rome, avec l'espérance de venir mourir dans son sein; & Rome, qui n'a jamais fait pour toi de vœux que le sort n'ait remplis, n'a pu penser qu'il auroit la rigueur de lui envier jusqu'à tes cendres. Sur ton tombeau (2) les jeunes & les vieux, les enfans même auroient versé des larmes; les femmes ro-

maines, les cheveux épars, se seroient déchiré le sein, comme aux funérailles de Brutus (a); & lors même qu'ils trembleront devant un injuste vainqueur, que ce soit César en personne qui leur annonce ta mort, ils pleureront; mais, hélas! en pleurant, ils porteront au capitole, & tes lauriers, & l'indigne encens qu'ils feront fumer devant lui.

L'astre du jour (3) avoit donc effacé l'éclat des astres de la nuit; un murmure confus s'éleva dans le camp, & toute l'armée en tumulte, cédant à la fatalité qui entraînoit l'aveugle univers, demanda hautement le signal du combat. Cette foule de malheureux, dont le plus grand nombre ne doit pas voir la fin du jour, environnent les tentes du Général, & enflammés d'une ardeur insensée, pressent l'heure fatale qui s'avance & qui leur apporte la mort. Une rage cruelle s'em-

(a) Junius-Brutus, qui vengea Lucrèce, & chassa les Tarquins. Les dames romaines portèrent son deuil douze mois.

pare des eſprits : chacun veut voir décider ſon ſort & celui du monde. On accuſe Pompée d'être lent & timide, & trop patient envers Céſar. On dit qu'il ſe plaît à régner, qu'il aime à voir ſous ſes drapeaux tant de Nations raſſemblées, qu'il craint la paix, & qu'il l'éloigne, comme le terme de ſa puiſſance (*a*). Les Rois, les peuples de l'Orient ſe plaignent qu'on prolonge la guerre, & qu'on les retient loin de leur pays. O Dieux ! quand vous voulez nous perdre, vous diſpoſez tout de manière que notre malheur eſt notre ouvrage, & devient notre crime : nous courons à notre ruine ; nous cherchons les combats où nous devons périr. C'eſt dans le camp de Pompée (4) qu'on fait des vœux pour la bataille de Pharſale (*b*) !

(*a*) Et aucuns le piquoient en l'appelant *Agamemnon*, & *le roi des rois*.... Afranius alloit demandant pourquoi l'on ne combattoit pas ce marchand, que l'on diſoit avoir acheté de lui la province d'Eſpagne. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

(*a*) *Omnes aut de honoribus ſuis, aut de præ-*

Le plus éloquent des Romains, Tullius, qui, sous son consulat, avoit fait trembler le fier Catilina devant la toge & les faisceaux, Tullius fut chargé de porter la parole. Plein d'aversion pour une guerre qui l'éloignoit de la Tribune, & impatient du long silence que lui imposoient les combats, il appuya de toute son éloquence la témérité d'un mauvais dessein.

« La fortune (5), dit-il à Pompée, ne vous demande, pour prix de sa longue faveur, que de vouloir en user encore. Les Grands de Rome, les Rois de la terre, le Monde à vos pieds, nous vous conjurons tous de nous laisser vaincre César. César est-il fait pour tenir si long-temps tout l'univers en alarmes ? Certes il est honteux pour les Nations, que Pompée, qui les a vaincues avec tant de rapidité, soit si lent à vaincre avec elles. Qu'est de-

---

miis pecuniæ, aut de persequendis inimicis agebant; nec quibus rationibus superare possent, sed quemadmodum uti victoriâ deberent, cogitabant. Cæs. de bell. civ. lib. 3.

venue cette ardeur que vous portiez dans les combats, & cette confiance au bonheur de vos armes ? Ingrat, craignez-vous que les Dieux ne se rangent du parti du crime ? N'osez-vous leur fier la cause du Sénat ? Vos légions, n'en doutez pas, enleveront leurs étendards, & s'élanceront au combat d'elles-mêmes. Rougissez d'attendre qu'elles vous préviennent, & qu'elles marchent sans votre aveu. Si vous ne commandez ici qu'au nom du Sénat, si c'est pour nous que se fait la guerre, dès que nous demandons la bataille, c'est à vous de la livrer. Pourquoi détourner de César tant de glaives qui le menacent ? Voyez déjà partir les traits de mille mains impatientes. A peine chacun se contient dans l'attente du signal. Hâtez-vous de le donner vous-même, avant que vos trompettes ne vous échappent, & ne le donnent malgré vous. Enfin, Pompée, le Sénat veut savoir si vous voyez en lui vos soldats ou vos compagnons, & si c'est lui qui sert ou qui commande ».

Pompée, à ce discours, gémit profondément : il vit bien que c'étoit un piège de la Fortune, & que les destins s'opposoient à la sagesse de ses conseils. « Si c'est (dit-il) le vœu de tous (*a*) & l'intérêt de la cause commune, que Pompée dans ce moment cesse d'être chef & devienne soldat ; j'y consens (6). Que la Fortune se hâte d'envelopper tous ces peuples dans la même ruine, & que ce soit ici le tombeau d'une partie nombreuse du genre humain : je cède à l'ordre des destinées. Cependant, Rome, je t'atteste, que l'on m'aura marqué ce jour de la destruction. Tu pouvois soutenir la guerre sans qu'il t'en eût couté du sang ; tu pouvois voir, sans tirer l'épée, César vaincu & pris lui-même, reduit à souscrire à la paix, dont il a violé les lois. Les insensés ! quelle est leur ardeur pour le crime ! ils ont peur qu'une guerre civile ne soit pas assez meurtrière ! Ne

---

(*a*) Caton, lui seul étoit de l'avis de Pompée; encore étoit-ce pour épargner le sang de ses concitoyens. *Plut. Vie de Jules-César.*

voit-on pas que nous avons enlevé à l'ennemi des pays immenſes ; que nous l'avons chaſſé de toutes les mers ; que nous avons réduit ſes troupes affamées à ravager les moiſſons avant la maturité ; qu'il en eſt au point de déſirer de périr par le glaive plutôt que par la faim, & qu'un même champ de bataille ſoit couvert de ſes combattans égorgés & confondus avec les miens ? Ne voit-on pas que cette guerre eſt déjà très-avancée par les ſuccès qui ont aguerri notre jeune Milice, au point de ne pas craindre le ſignal, ou plutôt de le déſirer ; ſi toutefois je dois attribuer cette impatience au courage, car la crainte même du péril fait ſouvent qu'on ſe hâte de s'y précipiter ? L'homme courageux eſt celui qui brave le danger s'il le faut, & qui l'évite s'il eſt poſſible. Et nous, c'eſt dans la plus heureuſe ſituation des choſes que nous voulons tout abandonner au caprice de la Fortune ! Il y va du ſort du monde ; & on le livre aux haſards d'un moment ! Ces peuples aiment mieux me voir les

mener au carnage, que leur assurer la victoire. Fortune! tu m'as donné le destin de Rome à gouverner; je te le remets plus grand que je ne l'ai reçu. Veille sur lui dans les horreurs de la mêlée. Cette guerre ne sera plus ni à ma gloire, ni à ma honte. César, tes vœux l'emportent sur les miens: on va combattre; & combien ce jour coûtera de crimes & de malheurs au monde! quel déluge de sang romain va rougir les eaux de l'Enipe! Ah! plût aux Dieux, si cette tête n'est plus utile à ma patrie, que la première flèche qu'on lancera, vînt la frapper! car ma victoire m'affligera autant que m'affligeroit ma défaite. Le nom de Pompée, après cette bataille, ne peut être pour l'univers qu'un objet d'horreur ou de compassion; & dans ce désastre, le malheur du vaincu sera le crime du vainqueur».

Après sa réponse, il permit qu'on éprouvât le sort des armes, & l'impatiente fureur des troupes n'eut plus ni barrière, ni frein. Tel un Pilote vaincu

par la violence des vents, abandonne le gouvernail, & se laisse emporter lui-même, immobile fardeau, sur la poupe que son art ne dirige plus.

Le tumulte & le bruit règnent dans tout le camp; des mouvemens opposés suspendent & précipitent tour à tour les battemens de ces cœurs féroces; plusieurs portent sur le visage (7) la pâleur de la mort qui les attend, & sur leur front se peint leur destinée. On ne peut se dissimuler que les armes vont régler le destin du monde, & décider, pour l'avenir, si Rome est libre, ou si elle est esclave. Chacun oublie ses propres dangers, frappé d'un objet plus terrible: Rome & Pompée les occupent tous; ce n'est pas pour soi, c'est pour eux qu'on tremble.

Pour être plus sûr de ses coups, on aiguise la lance & l'épée, on renouvelle la corde de l'arc, on remplit le carquois de flèches acérées. Ceux qui doivent combattre à cheval, essayent le mords & les rênes, & se munissent d'aiguillons. Ainsi (8), quand les géans attaquèrent

les Dieux (s'il est permis de comparer les travaux des hommes à ceux des Immortels), le glaive de Mars fut remis brûlant sur les enclumes de Lemnos, le trident de Neptune rougit dans la fournaise, Apollon fit tremper de nouveau les flèches dont il avoit blessé Pithon, Pallas étala sur son égide les cheveux de la Gorgone, & le Cyclope forgea de nouvelles foudres à Jupiter.

La Fortune ne manqua pas d'annoncer par divers prodiges les revers qu'elle préparoit : car dès que les troupes de Pompée entrèrent dans la Thessalie, tout le ciel, pour les arrêter, s'arma de foudres & d'éclairs, de colonnes de feu, de tourbillons de flamme. On croyoit voir voler des torches allumées ; la nue éclatoit dans les yeux des soldats, & les éclairs qui en jaillissoient, leur faisoit baisser la paupière. La foudre consuma les aigrettes des casques, fondit la lame des épées, fit couler la pointe des dards, & le fer même qui n'en fut pas dissous, fut pénétré d'une vapeur de soufre. Les

enſeignes furent couvertes d'un nuage d'eſſaims d'abeilles ; la main (*a*) qui les avoit plantées dans la terre, ne pouvoit plus les en arracher ; une roſée de larmes baignoit les images des Dieux qui juſqu'alors avoient été les étendards de la patrie. Un taureau amené aux autels pour y être immolé, s'échappe & s'enfuit à travers les champs de Pharſale. Pompée ne trouve point de victime pour ſes malheureux ſacrifices.

Mais toi, Céſar, au moment d'une bataille impie & parricide, quels ſont les Dieux que tu invoques ? Les noires déités du Styx, les Euménides, les forfaits, les fureurs, tous les Dieux du crime.

Il y a cependant lieu de douter ſi tout ce qui frappoit les ſoldats de Pompée, étoit de vrais prodiges ou des fantômes vains. Pluſieurs crurent voir les ſommets

---

(*a*) Avant la bataille que perdit Craſſus contre les Parthes, la même choſe fut priſe pour un préſage malheureux. *Voyez Plut. Vie de Craſſus.*

du Pinde & de l'Olympe se heurter, ceux de l'Emus se changer en abîmes, un rapide fleuve de sang traverser le lac Bœbéïde, qui baigne les pieds de l'Ossa.

On crut entendre, la nuit, dans les airs, les cris des combattans & le fracas des armes. Les soldats sont épouvantés de se distinguer clairement l'un l'autre au milieu des ténèbres, & de voir en plein jour la lumière pâlir, une noire vapeur envelopper leur tête, & les simulâcres de leurs parens voltiger devant leurs yeux. Ce qui les rassure, c'est de penser que ces prodiges sont eux-mêmes les présages de leurs forfaits : car ils savent bien qu'ils ont à verser le sang de leurs frères & de leurs pères ; & le trouble & l'égarement qui précède ces parricides, leur répond qu'ils seront commis.

Et pourquoi s'étonner que des hommes qui voyoient la lumière pour la dernière fois, fussent frappés du pressentiment d'une mort si prochaine ? Les Romains même qui se trouvoient alors, ou sur le Tage, ou sur l'Araxe, ou sur d'autres

bords éloignés, furent saisis d'une noire tristesse. Ils ignorent la cause de leur abattement, ils se reprochent de s'affliger : les malheureux ne savent pas ce qu'ils vont perdre en Thessalie. On dit que vers Padoue, & dans ces campagnes où le Timave répand ses ondes, un Devin (*a*) assis au haut d'une colline, s'écria : « Voilà le grand jour ; le sort du monde se décide ; Pompée & César sont aux mains » : soit qu'il eût tiré ses présages des éclats du tonnerre & des traits de la foudre, soit qu'il eût observé la Discorde qui s'élevoit parmi les astres,

---

(*a*) Ce Devin étoit Caius Cornelius, ami de Tite-Live l'Historien ; celui ci racontoit le fait, comme le poète l'expose. Il ajoutoit même, que le Devin cria tout haut, comme s'il eût été inspiré & poussé par quelque esprit divin : *La victoire est tienne, César.* Et comme tous les assistans l'écoutoient avec surprise, il ôta la couronne qu'il avoit sur la tête, en faisant serment de ne jamais l'y remettre, que l'événement n'eût fait foi de la vérité de son art. *Plut. Vie de Jules-César.*

ou l'obscure pâleur du soleil & l'éclipse de sa lumière. Il est vrai du moins que la nature marqua ce jour par des caractères que nul autre jour n'avoit eus ; & si les hommes avoient tous eu le don d'expliquer les signes du ciel, de tous les lieux du monde on auroit vu Pharsale.

O combien (9) supérieur au reste des mortels doit être un peuple que la Fortune donne en spectacle à l'univers, & dont tout le ciel est occupé à prédire la destinée ! Dans l'avenir, même le plus éloigné, chez la postérité la plus reculée, soit que la seule renommée transmette ces événemens, soit que ce pénible fruit de mes veilles contribue à sauver de grands noms de l'oubli ; en lisant le récit de cette guerre, la crainte, l'espoir, le doute impatient se saisiront de tous les cœurs ; l'ame interdite & suspendue, on attendra l'événement, comme s'il étoit à venir. On ne croira pas lire des disgraces passées ; & c'est toi, Pompée, qui réuniras les vœux tardifs & superflus de toutes les races futures.

Dès que les troupes de Pompée descendirent dans la vallée qui séparoit les deux camps (*a*), la pente des collines parut resplendissante de la lumière qu'y répandoit le brillant acier de leurs armes, frappé des rayons du soleil. Ce ne fut pas témérairement que cette malheureuse armée s'étendit & se développa ; la prudence d'un Chef habile en régla l'ordre & les mouvemens. Lentulus commandoit l'aîle gauche avec deux légions ; le vaillant & malheureux Domitius commandoit la droite, Scipion le centre, avec toutes les forces qu'il avoit amenées de Cilicie : il n'étoit là que Lieutenant ; il fut bientôt Chef en Libye. Sur l'humide bord de l'Enipe étoit placée la cavalerie de Cappadoce & de Pont ; plus loin du fleuve, étoient rangés cette foule de rois qui servoient sous Pompée. D'ici devoient partir les flèches des Numides & des Crétois, de là celles des Syriens.

(*a*) A trente stades de distance, environ une lieu & demie.

D'un côté marchoient les Gaulois sanguinaires, & aguerris contre César; de l'autre s'avançoit le belliqueux Ibere (*a*).

Ce jour-là César détachoit une partie (*b*) de son armée pour enlever les moissons. Tout à coup il voit l'ennemi descendre dans la plaine ; il voit le moment, souhaité mille fois, de tout décider par le fer. Dès long-temps dévoré d'ambition, brûlant d'impatience d'arriver à l'Empire, il se reprochoit comme un crime le peu de lenteur & de délai que la guerre civile avoit souffert. Mais lorsqu'il se vit avec Pompée sur le bord du précipice, & qu'il sentit que sa grandeur chancelante & prête à tomber, dépendoit de cette journée, son ardeur se ralentit un peu; il douta un moment du succès de ses armes : car si sa fortune lui faisoit tout espérer, celle de Pompée lui

(*a*) *Cunctum equitatum, sagittarios funditoresque omnes in sinistro cornu objecerat.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

(*b*) Trois légions.

donnoit tout à craindre. Mais renfermant ce trouble au dedans de lui-même, il ne fait voir à son armée que la noble assurance qu'il lui veut inspirer.

« Soldats (dit-il), soldats vainqueurs du monde (10), auteurs de mes prospérités, la voilà, cette occasion que vous avez tant demandée. Nous n'avons plus de vœux à faire, & notre sort dépend de nous. Vous tenez dans vos mains tout César, sa fortune, sa gloire, & sa vie. C'est ce grand jour, il m'en souvient, que vous m'avez promis au bord du Rubicon; ce fut pour lui que nous prîmes les armes. C'est de lui que nous attendons ces triomphes qu'on nous refuse; c'est lui qui vous rendra vos femmes, vos enfans, vos foyers, & les terres dont le partage doit récompenser vos travaux. C'est lui enfin qui va prouver, par le témoignage du sort, quel est le parti le plus juste, & déclarer coupable le vaincu. Si c'est pour moi que vous avez porté la flamme & le fer dans le sein de votre patrie, combattez au-

jourd'hui pour vous, pour justifier votre choix, & pour absoudre vos épées. La guerre a deux faces, le sort en est le juge, &, selon qu'il change, l'un ou l'autre parti est innocent ou criminel. Ce n'est plus de moi qu'il s'agit, c'est de vous : c'est vous, Romains, que je conjure de vouloir être un peuple libre & souverain de l'univers. Pour moi, je borne mon ambition au repos obscur d'une vie privée, & à me voir dans Rome simple citoyen, vêtu de la robe du peuple. Oui, pourvu que vous soyez tout, je consens à n'être plus rien. Je veux bien même être odieux, pour vous avoir rendu puissans & redoutables. Reprenez ce pouvoir suprême ; il vous coûtera peu de sang. Vous allez trouver devant vous une jeunesse oisive & lâche, qui sort des écoles de la Grèce, & qui ne connoît de combats que ses jeux, une foule de Nations barbares, sans valeur & sans discipline, qui ne s'entendent pas entre elles, dont la mollesse asiatique soutient à peine le poids des armes, & qui vont prendre l'épou-

vante au premier ſignal de la bataille, au premier cri des combattans. Ce qu'il peut y avoir de nos citoyens dans cette armée, eſt peu de choſe. C'eſt de cent peuples étrangers, tous ennemis du nom romain, que ſe fera le plus grand carnage; & c'eſt purger la terre, que de l'en délivrer. Fondez ſur ces peuples timides, écraſez l'orgueil de leurs Rois; que le tranchant du fer moiſſonne d'un ſeul coup toutes les puiſſances du monde; & faites voir que ces Nations que Pompée, avec tant de faſte, a promenées ſéparément dans l'univers après ſon char (*a*), ne valoient pas enſemble les honneurs d'un triomphe. Du reſte, penſez-vous qu'aucun de ces étrangers voulût donner deux gouttes de ſon ſang pour ranger l'Italie ſous les lois de Pompée? Penſez-vous que l'Arménien s'intéreſſe à voir la puiſſance romaine aux mains de l'un ou de l'autre Chef? Ils déteſtent Rome & tous

(*a*) Pompée avoit triomphé trois fois, de l'Eſpagne, de l'Afrique, & du Pont.

les Romains ; & ceux de leurs maîtres qu'ils ont vus de plus près, sont ceux qu'ils abhorrent le plus dans l'ame. Pour moi, graces au ciel, je vois mes intérêts entre les mains de mes amis, de ceux qui dans la guerre des Gaules m'ont eu dix ans pour compagnon & pour témoin de leurs exploits. En est-il un seul dont l'épée ne me soit connue? en est-il un dont je ne sois presque assuré de distinguer le javelot dans le combat? Si j'en crois des signes auxquels jamais je ne me suis trompé, si j'en crois ces visages terribles, & ces yeux fiers & menaçans, amis, la victoire est à nous. Je vois couler des flots de sang, je vois les Rois foulés aux pieds, le Sénat lui-même épars sur la poussière, & dans un immense carnage les peuples nageant confondus. Mais je retarde nos destins ; je vous occupe à m'écouter, quand vous brûlez d'aller combattre. Pardonnez-moi ce retardement. Vous me voyez tressaillir de joie, & de l'espoir que vous m'inspirez. Jamais les Dieux ne m'ont promis de si

grandes chofes, & jamais je n'ai éprouvé plus fenfiblement leur faveur. Je touche au terme de mes vœux, je n'ai qu'un pas à faire pour y atteindre. Ce combat livré, la guerre eft finie; & alors c'eft moi qui donnerai tout ce que ces peuples & ces Rois poffèdent. O Theffalie, de quels intérêts les deftins te rendent l'arbitre! mais fi ce jour porte avec lui les récompenfes de la guerre, il en prépare auffi les châtimens. Amis, fi nous fommes vaincus, voyez les chaînes de Céfar, les inftrumens de fon fupplice; voyez fa tête expofée fur la tribune, & tous fes membres difperfés; voyez fur-tout l'exécution fanglante qui vous attend au champ de Mars. Pompée a pris les leçons de Sylla, & c'eft pour vous que cet exemple m'épouvante: mon fort à moi eft décidé, & ma main feule me l'afsûre. Ceux de vous qui, dans le combat, regarderoient en arrière, me verroient me plonger mon épée dans le fein. O Dieux, dont les malheurs de Rome attirent les regards, accordez la victoire à

celui qui en usera le mieux, & qui désarmé par la clémence, ne fera point un crime aux vaincus d'avoir porté les armes contre lui. Romains, vous savez si Pompée, lorsqu'il nous a tenus enfermés dans un lieu où la valeur ne pouvoit agir (*a*), vous savez s'il nous a fait grace, s'il a ménagé notre sang! Loin de l'imiter, je vous conjure d'épargner tout ce qui fuira devant vous: dans un Romain qui rendra les armes, ne voyez plus qu'un citoyen. Mais tant qu'on vous résistera, qu'aucun respect ne vous retienne. Frappez, sans voir quel est le sang où votre main va se plonger. Allons, rasez ce retranchement, comblez le fossé qui l'entoure, afin de sortir tous ensemble, sans vous rompre & vous désunir. Ne ménagez pas votre camp: ce soir vous camperez sur le champ de

(*a*) A Dyrrachium, dans les retranchemens du vieux camp de Pompée. Labienus, devenu le plus implacable ennemi de César, demanda à Pompée qu'il lui permît de disposer des prisonniers. Pompée le lui accorda; & il les fit tous massacrer.

bataille, dans cette plaine où vos ennemis viennent périr sous vos coups ».

A peine il achevoit de parler, chacun se retire en diligence, va prendre son poste, & se met sous les armes. Ils ont avidement saisi ses paroles comme autant d'oracles; & foulant aux pieds les débris de leur camp, ils se répandent dans la plaine, & s'abandonnent à leurs destins. Si cette armée eût été composée de rivaux de Pompée & de prétendans à l'Empire, ils n'auroient pas volé au combat avec plus d'ardeur & de rapidité.

Dès que Pompée les voit marcher à lui, & qu'il n'y a plus moyen de prolonger la guerre, mais que les Dieux ont marqué eux-mêmes le lieu & le jour qui doit la terminer, la frayeur dont il est saisi le glace jusqu'au fond de l'ame; & cette foiblesse, dans un si grand homme, est un présage malheureux. Mais il dissimule sa crainte, & se montrant à son armée monté sur un coursier superbe: « Votre valeur, dit-il

aux siens, ne demandoit qu'une bataille (11) ; nous y touchons : préparez-vous à déployer toutes vos forces ; c'est le dernier de nos travaux. Le sort de Rome & des nations sera décidé dans une heure. Que celui qui aime sa patrie & ses Dieux, qui veut revoir sa femme, ses enfans, sa famille, les cherche l'épée à la main. C'est au milieu de ce champ de bataille que le ciel a mis tout ce qui vous est cher. La bonne cause a les Dieux pour elle, & ce seroit un crime d'en douter. C'est leur main vengeresse qui conduira vos traits jusques dans le cœur de César. C'est de son sang qu'ils cimenteront l'autorité des lois romaines. S'ils avoient résolu de donner l'Empire à César, ils m'auroient épargné le malheur de vieillir ; & j'ose croire que ce n'est ni pour Rome, ni pour le monde une marque de leur colère, que d'avoir prolongé mes jours. Tout ce qui assure la victoire se réunit en notre faveur. Une foule d'hommes illustres sont venus de plein gré partager nos périls ; nous

comptons parmi nos ſoldats les deſcendans de ces anciens Romains, dont nous révérons les images. Si les deſtins rendoient au monde les Curius, les Camilles, les Décius; tous ces Héros de la patrie, qui ſe ſont dévoués pour elle, ils ſeroient de notre côté. Tous les peuples de l'Orient, tous ceux qu'embraſſent les ſignes céleſtes depuis le Midi juſqu'au Nord, des cités, des états ſans nombre, des forces telles que la guerre n'en a jamais tant raſſemblé, ſe réuniſſent ſous nos drapeaux. Il ſuffit que les aîles de notre armée ſe déploient pour envelopper l'ennemi : Céſar n'a pas de quoi nous faire face ; & tandis qu'un petit nombre des nôtres va combattre, le reſte n'aura qu'à pouſſer des clameurs pour épouvanter l'ennemi. Mais le péril fût-il plus grand, il y va du ſalut de Rome. Croyez voir, du haut de ſes murs, vos mères éplorées & les cheveux épars, ſe pencher vers vous, &, vous tendant les bras, vous exhorter à les défendre; croyez voir ces vieux Sénateurs que

leur grand âge empêche de nous suivre, incliner à vos pieds leurs têtes vénérables & couvertes de cheveux blancs. Voyez Rome entière à genoux, & qui tremble d'avoir un maître. Représentez-vous la race vivante & la race future prosternées devant vous, & qui vous demandent, l'une à mourir libre, & l'autre à ne pas naître esclave. Après de si grands intérêts, si Pompée osoit vous parler des siens, & que la majesté du commandement lui permît de s'abaisser à la prière, vous le verriez lui-même suppliant à vos pieds avec sa femme & ses enfans. Oui, Romains, si vous n'êtes vainqueurs, Pompée est exilé, proscrit, le jouet de César, & votre propre honte. C'est tout l'honneur de ma vieillesse & de ma mort que je vous conjure de sauver. Ne me réduisez pas, sur le bord de la tombe, au malheur d'apprendre à servir ».

A ce discours si triste & si touchant, tous les cœurs sont enflammés de zèle: la vertu romaine s'y ranime; la mort

n'a plus rien d'effrayant ; &, fût-elle assurée, on veut bien l'affronter. Les deux partis s'avancent donc avec une fureur égale, l'un dans la crainte d'avoir un maître, l'autre dans l'espoir de le devenir.

Leurs mains meurtrières vont causer au monde des pertes que jamais le temps ni la paix ne peut réparer. Dans ce carnage seront enveloppées même les nations futures ; & les âges qui auroient dû voir la race humaine se reproduire, perdent aujourd'hui cet espoir. Dans l'avenir, la puissance romaine sera mise au nombre des fables : de tant de villes florissantes, à peine l'Italie conservera-t-elle quelques ruines, qu'on cherchera sous la poussière ; & nos campagnes ne seront plus qu'un immense & triste désert. Mais nous qui avons sous les yeux ces restes de grandeur, que le temps n'a pas achevé de détruire, nous voyons le crime de la guerre civile : nos villes solitaires, nos campagnes incultes, tout nous retrace

ses fureurs. Et dans quel épuisement n'a-t-elle pas laissé le genre humain ! Tout ce que la nature a fait depuis pour le renouveler, n'a pas même suffi pour repeupler nos villes. Rome seule nous contient tous; l'Hespérie n'est cultivée que par des esclaves; Rome elle-même seroit encore une effrayante solitude, si elle n'avoit que ses citoyens: elle est remplie de la lie du monde; & cette calamité l'a réduite au point de ne pouvoir, un siècle après, avoir une guerre civile (*a*). Cannes, Allia, noms funestes, les revers que vous rappelez sont peu de chose auprès de celui-ci. Rome vous a inscrites dans ses fastes, mais Pharsale n'y sera point nommée: Rome veut pouvoir l'oublier. Il n'est point de fléau dont le monde n'eût pu

(*a*) Dans le dénombrement de César, après la guerre civile, au lieu de trois cent vingt mille chefs de citoyens qui étoient à Rome, il ne s'en trouva que cent cinquante mille, sant compter les pertes du reste de l'Italie & des autres provinces romaines. *Plut. Vie de Jules-César.*

réparer les ravages, avec le ſang que ce jour vit couler. La fortune, ô Rome, ſemble avoir voulu étaler à tes yeux tous les dons qu'elle t'avoit faits, & raſſembler dans un même champ les peuples & les Rois qu'elle t'avoit ſoumis, pour te faire voir, en tombant, toute la hauteur de ta chûte, & contempler dans tes ruines l'étendue de ta grandeur. Elle ſemble même n'avoir élevé ſi rapidement ta puiſſance, que pour la renverſer avec plus d'éclat. Tous les ans la guerre avoit étendu tes conquêtes & ton empire; les deux pôles du monde avoient vu la victoire ſuivre tes aigles; peu s'en falloit que tous les climats que le ſoleil éclaire & que le ciel embraſſe, ne fuſſent à toi; mais un jour fait rétrograder tes deſtins, & ſeul il renverſe & détruit tout l'ouvrage de tant d'années. Ce jour affreux eſt cauſe (12) que l'Indien ne redoute pas nos faiſceaux, que le Scythe & le Sarmate errant n'ont point vu la charrue de nos Conſuls leur tracer l'enceinte des villes où ils devoient

ſe renfermer, & que le Parthe reſte impuni de la défaite de Craſſus. Le même jour a vu la Liberté, épouvantée de la guerre civile, s'éloigner de nous, & ſe retirer au delà du Tanaïs & du Rhin. Le Scythe, le Germain en jouiſſent; & nous, qui tant de fois avons voulu la racheter au prix de notre ſang, nous avons beau la rappeler, elle ne daigne pas même tourner les yeux vers l'Italie. Et plût aux Dieux que Rome ne l'eût jamais connu, ce bien ſi cher que lui ravit Pharſale! O Fortune, tu nous réduis à nous plaindre de Brutus (*a*)! Pourquoi avons-nous ſi long-temps vécu ſous le juſte empire des lois, & vu ces années qui, dans nos faſtes, portent le nom de nos Conſuls? Plus heureux l'Arabe & le Mède, & tous les peuples de l'Orient, de ne connoître que la tyrannie! De toutes les nations qui ſervent ſous un maître, c'eſt ici la plus malheureuſe, puiſqu'elle a honte de ſervir. Non, il

---

(*a*) Qui chaſſa les Tarquins.

n'est point de Dieu qui veille sur les hommes : c'est le hasard qui préside à tout ; & nous mentons en attribuant le soin du monde à Jupiter. Quoi ! il auroit la foudre en main, & il seroit, du haut des cieux, tranquille spectateur des crimes de Pharsale ! Il lanceroit ses traits vengeurs sur l'Œta ou sur le Rodope qui n'ont jamais pu l'irriter ; il exerceroit son courroux sur de hauts pins, sur de vieux chênes, & laisseroit à Cassius cette coupable tête à frapper ! Il refusa, dit-on, la lumière du jour au festin de Thieste ; il répandit sur Argos une soudaine & profonde nuit ; & ces champs qui vont être couverts de mille parricides, où le père, le fils, les frères vont s'égorger, il peut souffrir que le jour les éclaire ! Non, non, les Dieux sont insensibles au sort des malheureux humains. Mais autant qu'on peut être vengé des immortels, nous le ferons : la guerre civile placera nos tyrans à côté d'eux sur les autels ; comme eux, ils seront couronnés de lumière ; ils auront la

foudre à la main ; & dans les temples de ses Dieux Rome jurera par des ombres.

Quand les deux armées eurent presque franchi l'espace qui les séparoit, & qu'il ne resta plus qu'un étroit intervalle, chacun tâchoit de reconnoître l'ennemi qui lui faisoit face, de voir à qui s'adresseroit le javelot qu'il alloit lancer, de quelle main partiroit celui dont il éoit menacé lui-même, & quel seroit le premier sang où ses armes se tremperoient. Le père (13) se trouve en présence du fils, le frère en présence du frère, sans qu'ils osent changer de place. Cependant une soudaine horreur les saisit ; & au fond de leur cœur, où frémit la Nature, leur sang se retire glacé. On vit les cohortes, le bras tendu, suspendre & tenir immobile le javelot prêt à partir (*a*).

(*a*) *Instructos utrinque diu silentium altum tenuit, cunctabundos & expectantes ut ab adversâ parte fieret pugnæ initium : miserebat enim tantas copias quantas nunquam antea,*

Que les Dieux te punissent, non par le trépas, qui est la peine commune à tous, mais en te laissant, après la vie, le sentiment & le remords, ô Crastinus (a), dont la lance, en partant, donna la signal du carnage ! O rage impatiente d'un soldat effréné ! quoi, César même retient ses traits, & une autre main que la sienne donne le signal & l'exemple ! Alors les trompettes sonnent la charge ; le son perçant des clairons fend les airs ; un bruit éffroyable s'élève jusqu'aux cieux ; les vallons de l'Emus, les càvernes du Pélion, les rochers du Pinde & du Pangée en retentissent ; il ébranle jusqu'au sommet de l'Olympe, d'où jamais n'approchent les nuages, & où les tonnerres n'ont jamais atteint ; & ce cri de fureur, mille fois redoublé par

---

preserim utrinque lectissimas, semel subire aleam ancipitem. App. de bell. civ. lib. 2.

(a) *Faciam (inquit) hodie, Imperator, ut aut vivo mihi, aut mortuo gratias agas. Hæc cum dixisset, primus è dextro cornu procurrit.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

les montagnes qui le renvoyent, revient plus effrayant encore aux oreilles des combattans. Des flèches innombrables volent des deux côtés; les unes portent leur atteinte, les autres en tombant ne percent que la terre; & les mains qui les ont lancées sont criminelles, ou encore innocentes, au gré de l'aveugle hasard. Mais le fer volant n'exécute que la moindre partie du carnage. L'épée seule est assez meurtrière pour assouvir la rage des deux partis; elle ouvre à la main qui l'enfonce, le flanc où cette main brûle de se plonger.

Du côté de Pompée, les rangs pressés se tiennent à couvert de leurs boucliers unis ensemble, comme des écailles d'airain. Cette armée reste immobile (*a*), ayant à peine assez d'espace pour remuer ses armes; & le glaive est oisif dans la main du soldat. Mais ceux de César,

---

(*a*) Tel étoit l'ordre de Pompée, & César l'en a mé.

comme des forcenés, se précipitent sur ces masses profondes. Ils s'efforcent de rompre ces épais bataillons; & malgré l'airain qui les couvre, l'épée & la lance pénètrent, & la pointe homicide va, jusques sous l'armure, se tremper dans le sang & porter la mort. L'une des deux armées livre le combat, & l'autre le soutient. D'un côté, l'épée est immobile & froide; de l'autre, elle est fumante & avide de sang. La Fortune sembloit déjà se décider en faveur de César; mais la Cavalerie de Pompée, secondée de ses alliés, se déploie sur l'une des aîles, pour attaquer en flanc & pour envelopper l'aîle opposée de l'armée ennemie. Ce fut là qu'on vit toutes les nations étrangères réunir leurs forces contre les Romains. De toutes parts volent les flèches; les cailloux que lance la fronde, & les globes de plomb dans l'air, deviennent brûlans par leur rapidité. Là, les Syriens, les Mèdes, les Arabes décochent leurs dards, sans viser au but: c'est vers le ciel qu'ils

les dirigent, & ils font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de traits mortels. Mais ces traits lancés par des mains étrangères se trempent sans crime dans le sang romain ; l'atrocité de la guerre civile n'est attachée qu'à nos propres armes. Cependant l'air paroît tissu de flèches ; & l'épais nuage qu'elles forment, brise la lumière du jour.

César (*a*), craignant que sa première ligne ne pût, sans s'ébranler, soutenir ce rapide choc, fait avancer d'un pas oblique, & derrière ses étendards, six cohortes qui tout à coup, sans déranger le front de son armée, chargent la cavalerie de Pompée déjà éparse dans la plaine, & rompue par escadrons. A cette attaque imprévue & soudaine, tous les

(*a*) *Timens ne multitudine equitum cornu dextrum circumveniretur, celeriter ex tertiâ acie singulas cohortes detraxit, atque ex his quartam (aciem) instituit, equitatuique opposuit, & quid fieri vellet ostendit, monuitque ejus diei victoriam in earum cohortium virtute constare.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

Alliés de Pompée, renonçant au combat & perdant toute honte, prirent la fuite comme des lâches, & firent voir qu'il ne falloit jamais confier à des étrangers le sort des guerres domestiques.

Dès qu'on vit les chevaux (14) mortellement blessés jeter à bas leurs maîtres qui tomboient sur la tête, & se rouler sur eux, ou les fouler aux pieds, toute la cavalerie éperdue tourne le dos, & les premiers rangs pliés l'un sur l'autre en tumulte, se précipitent sur les derniers qu'ils rompent eux-mêmes en fuyant. Dès-lors la déroute est entière parmi les alliés; c'est un massacre, & non plus un combat. D'un côté, on tendoit la gorge; de l'autre, on enfonçoit le fer. Une armée suffit à peine à frapper tout ce qui dans l'autre se présente à ses coups. Et plût aux Dieux, Pharsale, que ce sang étranger fût le seul qui baignât tes plaines, & que des flots d'un sang plus précieux ne dussent pas les inonder! qu'il te suffise d'être couverte des ossemens de ces Barbares, ou si tu aimes

mieux que tes champs soient engraissés du meurtre des Latins, épargne au moins tant d'autres peuples : quand la guerre civile aura épuisé Rome, ces nations viendront l'habiter ; ce sera le peuple Romain.

L'alarme une fois donnée, la terreur se répand, & les destins déclarés pour César ont pris le cours le plus rapide. Mais on arrive au centre des forces de Pompée, au milieu de ses légions. C'est ici que s'arrête la guerre, & que la fortune de César hésite au moins quelques instans. Ce n'est plus cet amas de peuples & de Rois qui ont si mal défendu Pompée, c'est Rome & le Sénat qui combattent. Ici les frères, les pères, les enfans se joignent ; ici se rassemblent la fureur, la rage, & tous les crimes de César. O ma pensée, écarte loin de toi ce moment affreux de la guerre : que les ténèbres l'ensevelissent ; que l'avenir n'apprenne pas de moi à quels excès peut se porter la fureur des guerres civiles. Ah ! privons-nous plutôt des

larmes & des regrets de la poſtérité. Oui, Rome, je dois, je veux taire ce que tu as fait dans cette bataille. On y voyoit Céſar, l'ame de la fureur, l'aiguillon de la rage du peuple, pour ne rien perdre de ſes forfaits, voler autour de ſes bataillons, & verſer encore un nouveau feu dans les eſprits échauffés au carnage. Son œil obſerve & diſtingue parmi cette forêt de glaives, ceux qui ſe ſont plongés tout entiers dans le ſang, & ceux dont la pointe ſeule en eſt rougie, & l'épée qui tremble dans la main, & celle qui frappe ſans héſiter, & les traits lancés mollement, & ceux qui partent d'un vol rapide, & ceux d'entre les ſoldats qui combattent avec joie, & ceux qui ne font qu'obéir & qui ſont cruels à regret, & ceux qui changent de viſage en voyant tomber à leurs pieds les citoyens percés de coups. Il parcourt les cadavres épars dans cette vaſte plaine ; il ferme lui-même les plaies de ceux des ſiens qui reſpirent encore & qui perdent leur ſang ; il eſt

par-tout (15), il erre au fort de la mêlée comme on nous peint Bellone secouant son fléau, ou Mars au milieu des Traces qu'il irrite, Mars aiguillonnant ses coursiers que la vue de l'Egide épouvante.

Ce n'est plus qu'un chaos de meurtres & de crimes ; les cris des mourans ne forment plus qu'un vaste & long gémissement. A cette immense & lugubre plainte se mêle le bruit des épées qui se brisent contre les épées, & le fracas des armes des combattans qui tombent, & qui du sein frappant la terre, la font retentir sous le poids de l'airain. Dans ce tumulte, on voit César ramassant lui-même les glaives & les traits, qu'il tend à ses soldats, en leur criant de frapper au visage. Il presse, il excite ses troupes, il les pousse en avant, & du bois de sa lance il réveille ceux dont l'ardeur se rebute ou se ralentit. Il défend qu'on s'occuppe à tuer les Plébéïens ; c'est au Sénat qu'il veut qu'on s'attache. Il sait trop où réside la vie de l'Etat, l'ame des lois ; il sait par quel endroit il faut atta-

quer Rome, & quels feront les coups mortels pour la patrie & pour la liberté. L'ordre confulaire tombe confondu avec celui des Chevaliers, le fer choifit les Sénateurs & perce leur fein vénérable. On égorge les Lépides, les Métellus, les Corvinus, ces défenfeurs des lois; nombre de vaillans capitaines, & les plus grands des hommes, après toi, Pompée, font indignement maffacrés. O Brutus! ô toi (16), le dernier de ce nom à jamais illuftre, toi, l'honneur de la République, & l'unique efpoir du Sénat, ici, le vifage caché fous le cafque d'un légionnaire, & par-là inconnu aux yeux de l'ennemi, quelle épée chère & terrible tu tiens dans ta main vengereffe! Ah! garde-toi de te jeter en téméraire au milieu de ces bataillons! La Theffalie fera ton tombeau; mais il n'eft pas temps: ménage-toi jufqu'à Philippes. Ici tu chercherois en vain à percer le cœur de Céfar. Il n'eft pas encore arrivé au comble de la tyrannie; il faut, pour mériter de mourir

de ta main, qu'il franchisse les bornes de la grandeur humaine, qu'il vive & qu'il règne, pour être une victime digne du glaive de Brutus (*a*).

Là périt cependant l'élite de la noblesse romaine ; &. dans ces champs couverts

---

(*a*) Pompée avoit fait mourir le père de Brutus ; mais estimant (dit Plutarque) qu'il falloit préférer les affections publiques aux privées, & se persuadant que la cause qui avoit fait prendre les armes à Pompée, étoit meilleure & plus juste que celle de César, Brutus se mit de la part de Pompée ; bien que l'ayant rencontré quelquefois, il ne le daignât pas seulement saluer, pensant que ce seroit à lui un grand péché que de parler à l'homicide de son père. *Plut. Vie de Brutus.*

César dit, avant la bataille, à ses capitaines & chefs de bandes, qu'ils se gardassent de tuer Brutus, & s'il se rendoit volontairement qu'ils le lui amenassent ; mais s'il se mettoit en défense pour n'être point pris, qu'ils le laissassent aller sans lui faire aucune violence ; & dit-on qu'il le faisoit pour l'amour de Servilia, mère de Brutus. *Ibid.*

Parmi ceux à qui César fit grâce & qu'il reçut à son amitié, étoit Brutus, celui qui le tua...... lequel s'étant venu rendre à lui, il en fut fort joyeux. *Le même, Vie de César.*

de morts, les cadavres des Pères Conscrits sont entassés avec ceux du peuple. Dans le massacre de tant d'hommes illustres, on distingua la mort de ce vaillant Domitius, que sa fatale destinée traînoit de défaite en défaite. On eût dit que sa présence étoit par-tout funeste aux armes de Pompée; mais tant de fois vaincu par César, il a du moins l'avantage de mourir libre. Percé de coups, il succombe, avec la joie de n'avoir pas une seconde grace à recevoir. César, qui le voit se roulant dans son sang, l'insulte, & lui dit: « Eh bien, Domitius, mon successeur (*a*), tu quittes les armes de Pompée, & la guerre se fera sans toi »? Un souffle de vie qui reste à Domitius, lui suffit pour se faire entendre; sa bouche expirante s'entr'ouvre, & il répond à César: « En descendant

(*a*) *Jussus est ei succedere L. Domitius.* App. de bell. civ. lib. 2.

Provinciæ privatis decernuntur.... Scipioni obvenit Syria; L. Domitio Gallia. Cæs. Comm. lib. 3.

chez les morts, libre, irréprochable, & fidele à Pompée, j'ai la consolation, César, de te laisser, non pas en jouissance du fruit de tes forfaits, mais encore incertain de ton sort, & au dessous de ton rival. Il m'est permis en mourant d'espérer que Pompée & les siens obtiendront des Dieux ton supplice & notre vengeance ». En achevant ces mots, la vie l'abandonne, & des ténèbres éternelles s'appesantissent sur ses yeux.

Dans ces funérailles du monde, j'aurois honte de donner des regrets à quelques-uns de ces morts innombrables, d'observer d'un œil curieux chacun des mourans, & de dire comment & de quels coups tel ou tel est frappé. L'ennemi qui meurt étendu sur son ennemi expirant; le frère qui perce le sein à son frère, lui tranche la tête & la jette au loin, pour le dépouiller comme un inconnu; le fils qui déchire le visage de son père, & qui a la barbare prudence de le défigurer, de peur qu'on n'aperçoive que c'est son père qu'il égorge; aucun de ces

excès de rage, aucun de ces genres de mort n'eſt digne d'occuper nos plaintes; & ce n'eſt pas ſur quelques hommes, mais ſur le genre humain, que nous devons gémir. Pharſale ne reſſemble point (17) à tant d'autres batailles funeſtes. Là, Rome ne comptoit ſes pertes que par le nombre des ſoldats; ici, elle compte par le nombre des peuples: là, c'étoit la mort des citoyens; ici, c'eſt la mort de la patrie entiere. Au lieu du ſang de quelques provinces, c'eſt tout le ſang des nations qui coule; & celui des Romains, ſe mêlant à ſes flots, les groſſit & preſſe leur cours. Ce combat ſeul excède les pertes qu'un ſiècle pouvoit ſoutenir; ſes coups s'étendent au delà des vivans: le monde à naître en eſt frappé lui-même; & le glaive y range au nombre des vaincus cette longue ſuite d'eſclaves qui dans tous les âges ſerviront nos tyrans. O Romains! par où vos enfans, par où vos neveux ont-ils mérité de naître pour la ſervitude? Eſt-ce nous qui avons combattu

lâchement à Pharſale ? eſt-ce nous qui avons reculé devant les glaives de Céſar ? Hélas ! ce joug qui fut la peine de la frayeur de nos aïeux, s'eſt appeſanti ſur nos têtes. O Fortune, après le malheur des pères, en donnant un maître aux enfans, que ne leur laiſſois-tu la guerre !

Déjà Pompée a reconnu que les Dieux & les deſtins de Rome ſe ſont rangés de l'autre parti, & ſa défaite le force enfin à renoncer à ſa fortune. Il s'arrête ſur une éminence, d'où il découvre ce qu'il n'a pu voir dans le tumulte du combat, toutes ſes légions rompues & diſperſées dans les campagnes. Il voit combien de têtes il a fallu abattre avant d'arriver à la ſienne, combien d'hommes ont péri pour un ſeul, combien de ſang ſa ruine a couté : mais loin de s'applaudir, comme il arrive aux malheureux, d'entraîner tout dans ſon naufrage, & d'envelopper dans ſa perte tant de peuples & tant de Rois ; pour obtenir que le plus grand nombre de ſes défenſeurs lui ſurvive, il

ſe

ſe réſout encore à adreſſer des vœux aux Dieux cruels qui l'ont trahi ; & pour toute conſolation, il leur demande le ſalut du monde. « Grands Dieux, dit-il, épargnez ces peuples : Pompée peut être malheureux ſans que Rome & l'Univers périſſent. Si vous voulez me frapper encore, & me porter de plus ſenſibles coups, j'ai une femme, j'ai des enfans ; il vous reſte encore des victimes. N'eſt-ce pas aſſez de moi & des miens, pour aſſouvir la guerre civile ? Notre perte, ſans celle des nations, ſera-t-elle trop peu pour vous ? O Fortune ! pourquoi t'obſtiner à tout déchirer, à tout détruire ? Rien au monde n'eſt plus à moi ».

Il dit, & parcourant ſes troupes diſperſées, il les rappelle du combat où elles ſe livroient à une mort certaine. Il dit hautement que c'en eſt trop pour lui. Il ne manquoit à ce Héros ni la volonté, ni la force de ſe jeter au milieu des glaives, la gorge & le ſein découverts ; mais il craignoit qu'en le voyant tomber ſon armée ne pût ſe ré-

soudre à la fuite, & ne se fit massacrer elle-même sur le corps de son Général. Peut-être vouloit-il dérober sa mort aux yeux de César ; mais en vain : le malheureux ! dans quelque lieu qu'il meure, sa tête sera portée à son beau père, qui en repaîtra ses regards. Son épouse elle-même contribue à sa fuite. O Cornélie ! il doit te voir encore : le sort veut qu'il meure à tes yeux.

Le coursier que monte Pompée (18) l'éloigne du combat : le Héros se retire, mais sans appréhender les traits qui volent après lui ; & conservant dans le malheur extrême une ame plus forte que le malheur, il ne lui échappe ni larmes, ni gémissemens : c'est une douleur vénérable, qui lui laisse toute sa majesté, une douleur telle que Pompée la devoit aux calamités de Rome. Pharsale ne l'a point vu changer de visage ; & autant l'infidèle Fortune l'a trouvé au dessus d'elle durant le cours de ses triomphes, autant il lui est supérieur encore au comble de l'adversité. Il s'en va libre, & délivré du

poids d'une grandeur qui l'accabloit. C'eſt à préſent qu'il peut tout à loiſir ſe rappeler ſes jours proſpères. Cette eſpérance qui l'égaroit, & qui ne devoit jamais ſe réaliſer, l'abandonne; & l'ambition de ce qu'il vouloit être ne l'empêche plus de voir tout ce qu'il a été.

Fuis Pompée, fuis les ſanglans combats, & prends les Dieux à témoins que déſormais, ſi l'on pourſuit la guerre, ce n'eſt plus pour toi qu'on s'obſtine à mourir. Le reſte de cette bataille, après ta fuite, doit auſſi peu s'imputer à toi, que les nouveaux revers que Rome éprouvera dans l'Afrique, à Munda, ſur le Nil. Le nom de Pompée (19), volant de bouche en bouche, ne ſera plus dans l'univers le cri d'alarme, le ſignal des batailles; les deux contendans déſormais ſeront Céſar & la Liberté : la guerre entre eux eſt implacable; & le Sénat, en ton abſence, prouvera, en mourant, que ce n'eſt pas pour toi, mais pour lui, qu'il a combattu. O Pompée, n'es-tu pas heureux de t'éloigner de ce car-

nage? de n'avoir pas sous les yeux ces forfaits? & de ne pas voir ces cohortes écumant de rage & nageant dans le sang? Regarde (20) ces fleuves dont les eaux en sont rougies & fumantes, & porte compassion à César. Avec quel trouble & quels remords le malheureux va rentrer dans Rome, après ce coupable succès! Compare son sort avec le tien; & l'abandon, l'exil chez des peuples barbares, le complot même d'un Roi perfide & son exécrable attentat, tout ce qui te reste à souffrir te paroîtra une faveur des Dieux. Le vainqueur est bien plus à plaindre! Défends aux peuples de te donner des larmes; apprends à l'univers à respecter en toi les revers comme les succès; aborde les rois d'un visage tranquille, & qui n'ait rien d'un suppliant; parcours des yeux les villes que tu as possédées, les royaumes que tu as donnés, le Pont, l'Egypte, la Libye; & choisis la terre où tu veux mourir.

Larisse est le premier asile de ce grand Homme, après sa défaite; elle voit la

première cette tête auguste, dont le malheur n'a point abattu la fierté. Dans cette ville, qui lui est fidèle encore (*a*), les citoyens se répandent en foule, & volent au devant de lui comme s'il étoit triomphant. Ils lui apportent en pleurant leurs richesses; ils lui ouvrent leurs maisons & leurs temples; ils demandent à partager ses périls & sa fortune; car il lui reste encore assez de la splendeur de son nom, & Pompée, tout malheureux qu'il est, ne se voit encore inférieur qu'à lui-même. Il ne tient qu'à lui de ramener les nations aux combats, de lutter de nouveau contre les destinées. « Mais que me serviroit, dit-il, dans l'état où je suis, ce zèle généreux que vous me témoignez? Peuples, donnez-vous au vainqueur ». O César! dans le moment même que sur des monceaux de morts tu achèves de déchirer les entrailles de

(*a*) C'étoit la seule des villes de la Thessalie, qui, à l'arrivée de César, ne s'étoit pas rendue à lui.

ta patrie, ton gendre te cède l'univers, & l'exhorte à se rendre à toi. Il part de Larisse, accompagné des gémissemens & des larmes d'un peuple qui reproche aux Dieux leur injuste rigueur. C'est là (21), Pompée, que tu l'éprouves dans toute sa pureté, cet amour du monde, que tu as dans tous les temps recherché avec tant de soin; c'est à présent que tu en goûtes les fruits: l'homme heureux ne sait pas si on l'aime.

Lorsque César croit avoir fait couler assez de sang dans la Thessalie, il laisse la vie au reste de l'armée, comme à une multitude vile qui périroit inutilement. Mais de peur que le camp de Pompée ne rassemble les fugitifs, & que le calme de la nuit ne fasse cesser l'épouvante, il se hâte de s'emparer des retranchemens de l'ennemi. Il ne craint pas que ses soldats, quoique lassés des travaux d'une bataille, soient rebutés de ce nouvel ordre; il n'a pas même besoin d'une longue harangue pour les mener au butin. « Compagnons, dit-il,

la victoire est complète ; il ne reste plus qu'à payer votre sang, & c'est à moi de vous montrer où vous attend votre salaire: car je n'appelle pas vous donner ce que chacun de vous a le droit d'acquérir, & va se donner à lui-même. Voilà un camp ouvert & abandonné, qui regorge de trésors : là, se trouve amassé tout l'or de l'Italie ; sous ces tentes sont accumulées toutes les richesses de l'Orient. La fortune de vingt Rois & celle de Pompée réunies attendent des maîtres. Hâtez-vous de prévenir ceux que vous chassez devant vous. Ne laissez pas aux vaincus le temps de vous enlever leurs dépouilles ».

Il n'en fallut pas davantage pour engager ces furieux, que dévoroit la soif de l'or, à se précipiter à travers les débris des armes, & sur les corps sanglans des Sénateurs & des Chefs, qu'ils fouloient aux pieds. Quelle tranchée ou quel rempart arrêteroit ces hommes avides, qui courent à leur proie & au salaire de leurs forfaits ? Ils brûlent de savoir à quel prix ils se sont rendus si cou-

pables. Ils trouvèrent à la vérité de grandes richeſſes dont on avoit épuiſé le monde pour fournir aux frais de la guerre; mais ce n'en étoit pas aſſez pour aſſouvir leur cupidité; & en raviſſant tout l'or qu'ont produit les mines de l'Ibère, tout celui qu'a roulé le Tage & que l'Arimaſpe a laiſſé ſur ſes bords, le ſoldat ſe plaint que c'eſt peu pour récompenſer tant de crimes. Céſar a promis, s'il étoit vainqueur, de leur livrer le Capitole, & de mettre Rome entière au pillage: il les trompe, en ne leur donnant que le camp de Pompée à ſaccager.

Des cohortes (22) impies & ſanguinaires dorment ſous les tentes des Sénateurs; de vils ſcélérats occupent les pavillons des Rois; le ſoldat parricide repoſe ſur le lit de ſon père & de ſes frères égorgés. Mais leur repos eſt un affreux délire, leur ſommeil un accès de fureur. Les malheureux roulent dans leurs eſprits toutes les horreurs de Pharſale. Le crime atroce veille au fond de leur

ame ; ils se battent en songe, & leur main serre à vide la poignée du glaive qu'elle croit tenir. On diroit que ces campagnes gémissent, que cette terre coupable enfante des ombres, que l'air est souillé par les mânes, & que l'effroyable nuit des enfers s'est répandue dans le ciel. La victoire tourmente & punit les vainqueurs. Le sommeil ne leur fait entendre que le sifflement des serpens des Furies, ne leur fait voir que leurs flambeaux. L'ombre du citoyen qu'ils viennent d'égorger, leur apparoît ; chacun a sur lui sa victime qui le presse. L'un reconnoît les traits d'un vieillard, l'autre ceux d'un jeune homme immolé de sa main. L'un est poursuivi par le cadavre de son frère, l'autre a son père dans le cœur ; & tous ces spectres réunis assiègent l'ame de César. Oreste, Penthée, Agavé n'étoient pas plus effrayés de l'aspect des Euménides vengeresses. Tous les glaives qu'a vu tirer Pharsale, tous ceux que le jour de la vengeance verra briller dans le

Sénat, César les voit cette nuit en songe, tous dirigés contre son sein. Il se sent comme déchiré par les fouets vengeurs des Furies. Ah ! si du vivant de Pompée tel est pour lui le tourment du remords, s'il a déjà tout l'enfer dans le cœur, quel sera bientôt son supplice !

Mais enfin délivré des tourmens du sommeil, dès que la lumière du jour éclaire les champs de Pharsale, il y promène ses regards, & s'applaudit de les voir couverts de ses ennemis massacrés. Il va jusqu'à leur refuser les honneurs de la sépulture (*a*). L'exemple même d'Annibal, qui avoit rendu les devoirs funèbres à deux Consuls, ne le touche point. Il excepte ses citoyens d'un droit commun à tous les hommes. Cruel, nous ne demandons pas (23) autant de bûchers qu'il y a de morts, mais un seul, qui consume à la fois tous ces Peu-

(*a*) Ce fait est démenti par Appien, qui dit, en parlant du Centurion Crastinus : *Cadaver ejus seorsim sepelliit Cæsar prope communem aliorum tumulum.*

ples. Fais ſeulement entaſſer ſur eux les forêts de l'Œta ou du Pinde ; & ſi tu veux encore ajouter au malheur de Pompée, qu'il en découvre la flamme du milieu des mers. Quelle vengeance veux-tu tirer des morts ? Il eſt égal pour eux que ce ſoit l'air ou le feu qui les conſume. Tout ce qui périt eſt reçu dans le ſein paiſible de la Nature, & les corps ſubiſſent d'eux-mêmes la loi de leur diſſolution. Si ce n'eſt pas aujourd'hui qu'ils brûlent, ce ſera quand la terre & les eaux brûleront, dans cet embraſement du monde, où la pouſſière de nos oſſemens & la cendre des globes céleſtes ſe mêleront dans un même bûcher. Les mânes de tes ennemis & les tiens n'auront qu'un même aſile ; tu ne t'éleveras pas plus haut vers le ciel, tu n'auras pas une meilleure place que les vaincus dans l'éternelle nuit. La mort n'eſt point eſclave de la Fortune. La terre engloutit tout ce qu'elle engendre ; & celui des morts qui n'a point d'urne, repoſe ſous la voûte du ciel. Mais, toi, d'où vient

que tu t'éloignes ? que ne demeures-tu dans ces champs empestés ? Bois, si tu l'oses, de ces eaux sanglantes ; respire cet air, si tu le peux. Ces cadavres te forcent à leur céder Pharsale. Le champ de bataille leur reste ; ils en ont chassé le vainqueur.

L'odeur de cette proie immense attire les loups de la Thrace & les lions de Pholoé. Tous les animaux dévorans quittent leurs ténébreux asiles. Les oiseaux voraces qui avoient suivi les camps des deux armées, se rassemblent dans celui-ci. Jamais de si épaisses nuées de vautours (24) n'avoient pressé l'air de leurs aîles, ni obscurci la lumière du ciel. Des légions d'oiseaux ravissans s'élancent des forêts voisines, & une rosée de sang distille de tous les arbres où ils vont se percher ; souvent même sur les enseignes & sur la tête des vainqueurs ils laissent tomber du haut des airs des lambeaux sanglans, dont leurs griffes se lassent de porter le poids. Bientôt rassasiés de cette pâture, ils l'abandonnent ;

& la plus grande partie du carnage que César a fait des Romains, engraisse les champs de Pharsale.

O malheureuse Thessalie (25)! par quel crime as-tu irrité les Dieux, pour [illegible] chargée de tant d'horreurs? Combien de siècles s'écouleront, avant que l'avenir te pardonne les malheurs de cette guerre? Peux-tu produire des moissons qui ne soient pas empoisonnées & souillées de taches de sang? Le soc peut-il ouvrir ton sein, sans troubler le repos des mânes? Hélas! avant que tes campagnes inondées de sang soient desséchées, une nouvelle guerre va les en arroser. Quand Rome rassembleroit les cendres que renferment tous ses tombeaux, cet amas n'égaleroit point les monceaux de cendres romaines que sillonne ici la charrue, ni les tas d'ossemens blanchis que brise le fer du laboureur. Jamais aucun vaisseau n'eût osé aborder à ce rivage malheureux; jamais le soc n'eût soulevé cette abominable terre; les peuples auroient abandonné

ces champs habités par les mânes ; aucun paſteur n'eût laiſſé paître à ſes troupeaux des herbages engraiſſés de ſang ; & pareille à ces contrées que les feux brûlans du ſoleil, ou que les glaces d'un éternel hiver rendent inhabitables, la Theſſalie ſeroit déſerte, ſi ces campagnes étoient les ſeules que la guerre civile eût ſouillées. Mais les Dieux n'ont pas voulu donner au reſte de la terre le droit de les déteſter : ils égalent tous les climats en les chargeant des mêmes crimes ; & Munda, Mutine, Actium, nouveaux théâtres de nos malheurs, feront pardonner à Pharſale.

EXCERPTA

EX LIBRO SEPTIMO.

(1) QUALIS erat populi facies, clamorque faventis,
Olim, cum juvenis, primique ætate triumphi,
Poſt domitas gentes, quas torrens ambit Iberus,
Et quæcunque fugax Sertorius impulit arma,
Veſpere pacato, purâ venerabilis æquè
Quàm currus ornante togâ, plaudente Senatu,
Sedit adhuc Romanus Eques. Seu fine bonorum
Anxia venturis ad tempora læta refugit;
Sive per ambages ſolitas contraria viſis
Vaticinata quies, magni tulit omnia planctùs;
Seu vetito patrias ultra tibi cernere ſedes
Sic Romam Fortuna dedit. Ne rumpite ſomnos,
Caſtrorum vigiles; nullas tuba verberet aures:
Craſtina dira quies.

(2) Te miſto fleſſet luctu, juveniſque, ſenexque,
Injuſſuſque puer: laceraſſet crine ſoluto
Pectora femineum, ſeu Bruti funere, vulgus.
Nunc quoque tela licet paveant victoris iniqui,
Nunciet ipſe licet Cæſar tua funera, flebunt;
Sed dum thura ferent, dum laurea certa tonanti.

(3) Vicerat aſtra jubar, cum miſto murmure turba
Caſtrorum fremuit, fatiſque trahentibus orbem,

Signa petit pugnæ. Miſeri pars maxima vulgi
Non totum viſura diem, tentoria circum
Ipſa ducis queritur, magnoque accenſa tumultu,
Mortis vicinæ properantes admovet horas.
Dira ſubit rabies. Sua quiſque, ac publica fata
Præcipitare cupit : ſegnis, paviduſque vocatur,
Ac nimium patiens ſoceri Pompeius, & orbis
Indulgens regno, qui tot ſimul undique gentes
Juris habere ſui vellet, pacemque timeret.
Necnon & reges, populique queruntur Eoi
Bella trahi, patriâque procul tellure teneri.
Hoc placet, ô ſuperi, cum vobis vertere cuncta
Propoſitum, noſtris erroribus addere crimen.

(4) In Pompeianis votum eſt Pharſalia caſtris.

(5) Hoc pro tot meritis ſolum te, Magne, precatur,
Uti ſe Fortuna velis; proceresſque tuorum
Caſtrorum, regeſque tui, cum ſupplice mundo,
Affuſi, vinci ſocerum patiare rogamus.
Humani generis tam longo tempore bellum
Cæſar erit ? Meritò Pompeium vincere lentè
Gentibus indignum eſt, à tranſcurrente ſubactis.
Quò tibi fervor abit ? Aut quò fiducia fati ?
De ſuperis, ingrate, times ! cauſamque ſenatûs
Credere diis dubitas ! ipſæ ſua ſigna revellent,
Proſilientque acies. Pudeat viciſſe coactum.
Si duce te juſſo, ſi nobis bella geruntur,
Sit juris quocumque velint concurrere campo....
Scire ſenatus avet, miles te, Magne, ſequatur,
An comes.

(6) Si placet hoc, inquit cunctis; si milite Magno,
Non duce, tempus eget, nil ultra fata morabor.
Involvat populos unâ Fortuna ruinâ.........
Quis furor, ô cœci, scelerum! Civilia bella
Gesturi, metuunt ne non cum sanguine vincant!
...... Multos in summa pericula misit
Venturi t[illegible]r ipse mali. Fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si comminus instant,
Et differre potest. Placet hoc tam prospera rerum
Tradere Fortunæ! Gladio permittere mundi
Discrimen! pugnare ducem, quam vincere, malunt!
Res mihi Romanas dederas, Fortuna, regendas;
Accipe majores, & cæco in Marte tuere.
Pompei nec crimen erit, nec gloria bellum.
.... Neque enim victoria Magno
Lætior. Aut populis invisum, hac clade peractâ,
Aut hodie Pompeius erit miserabile nomen.
Omne malum victi, quod sors feret ultima rerum,
Omne nefas victoris erit. Sic fatur, & arma
Permittit populis; frænosque furentibus irâ
Laxat; & ut victus violento navita Coro,
Dat regimen ventis, ignavumque arte relictâ
Puppis onus trahitur.

(7) .... Multorum pallor in ore
Mortis venturæ est, faciesque simillima fato.
Advenisse diem, qui fatum re[illegible]in ævum
Conderet humanis, & quæri Roma quid esset,
Illo Marte palam est. Sua quisque pericula nescit,
Attonitus majore metu. ....
.... Urbi, Magnoque, timetur.

(8) Si liceat ſuperis hominum conferre labores,
Non aliter Phlegrâ rabidos tollente gigantes,
Martius incaluit Siculis incudibus enſis,
Et rubuit flammis iterum Neptunia cuſpis,
Spiculaque extenſo Pæan Pythone recoxit,
Pallas Gorgoneos diffudit in Ægida crines,
Pallenæa Jovi mutavit fulmina Cyclops.

(9) O ſummos hominum, quorum Fortuna per orbem
Signa dedit! quorum fatis cœlum omne vacavit!
Hæc & apud ſeras gentes, populoſque nepotum,
Sive ſuâ tantum venient in ſecula famâ,
Sive aliquid magnis noſtri quoque cura laboris
Nominibus prodeſſe poteſt; cum bella legentur,
Speſque metuſque ſimul, perituraque vota movebunt;
Attonitique omnes veluti venientia fata,
Non tranſmiſſa legent, & adhuc tibi, Magne, favebunt.

(10) O domitor mundi, rerum fortuna meorum,
Miles, adeſt toties optatæ copia pugnæ.
Nil opus eſt votis: jam fatum accercite ferro.
In manibus veſtris, quantus ſit Cæſar, habetis.
Hæc eſt illa dies, mihi quam Rubiconis ad undas
Promiſſam memini, cujus ſpe movimus arma,
In quam diſtulimus vetitos remeare triumphos;
Hæc eadem eſt hodie quæ pignora, quæque Penates
Reddat, & emerito faciat vos Marte colonos;
Hæc fato quæ teſte probet, quis juſtius arma

Sumpſerit ; hæc acies victum factura nocentem eſt.
Si pro me patriam ferro flammiſque petiſtis,
Nunc pugnate truces, gladioſque exolvite culpâ.
Nulla manus belli, mutato judice, pura eſt.
Non mihi res agitur ; ſed vos, ut libera ſitis
Turba precor, gentes ut jus habeatis in omnes.
Ipſe ego privatæ cupidus me reddere vitæ,
Plebeiâque togâ modicum componere civem,
Omnia dum vobis liceant, nihil eſſe recuſo.
Invidiâ regnate meâ. Nec ſanguine multo
Spem mundi petitis : Graiis delecta juventus
Gymnaſiis aderit, ſtudioque ignava paleſtræ,
Et vix arma ferens, & miſtæ diſſona turbæ
Barbaries ; non illa tubas, non agmine moto
Clamorem latura ſuum. Civilia paucæ
Bella manus facient : pugnæ pars magna levabit
His orbem populis, Romanumque obteret hoſtem.
Ite per ignavas gentes, famoſaque regna,
Et primo ferri motu proſternite mundum.
Sitque palam, quas tot duxit Pompeius in urbem
Curribus, unius gentes non eſſe triumphi.
Armenioſne movet, Romana potentia cujus
Sit ducis ? aut emtum minimo vult ſanguine quiſquam
Barbarus Heſperiis Magnum præponere rebus ?
Romanos odêre omnes, dominiſque gravantur,
Quos novêre, magis. Sed me Fortuna meorum
Commiſit manibus, quorum me Gallia teſtem
Tot fecit bellis. Cujus non militis enſem
Agnoſcam ? cœlumque tremens cum lancea tranſit,
Dicere non fallar quo ſit vibrata lacerto.

Quod ſi ſigna ducem nunquam fallentia veſtrum
Conſpicio, facieſque truces, oculoſque minaces,
Viciſtis. Videor fluvios ſpectare cruoris,
Calcatóſque ſimul reges, ſpárſumque ſenatûs
Corpus, & immenſa populos in cæde natantes.
Sed mea fata moror, qui vos in tela ruentes
Vocibus his teneo. Veniam date bello trahenti:
Spe trepido: haud unquam vidi tam magna daturos,
Tam prope me ſuperos. Camporum limite parvo
Abſumus à votis. Ego ſum, cui, Marte peracto,
Quæ populi regeſque tenent, donare licebit....
Aut merces hodie bellorum, aut pœna paratur.
Cæſareas ſpectate cruces, ſpectate catenas,
Et caput hoc poſitum roſtris, effuſaque membra,
Septorumque nefas, & clauſi prœlia campi.
Cum duce Syllano gerimus civilia bella.
Veſtri cura movet. Nam me ſecura manebit
Sors quæſita manu: fodientem viſcera cernet
Me mea, qui non dum victo reſpexerit hoſte.
Dii, quorum curas abduxit ab æthere tellus,
Romanuſque labor, vincat, quicumque neceſſe
Non putat in victos ſævum diſtringere ferrum,
Quique ſuos cives, quod ſigna adverſa tulerunt,
Non credit feciſſe nefas. Pompeius in arcto
Agmina veſtra loco, vetitâ virtute moveri,
Quum tenuit, quanto ſatiavit ſanguine ferrum!
Vos tamen hoc oro, juvenes, ne cædere quiſquam
Hoſtis terga velit. Civis qui fugerit, eſto.
Sed dum tela micant, non vos pietatis imago
Ulla, nec aversâ conſpecti fronte parentes

Commoveant : vultus gladio turbate verendos. . . . .
Sternite jam vallum fossasque implete ruina,
Exeat ut plenis acies non sparsa maniplis.
Parcite ne castris. Vallo tendetis in illo,
Unde acies peritura venit.

(15) . . . . . . Quem flagitat, inquit,
Vestra diu virtus, finis civilibus armis
Quem quæsistis, adest. Totas effundite vires.
Extremum ferri superest opus, unaque gentes
Hora trahit. Quisquis patriam, carosque penates
Qui sobolem, ac thalamos, desertaque pignora quærit,
Ense petat : medio posuit Deus omnia campo.
Causa jubet melior superos sperare secundos :
Ipsi tela regent per viscera Cæsaris, ipsi
Romanas sancire volent hoc sanguine leges.
Si socero dare regna meo, mundumque pararent,
Præcipitare meam fatis potuere senectam.
Non iratorum populis urbique deorum est,
Pompeium servare ducem. Quæ vincere possent
Omnia contulimus. Subiere pericula clari
Sponte viri, sacraque antiquus imagine miles.
Si Curios his fata darent, reducesque Camillos
Temporibus, Deciosque caput fatale voventes,
Hinc starent. Primo gentes oriente coactæ,
Innumeræque urbes, quantas in prœlia numquam
Excivere manus. Toto simul utimur orbe.
Credite pendentes è summis mœnibus urbis,
Crinibus effusis, hortari in prœlia matres;
Credite grandævum, vetitumque ætate senatum

Arma ſequi, ſacros pedibus proſternere canos;
Atque ipſam domini metuentem occurrere Romam;
Credite, qui nunc eſt, populum, populumque futurum
Permiſtas afferre preces. Hæc libera naſci,
Hæc vult turba mori. Si quis poſt pignora tanta
Pompeio locus eſt; cum prole, & conjuge ſupplex,
Imperii ſalvâ ſi majeſtate liceret,
Volverer ante pedes. Magnus, niſi vincitis, exul,
Ludibrium ſoceri, veſter pudor, ultima fata
Deprecor, ac turpes extremi cardinis annos,
Ne diſcam ſervire ſenex. Tam mœſta locuti
Voce ducis flagrant animi, Romanaque virtus
Erigitur, placuitque mori, ſi vera timeret.

(12) . . . . Hac luce cruentâ
Effectum, ut Latios non horreat India faſces;
Nec vetitos errare Daas in mœnia ducat,
Sarmaticumque premat ſuccinctus Conſul aratrum;
Quod ſemper ſevas debet tibi Parthia pœnas;
Quod fugiens civile nefas, redituraque nunquam
Libertas, ultra Tigrim, Rhenumque receſſit,
Ac toties nobis jugulo quæſita, negatur,
Germanum, Scythicumque bonum, nec reſpicit ultrà
Auſoniam. Vellem populis incognita noſtris;
Vulturis ut primùm lævo fundata volatu
Romulus infami complevit mœnia luco,
Uſque ad Theſſalicas ſerviſſet Roma ruinas.
De Brutis, Fortuna queror. Quid tempora legum
Egimus, aut annos à Conſule nomen habentes?

Felices Arabes, Medique, Eoaque tellus,
Quam sub perpetuis tenuerunt fata tyrannis!
Ex populis qui regna ferunt, sors ultima nostra est,
Quos servire pudet. Sunt nobis nulla profecto
Numina: cum cæco rapiantur secula casu,
Mentimur regnare Jovem. Spectabit ab alto
Æthere Thessalicas, teneat cum fulmina, cædes!
Scilicet ipse petet Pholoen, Petet ignibus Œten,
Immeritæque nemus Rhodopes, pinusque minantes;
Cassius hoc potiùs feriet caput? Astra Thyestæ
Abstulit, & subitis damnavit noctibus Argos;
Tot similes fratrum gladios, patrumque gerenti
Thessaliæ dabit ille diem? mortalia nulli
Sunt curata deo. Cladis tamen hujus habemus
Vindictam, quantam terris dare numina fas est.
Bella pares superis facient civilia divos;
Fulminibus manes, radiisque ornabit, & astris,
Inque deum templis jurabit Roma per umbras.

(8) . . . . Vidêre parentes
Frontibus adversis, fraternaque comminus arma,
Nec libuit mutare locum. Tamen omnia torpor
Pectora constrixit; gelidusque in viscera sanguis
Perculsa pietate coit; totæque cohortes
Pila parata diu tensis tenuere lacertis.

(14) Ut primùm sonipes transfixus pectora ferro,
In caput effusi calcavit membra regentis;
Omnis eques cessit campis, glomerataque pubes
In sua conversis præceps ruit agmina frænis.
Perdidit inde modum cædes, ac nulla secuta est
Pugna: sed hinc jugulis, hinc ferro bella geruntur.

Nec valet hæc acies tantum prosternere, quantum
Inde perire potest.

(15) . . . . Quacunque vagatur,
Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum,
Bistonas aut Mavors agitans, si verbere sævo
Palladiâ stimulet turbatos ægide currus;
Nox ingens scelerum, & cædes oriuntur, & instar
Immensæ vocis gemitus, & pondera lapsi
Pectoris arma sonant, confractique ensibus enses.

(16) Illic plebeiâ contectus casside vultus,
Ignotusque hosti, quod ferrum Brute tenebas!
O decus imperii, spes ô suprema senatus,
Extremum tanti generis per secula nomen,
Ne rue per medios nimium temerarius hostes,
Nec tibi fatales admoveris ante Philippos,
Thessaliâ periture tuâ. Nil proficis istic,
Cæsaris intentus jugulo: nondum attigit arcem
Juris, & humanum culmen, quo cuncta reguntur,
Egressus, meruit fatis tam nobile letum.
Vivat, &, ut Bruti procumbat victima, regnet.

(17) Non istas habuit pugnæ Pharsalia partes,
Quas aliæ clades: illic per fata virorum;
Per populos hîc Roma perit. . . . .
Vincitur hîc gladiis omnis quæ serviet ætas.
Proxima quid soboles, aut quid meruere nepotes
In regnum nasci? pavidè num gessimus arma?
Teximus an jugulos? alieni pœna timoris

In

In nostra service sedet. Post prœlia natis
Si dominum, Fortuna, dabas, & bella dedisses.

(18) . . . . . . Tunc Magnum concitus aufert
A bello sonipes, non tergo tela paventem,
Ingentesque animos extrema in fata ferentem.
Non gemitus, non fletus erat; salvâque verendus
Majestate dolor, qualem te, Magne, decebat
Romanis prestare malis. Non impare vultu
Aspicis Emathiam: nec, te vidêre superbum
Prospera bellorum, nec fractum adversa videbunt;
Quamque fuit læto per tres infida triumphos,
Tam misero Fortuna minor.

(19) Non jam Pompeii nomen populare per orbem,
Nec studium belli; sed par, quod semper habemus,
Libertas & Cæsar erunt. Teque inde fugato
Ostendet moriens, sibi se pugnasse senatus.

(20) Respice turbatos incursu sanguinis amnes,
Et soceri miserere tui. Quo pectore Romam
Intrabit factus campis felicior istis?
Quidquid in ignotis solus regionibus exul,
Quidquid sub Phario positus patiere tyranno,
Crede deis, longo fatorum crede favori.
Vincere pejus erat.

(21) Nunc tibi vera fides quæsiti, Magne, favoris
Contigit, ac fructus. Felix se nescit amari.

(22) . . . . Capit impia plebes

Ceſpite patricio ſomnos ; vacuumque cubile
Regibus infandus miles premit ; inque parentum ,
Inque toris fratrum poſuerunt membra nocentes ,
Quos agitat veſana quies , ſomnique furentes.
Theſſalicam miſeri verſant in pectore pugnam.
Invigilat cunctis ſævum ſcelus , armaque tota
Mente agitant , capuloque manus abſente moventur.
Ingemuiſſe putes campos , terramque nocentem
Inſpiraſſe animas , infectumque aëra totum
Manibus , & ſuperam Stygiâ formidine noctem.
Exigit à meritis triſtes victoria pœnas ,
Sibilaque & flammas infert ſopor. Umbra perempti
Civis adeſt ; ſua quemque premit terroris imago ;
Ille ſenum vultus , juvenum videt ille figuras ;
Hunc agitant totis fraterna cadavera ſomnis ;
Pectore in hoc pater eſt ; omnes in Cæſare manes...
Hunc omnes gladii , quos aut Pharſalia vidit ,
Aut ultrix viſura dies ſtringente ſenatu ,
Illâ nocte premunt ; hunc infera monſtra flagellant.

(23) . . . . . . Petimus non ſingula buſta ,
Diſcretoſque rogos : unum da gentibus ignem :
Non interpoſitis urantur corpora flammis.
Aut generi ſi pœna juvat , nemus extrue Pindi ;
Erige congeſtas Œtæo robore ſylvas ;
Theſſalicam videat Pompeius ad æquore flammam.
Nil agis hac irâ. Tabeſne cadavera ſolvat ,
An rogus , haut refert. Placido natura receptat
Cuncta ſinu , finemque ſui ſibi corpora debent.
Hos , Cæſar , populos ſi nunc non uſſerit ignis ,

Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus, oſſibus aſtra
Miſturus. Quòcunque tuam Fortuna vocabit,
Hæ quoque eunt animæ. Non altius ibis in auras,
Non meliore loco Stygiâ ſub nocte jacebis.
Libera Fortunâ Mors eſt; capit omnia tellus
Quæ genuit: cœlo tegitur qui non habet urnam.
Tu, cui dant pœnas inhumato funere gentes,
Quid fugis hanc cladem? quid olentes deſeris agros?
Has trahe, Cæſar, aquas; hoc, ſi potes, utere cœlo.
Sed tibi tabentes populi Pharſalia rura
Eripiunt, campoſque tenent victore fugato.

(24) . . . . . Nunquam ſe tanto vulture cœlum
Induit, aut plures preſſerunt aëra pennæ.
Omne nemus miſit volucres, omniſque cruenta
Alite, ſanguineis ſtillavit roribus arbor.
Sæpe ſuper vultus victoris, & impia ſigna
Aut cruor, aut alto defluxit ab æthere tabes;
Membraque dejecit jam laſſis unguibus ales.

(25) Theſſalica infelix, quo tanto crimine, tellus,
Læſiſtis ſuperos, ut te tot mortibus unam,
Tot ſcelerum fatis premerent? quod ſufficit ævum,
Immemor ut donet belli tibi damna vetuſtas?
Quæ ſeges infectâ ſurget non decolor herbâ?
Quo non Romanos violabis vomere manes?

Argument du huitième Livre.

Pompée va trouver Cornélie à Lesbos. Il se rembarque avec elle. Il envoie Dejotarus solliciter le secours du Parthe. Il assemble les restes du Sénat sur la côte de Cilicie, à l'embouchure du Selinus, & tient conseil pour décider s'il doit se réfugier chez le Parthe, en Egypte, ou chez le Numide. On le détermine à passer en Egypte. Dès que Pompée se présente devant Péluse, les Ministres de Ptolomée s'assemblent pour délibérer sur le parti que le Roi doit prendre. Photin, pour acheter la faveur de César, opine à la mort de Pompée. Ce conseil est suivi. Achillas est chargé de l'exécution. Mort de Pompée. Ses funérailles,

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE HUITIÈME.

A TRAVERS les bois de Tempé, & au dessus de l'étroit passage ouvert par Alcide au Pénée entre l'Olympe & l'Ossa, Pompée (*a*), excitant son coursier déjà excédé de fatigue, s'efforce (1) par de longs détours de dérober les traces de sa fuite au vainqueur. Plein de trouble & d'inquiétude, il regarde sans cesse autour de lui ; le bruit des vents dans les forêts, le pas de ses compagnons l'épouvante. Quoique déchu de

(*a*) *Superstes dignitati suæ vixit, ut cum majore dedecore per Thessalica Tempe equo fugeret, pulsus Larissâ.* Flor. lib. 4. c. 2.

ſa grandeur, il ſait de quel prix eſt encore ſa vie, & ne doute pas que Céſar ne payât ſa tête auſſi cher qu'il payeroit celle de Céſar. Mais il a beau chercher des routes ſolitaires, ſes traits ſont trop connus pour qu'il lui ſoit permis de ſe tenir long-temps caché. Les peuples d'alentour (2), qui accourent à ſon camp, & à qui la renommée n'a pas encore annoncé ſa défaite, le rencontrent, s'étonnent, ne peuvent concevoir un renverſement ſi rapide dans la fortune de ce grand Homme, & ont peine à le croire lui-même, quand il leur dit qu'il a tout perdu. Dans l'état où il eſt réduit, les témoins l'importunent : il aimeroit mieux être inconnu par-tout, & pouvoir traverſer le monde en ſûreté, à la faveur d'un nom obſcur. Mais la fortune punit de ſes propres bienfaits les malheureux qu'elle abandonne ; elle ſurcharge l'adverſité du poids d'une renommée éclatante, & inſulte au bonheur paſſé. C'eſt à préſent que Pompée avoue que ſes proſpérités ont été trop rapides, qu'il

se plaint de l'éclat de ses premiers triomphes, & qu'il rappelle en gémissant l'orgueil dont l'enfloient ses victoires. C'est ainsi (3) que le malheur d'avoir trop vécu a obscurci la gloire de tant de grands Hommes. Si le dernier jour du bonheur n'est pas aussi le dernier de la vie, & si la mort ne prévient les revers, la félicité passée se change en opprobre. Et qui jamais, après cet exemple, osera se livrer à la prospérité, sans avoir préparé sa mort (*a*)?

Arrivé au bord où le Pénée, rougi du sang versé dans les champs de Pharsale, se précipite dans la mer, Pompée se jette dans une barque à peine assez solide pour aller sur un fleuve, & trop fragile pour résister au choc des vents & des flots. C'est sur ce foible esquif que

---

(*a*) *Qui* (*Pompeius*) *si ante biennium quam ad arma itum est, gravissimâ tentatus valetudine, decessisset in Campaniâ.... defuisset fortunæ destruendi ejus locus ; & quam apud superos habuerat magnitudinem, illibatam detulisset ad inferos.* Vell. Paterc. lib. 2. cap. 48.

s'échappe, avec un nautonnier tremblant, celui dont les flottes couvrent encore les mers de Corcire & de Leucade, celui que la Liburnie & la Cilicie reconnoissent pour leur vainqueur. Un navire plus fort se présente, il y monte, & il ordonne (4) qu'on fasse voile vers le rivage de Lesbos, vers cette île dépositaire de ce qu'il a de plus cher au monde. C'est là, Cornélie, que tu vivois cachée, & dans une inquiétude aussi cruelle que si tu avois été au milieu des champs de Pharsale. De noirs présages t'agitent sans cesse; à chaque instant ton sommeil est troublé par de violentes frayeurs; tes nuits se passent en Thessalie; & dès que le jour chasse les ténèbres, errante sur la cime des rochers qui bordent la mer, les yeux attachés sur les flots, tu es la première à découvrir dans le lointain les voiles flottantes d'un vaisseau qui s'avance; mais lorsqu'il aborde, tu n'oses demander des nouvelles de ton époux. Tu vois son navire voguer vers toi; tu ne sais pas ce qu'il t'apporte;

mais dans un moment toutes tes craintes vont s'avérer. O Cornélie, celui qui vient t'annoncer le malheur de nos armes, la défaite & la fuite de ton époux, c'est ton époux lui-même. Il n'est plus temps de craindre, il est temps de pleurer.

Le navire aborde; Cornélie approche, & reconnoît Pompée : elle voit le crime des Dieux marqué sur le front pâle du Héros, sur cette face vénérable qu'il couvre de ses cheveux blancs, & sur ses vêtemens tout souillés de poussière. A cette vue, elle chancelle, un nuage répandu sur ses yeux lui dérobe la lumière du ciel, l'excès de la douleur lui ôte le sentiment, tout son corps tombe en défaillance; son cœur reste long-temps immobile & glacé; & la mort qu'elle invoquée, semble avoir exaucé ses vœux.

Pompée descend du navire attaché au rivage, & s'avance à pas lents sur le sable de cette plage solitaire. A son approche, les femmes qui environnent Cornélie, retiennent leurs cris, & ne se per-

mettent d'accuser le ciel que par des gémissement étouffés. Elles s'efforcent en vain de relever leur maîtresse évanouie & étendue sur la terre. Mais son époux se penchant vers elle, & serrant dans ses bras son corps saisi d'un froid mortel, lui rend la chaleur & la vie. Cornélie, dont le sang recommence à couler, & dont les esprits se raniment, reconnoît la main qui la presse ; & ses yeux ouverts sur son époux, ont la force de soutenir la tristesse profonde qu'elle voit peinte sur son visage. Il lui défend de se laisser abattre par l'infortune, & reprime en ces mots l'excès de sa douleur. « Femme de Pompée, oubliez-vous de quels aïeux (*a*) vous êtes née ? est-ce à une ame si courageuse de succomber sous les premiers revers ? Voici le moment d'éternifer la mémoire de vos vertus. La magnanimité de votre sexe n'est point attachée au maintien des lois, ni aux travaux des armes ; le malheur d'un époux

(*a*) Les Scipions.

on eſt l'unique épreuve ; elle conſiſte à le partager & à ſavoir le ſoutenir. Elevez, affermiſſez votre ame ; que votre piété envers moi combatte & ſurmonte le ſort. Aimez votre époux d'autant plus qu'il eſt vaincu & malheureux. C'eſt à préſent ſur-tout que je fais votre gloire. Les faiſceaux, le Sénat, une foule de Rois, tout s'éloigne, tout m'abandonne ; vous ſeule me reſtez. Commencez à vous régarder comme mon ſeul ami, mon unique compagne, & à me tenir lieu de tout. Il ſeroit honteux, votre mari vivant, de montrer une douleur extrême. Réſervez vos larmes pour mon trépas ; ce ſera le dernier gage de votre foi. Juſques-là vous n'avez rien perdu ; je reſpire : ma fortune ſeule a péri ; & ſi c'eſt elle que vous pleurez, c'eſt elle que vous avez aimée ».

A ce reproche de ſon époux, Cornélie ſoulève à peine ſa tête languiſſante, & ſon cœur laiſſe échapper ces plaintes entrecoupées de ſanglots. « O femme née pour le malheur de ceux à qui mon

fort se lie, que ne suis-je entrée dans le lit de César ! J'ai couté deux fois des larmes au monde. C'est une implacable furie qui a présidé deux fois à mon hymen. J'ai été funeste à Crassus (*a*) ; & son ombre, qui me poursuit, m'a vue transporter dans ton camp tout le malheur que j'avois attaché à ses armes. Misérable ! j'ai entraîné tous les peuples dans ta ruine, j'ai éloigné tous les Dieux du plus juste parti. O Pompé ! ô mon illustre époux ! Héros dont je n'étois pas digne ! quoi, le sort qui me persécute, a eu le droit de t'opprimer ! Pourquoi formai-je les nœuds impies qui t'alloient rendre malheureux ? Reçois ma mort, que je demande, en expiation de mon crime ; & pour te rendre la mer plus facile, les Rois plus fidèles, l'univers plus soumis, pour appaiser les Dieux, s'il est possible, jette dans les flots ta compagne : plus heureuse si elle s'étoit

(*a*) Publius Crassus, fils du Triumvir, tué chez les Parthes, dans la défaite de son père.

dévouée [illegible]nt le malheur de tes armes pour en obten[illegible] le succès, qu'elle te serve au moins à expier tous les maux qu'elle cause au monde. O Julie! ombre que j'irritois, où que tu sois, te voilà vengée de mon hymen par les malheurs de la guerre civile. Viens, cruelle, viens jouir encore de mon supplice; & appaisée par le trépas de ton odieuse rivale, pardonne à ton époux l'amour qu'il eut pour moi ».

A ces mots, elle tomba une seconde fois dans les bras de Pompée, & sa douleur arracha des larmes à tous ceux qui en étoient témoins. La grande ame de Pompée en fut elle-même attendrie; & ce Héros, qui d'un œil sec avoit vu les champs de Pharsale, versa des larmes à Lessbos.

Alors le peuple de Mitelène, accourant en foule au rivage, environne Pompée, & lui dit: « Si notre île fait à jamais sa gloire d'avoir eu en dépôt la digne moitié d'un si grand Homme, daignez aussi, Pompée, nous vous en conjurons, dai-

gnez vous-même, ne fût-ce qu'une nuit, prendre pour asile nos murs, & vous reposer au sein de nos Dieux domestiques, sur la foi sainte & inviolable d'un peuple qui vous est dévoué. Faites de Lesbos un lieu mémorable & sacré qu'on vienne voir dans tous les siècles, & qui excite la vénération de tous les voyageurs romains. Vous n'avez pas de refuge plus assuré dans votre fuite : toute autre ville peut espérer de trouver grace auprès du vainqueur; celle-ci ne peut plus s'attendre qu'à sa haîne. D'ailleurs César n'a point de flottes, & nous sommes entourés de mers. Le plus grand nombre de vos amis, sachant où vous êtes, viendront vous retrouver ; il faut un lieu connu pour rallier vos forces. Nos richesses, les trésors même de nos temples vous sont offerts ; & que ce soit sur mer ou sur terre que vous veuillez employer notre brave jeunesse, elle est prête à vous suivre ; disposez de Lesbos, & de tout ce qui est en son pouvoir. Acceptez ce foible secours, de peur que César n'en

pro[illegible] Enfin, épargnez à un peuple qui croit avoir bien mérité de vous, l'humiliation de laisser croire que vous n'avez compté sur lui que lorsque vous étiez heureux, & que vous avez douté de sa foi dès que le sort vous a été contraire. ». Pompée ne fut point insensible à la joie de trouver dans Lesbos un zèle si pur & si noble ; il s'applaudit, pour l'humanité, de voir que l'honneur & la foi n'étoient pas encore exilés du monde.

« Je crois (leur dit-il) avoir assez prouvé qu'il n'est aucun lieu de la terre qui me soit plus cher que Lesbos. C'est à Lesbos que j'ai confié toutes les affections de mon ame ; c'est ici que j'ai retrouvé ma maison, mes Dieux, une seconde Rome : aussi, dans ma fuite, n'ai-je pas cherché à gagner un autre rivage ; & quoique vous eussiez à craindre le ressentiment de César, je n'ai pas hésité à vous livrer en moi le moyen le plus sûr d'appaiser sa colère. Mais c'est assez, généreux Lesbiens, de vous avoir rendus coupables une fois ; je dois aller cher-

cher ailleurs de quoi réparer ma ruine. Adieu, Lesbos, peuple à jamais heureux, d'avoir acquis par ta vertu une renommée éternelle; soit que ton exemple engage les nations & les Rois à me secourir, soit que tu ayes la gloire d'être le seul qui dans mon malheur me soit resté fidèle : car j'ai résolu d'éprouver en quels lieux de la terre la justice règne, & en quels lieux le crime fait la loi. Dieu, qui veilles sur mes destins (s'il en est encore un seul qui me protège), reçois le dernier de mes voeux; fais-moi trouver par-tout des peuples comme le peuple de Lesbos, qui, tout malheureux que je suis, aiment mieux s'exposer à la colère de César, que d'insulter à ma disgrace, ou d'attenter à ma liberté » !

Après avoir ainsi exprimé sa reconnoissance, il fit porter la triste Cornélie sur le vaisseau qui l'attendoit. A la désolation de ce peuple, on eût dit qu'on le forçoit lui-même à quitter sa patrie. On n'entendoit sur le rivage que des gémissemens & des plaintes; on ne voyoit

que des mains élevées vers le ciel; & quoique le malheur de Pompée eût affligé tous les cœurs, c'étoit moins ce Héros qu'on plaignoit, que celle avec qui ce bon peuple étoit accoutumé à vivre comme avec une de ses citoyennes, & qu'il voyoit avec douleur s'éloigner de lui pour jamais. Quand même elle iroit joindre un époux triomphant, les femmes de Lesbos, en lui disant adieu, auroient peine à retenir leurs larmes: tant sa pudeur, sa probité, la modestie répandue sur son visage & dans ses chastes regards, lui ont attiré leur amour. Ce qui les a le plus touchées, c'est que, loin de se rendre incommode à ses hôtes, & loin d'humilier même les plus petits, elle a vécu à Mitilène dans le temps des prospérités & de la gloire de Pompée, comme s'il eût été vaincu.

Le soleil étoit à demi plongé sous l'horison, &, s'il est vrai qu'il y ait des peuples pour lesquels il se lève en se couchant pour nous, chacun des deux mondes ne voyoit alors que la moitié

de ſon globe de flamme. La nuit vient, & les ſoucis cruels & vigilans dont l'ame de Pompée eſt remplie, lui font parcourir de la penſée les villes & les peuples alliés des Romains, les Cours de l'Orient, leurs mœurs, leur différent génie, & ces régions du Midi qu'une chaleur intolérable défend ſeule contre Céſar. Souvent l'ame accablée de ces pénibles ſoins, & rebutée de l'affligeante image que lui préſente l'avenir, il écarte, pour reſpirer, ces idées tumultueuſes ; & l'abattement de ſes eſprits, qu'un trouble ſi violent épuiſe, lui laiſſe un moment de relâche. Alors il interroge ſon pilote ſur l'art de lire dans le ciel la route qu'on tient ſur les eaux ; & ce ſavant obſervateur du cours ſilencieux des aſtres lui revèle tous ſes ſecrets.

« Ordonnez (ajoute le pilote), & dites-moi (5) quel eſt le rivage où vous voulez aborder. Le plus loin (lui dit Pompée encore irréſolu), le plus loin qu'il ſera poſſible de Pharſale & de l'Italie. Avant d'avoir retrouvé ce dépôt ſi

cher, je savois où tendoient mes vœux ; mais mon épouse est avec moi : qu'importe où nous ſoyons enſemble ? je laiſſe à la Fortune à nous choiſir un port ».

Alors le pilote, au lieu de préſenter la pleine voile au vent, l'incline, afin de diriger ſa route entre les écueils de la côte d'Aſie & du rivage de Chio. La mer reſſentit le mouvement de la voile, & la proue annonça, par le bruit des ondes, qu'elle y traçoit un ſillon nouveau. Tel & avec moins d'adreſſe, dans la courſe des chars, un écuyer habile, obligeant ſes courſiers à décrire le tour le plus étroit du Cirque, effleure la borne, & l'évite.

Le ſoleil revient éclairer la terre, & ſa lumière efface les aſtres de la nuit. Bientôt tout ce qui eſt échappé au naufrage de Theſſalie, ſe raſſemble auprès de Pompée. Son fils Sextus fut le premier qui, du rivage de Lesbos, ſuivit ſes traces ſur les mers (*a*). Après lui

---

(*a*) *Pompeius profugiens cum duobus Len-*

vinrent une foule de Patriciens & de Rois : car, même depuis la ruine & la défaite de son armée, la Fortune ne put l'empêcher d'avoir des Ministres couronnés ; & dans sa déroute, il traînoit après lui tous les sceptres de l'Orient. Déjotarus, l'un de ces Rois, ayant découvert çà & là les signes épars de sa fuite, venoit enfin de le joindre ; Pompée l'envoie au fond de l'Asie lui chercher de nouveaux secours. « O le plus fidele de tous les Rois qui me sont attachés (lui dit-il), j'ai perdu tout ce qui sur la terre étoit au pouvoir des Romains ; mais il me reste à éprouver le zèle des peuples du Tigre & de l'Euphrate, où ne s'étend point encore la domination de César. Allez, en mon nom, soulever l'Orient & le Nord ; pénétrez jusques dans le fond des Etats du Mède & du Scythe ; rendez au superbe Arsacide (*a*) ces paroles que

---

tulis Consularibus, Sextoque filio & Favonio, &c. Vell. Paterc. lib. 2. c. 53.

(*a*) Phraate, Roi des Parthes, descendant d'Arsace.

je lui [illegible]e : Si l'ancienne alliance que nous avons jurée, moi par Jupiter Latien, vous par le culte de vos mages, subsiste encore entre Rome & vous; Parthes, remplissez vos carquois, tendez vos arcs, souvenez-vous qu'en chassant devant moi les peuples du Caucase (*a*), je vous laissai la liberté d'errer en paix dans vos campagnes, sans vous réduire à chercher dans les murs de Babylone un asile sûr contre moi. J'avois déjà franchi les bornes du vaste Empire de Cyrus; & vers le fond de la Chaldée, je touchois aux bords où l'Hydaspe & le Gange vont se jeter au sein des mers. Cependant lorsque la victoire me soumettoit tout l'Orient, je voulus bien excepter le Parthe (*b*) du nombre des

(*a*) Les Albaniens & les Hibériens.

(*b*) *Exceptis Parthis, qui fœdus maluerunt, & Indis qui nos adhuc non noverant, omnis Asia, inter Rubrum & Caspium & Oceanum, Pompeianis domita vel oppressa signis tenebatur.* Flor. lib. 3. c. 5.

peuples que je rangeois sous les lois de Rome ; & leur Roi fut le seul que je traitai d'égal. Ce n'est pas une fois seulement que les Arsacides m'ont dû la conservation de leur Empire ; & , après la sanglante défaite de Crassus en Assyrie, quel autre que moi eût appaisé le ressentiment des Romains ? Engagés par tant de bienfaits , ô Parthes ! voici le moment de passer l'Euphrate qui devoit à jamais vous servir de barrière. Venez vaincre en faveur de Pompée ; & Rome elle-même consent à être vaincue à ce prix ».

Quelque difficile que fût ce message, Déjotarus voulut bien s'en charger. Il dépose les marques de la royauté , & part sous l'habit d'un esclave. Dans les momens de péril & d'alarme , on voit souvent, pour sa sûreté, un roi se donner l'apparence d'un homme indigent & obscur : tant il est vrai que la vie du pauvre est plus tranquille & moins menacée que celle des maîtres du monde.

Pompée ayant jeté Déjotarus sur le

rivage d'Asie, pourſuit ſa route entre les écueils des îles d'Icare & de Samos. Il laiſſe derrière lui Ephèſe & Colophone ; & à la faveur d'un vent léger que l'île de Cos lui envoie, il paſſe devant Gnide, raſe l'île de Rhodes, coupe le golfe de Telmeſſe, & la côte de Pamphilie ſe préſente devant lui ; mais n'y voyant pas encore d'aſile aſſuré, il gagne le port de Phaſale, petite ville où il n'a point à craindre le peu d'habitans que la guerre y a laiſſés, & qui tous enſemble n'égalent pas le nombre des Romains qu'il amène à ſa ſuite. Il s'avance & paſſe à la vue du mont Taurus, d'où tombent les eaux du Dipſante. Pompée eût-il jamais pu croire, dans le temps qu'il chaſſoit de ces mers les pirates de Cilicie, qu'un jour, expoſé ſur un foible navire, il auroit beſoin d'y trouver lui-même un paſſage tranquille & sûr ? Une grande partie du Sénat ſe rallie auprès de ſon Chef fugitif ; & c'eſt à l'embouchure du Selinus qu'il s'arrête & qu'il

les assemblé (*a*). Là, sa [illegible] qu'une douleur profonde avoit tenue long-temps muette, rompt enfin le silence, & il parle en ces mots.

« Généreux compagnons (6) de mes travaux & de ma suite, vous qui dans mon exil êtes Rome pour moi ; quoique nous soyons assemblés sur une plage solitaire, sur les bords de la Cilicie, où je me vois sans secours & sans armes, abandonné de tout l'univers ; j'ose former de nouveaux desseins pour changer la face des choses. Rappelez, pour m'entendre & pour me seconder, toutes les forces de vos grandes ames. Je n'ai pas péri tout entier à Pharsale ; & mon malheur ne m'a point tellement abattu, que je ne puisse encore relever ma tête, & me dégager du milieu des ruines où l'on me croit enseveli. Marius errant & caché

(*a*) *Aliis ut Parthos, aliis ut Africam peteret, in quâ fidelissimum partium suarum haberet regem Jubam, suadentibus, Ægyptum petere proposuit.* Vell. Paterc. lib. 2. c. 43.

entre

entre les débris de Carthage, ne s'eſt-il pas relevé de ſa chute ? ne l'a-t-on pas revu dans Rome, précédé par les faiſceaux (*a*) ? n'a-t-on pas encore une fois inſcrit ſon nom dans nos faſtes ? & ſi la main de la Fortune s'eſt moins appeſantie ſur moi que ſur lui, me tiendra-t-elle terraſſé ? J'ai mille vaiſſeaux ſur les mers de la Grèce ; mille Chefs au premier ſignal ſe rangeront ſous mes drapeaux : Pharſale a plutôt diſperſé, qu'elle n'a renverſé mes forces. La ſeule réputation que mes anciens travaux m'ont faite dans tout l'univèrs, & un nom long-temps cher au monde ſuffiroient pour me ſoutenir. Ce que je vous laiſſe à examiner, c'eſt à qui nous aurons recours, de l'Egyptien, du Parthe, ou du Numide, & ſur les forces & la fidélité duquel des trois on peut le plus compter. Pour moi, je vais vous confier mes inquiétudes ſecrètes, & quelle ſeroit ma réſolution. L'enfance du Roi d'Egypte

(*a*) Conſul pour la ſeptième fois.

m'eſt ſuſpecte : pour lutter contre le malheur, le zèle a beſoin d'un courage affermi par toute la vigueur de l'âge. D'un autre côté, l'artificieuſe duplicité du Maure m'épouvante. Ce peuple a hérité de la haîne de Carthage contre les Romains. Le Numide, qui occupe le trône, a dans le cœur tout l'orgueil d'Annibal; & il n'eſt déjà que trop fier d'avoir vû Varrus ſuppliant, & d'avoir protégé nos armes. Le parti le plus sûr eſt donc de nous retirer vers l'Orient. L'Euphrate partage le monde; une longue chaîne de montagnes ſert de barrière à ces vaſtes contrées, qu'un autre ciel éclaire, & qu'entoure un autre Océan. Vaincre & dominer ſont les plaiſirs de ces peuples fiers & vaillans; leurs chevaux ſont ſuperbes, leur arc eſt terrible; dès l'enfance, & juſques dans la vieilleſſe, ils le tendent avec vigueur; le trait décoché par leur main porte une mort inévitable: ils furent les ſeuls qui arrêtèrent l'impétuoſité d'Alexandre; ils ſoumirent le Mède & l'Aſſyrien; nos javélots les intimident

peu; & depuis le malheur de Craſſus, ils ſavent trop qu'avec les carquois des Scythes leurs aïeux, ils peuvent défier nos armes. C'eſt peu pour eux d'aiguiſer leurs flèches, ils ſavent les empoiſonner: la plus légère bleſſure en eſt fatale; & dès que la pointe pénètre j'uſqu'au ſang, elle y laiſſe la mort. Et que ne puis-je moins compter ſur la valeur des Arſacides! Leurs deſtins, qui balancent les nôtres, ne leur inſpirent que trop d'audace, & la faveur même des Dieux ne ne les a que trop ſecondés. Je ferai donc ſortir ces peuples des régions où naît le jour; je les ferai marcher vers nos climats & y porter la guerre. S'ils me manquent de foi, s'ils trahiſſent l'alliance entre nous jurée, je conſommerai mon naufrage: on ne me verra point aller en ſuppliant implorer les Rois que j'ai faits; mais ſur une terre éloignée j'aurai la conſolation de mourir, ſans coûter un nouveau crime à Céſar, ſans rien devoir à ſa pitié. Cependant plus je me rappelle ma vie paſſée, plus j'oſe croire que mon

nom est respecté dans l'Orient. Quelle gloire nos armes n'ont-elles pas acquise au dessus de l'Euxin, au bord du Tanaïs? En quelle partie du monde avons-nous eu des succès plus rapides, des triomphes plus éclatans? O Rome! fais des vœux au ciel pour le dessein que je médite. Et que peuvent jamais les Dieux t'accorder de plus favorable, que d'engager le Parthe dans tes guerres civiles, d'y consumer ses forces redoutables, & de l'envelopper dans tes malheurs? Si le Parthe & César en viennent aux mains, quel que soit le vainqueur, il faut que la Fortune ou me venge, ou venge Crassus ».

Au murmure qui s'éleva dans l'assemblée, il fut facile à Pompée de juger qu'on désapprouvoit son dessein. Lentulus se distingua dans ce conseil par la chaleur de son zèle & la majesté de sa douleur. Il se lève, & il fait entendre ces paroles dignes d'un Consul (*a*).

(*a*) L'Histoire attribue cet avis à Téophane de Lesbos.

« Eh quoi, Pompée ! le malheur de Rome dans la Thessalie a-t-il jusques-là consterné votre ame ? Un jour a-t-il tout renversé ? Pharsale a-t-elle vu périr jusqu'au dernier espoir de la République ? La plaie enfin est-elle si profonde, & le mal est-il incurable au point qu'il ne vous reste d'autre ressource que d'aller implorer le Parthe & vous prosterner à ses pieds ? Pourquoi, transfuge de ce monde, aller chercher un ciel nouveau, des peuples inconnus, une terre étrangère ? Voulez-vous, esclave du Parthe, vous ranger sous ses lois, vous soumettre à son culte, aller avec les Chaldéens adorer le feu de leurs foyers ? Vous qui prétendez n'avoir pris les armes que pour l'amour de la liberté, pourquoi, si vous pouvez endurer l'esclavage, en avoir imposé à ce malheureux univers ? Le Parthe, qui frémit d'effroi quand il apprit que Rome vous avoit mis à la tête de ses armées ; le Parthe, qui vous a vu du fond de l'Hircanie & du rivage de l'Inde traîner les Rois captifs après vous ; le

101971

Parthe vous verra, triste rebut du sort, humilié, tremblant, consterné devant lui ! Quels projets son orgueil ne va-t-il pas fonder sur notre puissance abattue, en se comparant avec Rome, qu'il croira voir en vous suppliante à ses pieds ? Sans doute il jugera de sa supériorité par votre abaissement. Et que lui direz-vous, qui soit digne de votre courage & du rang que vous occupez ? Le Barbare ignore votre langue, il faudra que vos larmes, les larmes de Pompée implorent sa compassion. Qu'il vous l'accorde ; quelle honte pour Rome d'avoir besoin du Parthe pour venger ses malheurs ! Est-ce pour subir cet affront qu'elle vous a fait notre Chef ? Pourquoi répandre chez ces Barbares le bruit de nos calamités ? pourquoi leur découvrir des plaies qu'il eût fallu tenir cachées ? pourquoi leur apprendre à franchir les barrières de leur empire ? La seule consolation de Rome, dans son malheur, étoit d'écarter tous les Rois ; & s'il falloit qu'elle eût un maître, d'avoir pour maître un de ses

citoyens ; & vous, traversant l'univers, vous voulez attirer jusqu'au sein de Rome des peuples qui ne demandent qu'à la la déchirer ! Vous reviendrez des bords de l'Euphrate, à la suite des étendarts que le Parthe enleva au malheureux Crassus ! Que dis-je ? le seul de tous les Rois qui, dans le temps que la Fortune ne se déclaroit point encore, s'est exempté de cette guerre, osera-t-il, instruit de la victoire & des forces de César, s'associer à vos disgraces, se déclarer pour vous, & marcher contre lui ? N'en attendez pas ce courage. Les peuples nés dans les frimas du Nord sont belliqueux & indomptables ; mais ceux de l'Orient sont amollis par la douceur de leur climat. Ces robes longues & flottantes dont les hommes y sont vêtus, annoncent-elles des guerriers ? Il est vrai que dans les campagnes de la Médie, dans les champs du Sarmate, dans les vastes plaines qu'arrose le Tigre, le Parthe, ayant la liberté de fuir & de se rallier, est un ennemi invincible ; mais dans un pays de mon-

tagnes, lui fera-t-on gravir des rochers escarpés ? le fera-t-on marcher à travers des abîmes ? Surpris, attaqué dans la nuit, quel usage ses foibles mains feront-elles de son arc ? S'il faut passer à la nage un fleuve rapide & profond, est-il accoutumé à vaincre l'impétueux courant des eaux ? Et dans les chaleurs de l'été, au milieu des flots de poussière, couvert de sang & de sueur, soutiendra-t-il sous un soleil brûlant tout le poids d'un jour de bataille ? Il ne connoît ni le belier, ni aucune machine de guerre. Une tranchée à combler est un travail au dessus de ses forces; & tout ce qui s'oppose au vol d'un flèche, est un rempart contre lui. De légers combats, une guerre fugitive, des escadrons volans, des soldats plus propres à quitter leur poste qu'à chasser l'ennemi du sien ; voilà le Parthe : il est réduit au lâche expédient d'empoisonner ses flèches ; il n'ose approcher l'ennemi : mais du plus loin qu'il peut l'atteindre, il tend son arc, & laisse au vent le soin de diriger ses coups. L'épée

à toute une autre force, & c'est l'arme de tous les peuples vraiment belliqueux & vaillans. Voyez les Parthes dans les combats : désarmés dès la première charge, si-tôt que leur carquois est vide, ils sont obligés de s'enfuir (*a*) ; leur bras n'ont aucune vigueur : toute leur confiance est au venin dans lequel ils trempent leurs flèches. Et vous, Pompée, vous comptez sur un peuple à qui, dans les combats, le fer ne peut suffire, s'il n'est secondé du poison ! Un si honteux secours vaut-il que vous alliez mourir loin de votre patrie, à l'autre bout de l'univers ; qu'une terre barbare vous couvre, & qu'on vous y accorde un humble & vil bûcher,

---

(*a*) Les Romains furent détrompés de cette erreur le jour de la défaite de Crassus. Ils espéroient que lorsque les Parthes auroient épuisé leurs carquois, ils cesseroient de combattre, ou se laisseroient joindre. Mais quand ils apprirent que l'armée ennemie avoit un grand nombre de chameaux chargés de flèches, où ceux qui n'en avoient plus en alloient prendre de nouvelles, ils perdirent courage. *Plut. Vie de Crassus.*

grâce encore digne d'envie, dans un pays où Craſſus eſt privé de la ſépulture ? Toutefois votre ſort n'eſt pas le plus malheureux ; car le trépas eſt le dernier des maux, & il n'a rien d'effrayant pour des hommes de courage. Mais que deviendra Cornélie ? Ce n'eſt pas la mort qui l'attend chez le Parthe. Ignorez-vous comment ces peuples diſſolus traitent les plaiſirs de l'amour ? Leur uſage eſt l'inſtinct des bêtes. Un même lit reçoit des épouſes ſans nombre ; les lois, les nœuds de l'hyménée y ſont ſouillés par ce mélange impur ; ſes myſtères les plus ſecrets y ſont célébrés ſans pudeur, en préſence de mille femmes, toutes eſclaves d'un ſeul amant. Cette Cour, plongée dans l'ivreſſe & dans les délices des feſtins, ne s'interdit aucun excès de licence & de volupté. Les nuits ſe paſſent entre ces rivales à rallumer ſans ceſſe les déſirs d'un homme, & à les combler tour à tour. Les ſœurs, les mères (noms ſacrés que l'amour doit frémir de méconnoître) partagent la couche abominable des Rois,

leurs frères ou leurs fils. La fable d'Œdipe, quelque involontaire que fût ſon crime, le rend horrible aux yeux des Nations; & combien de fois, avec pleine lumière, un pareil commerce a donné des héritiers aux Arſacides! Que ne ſe permet pas un Roi qui ſe croit permis de donner des enfans à ſa mère! L'illuſtre fille des Scipions ſera donc la millième femme deſtinée au lit d'un barbare, & la plus expoſée ſans doute aux outrages d'un amour qu'elle irritera par ſa fière ſévérité, & par le nom de ſes époux; car un nouvel attrait pour les déſirs du Parthe, ce ſera de ſavoir que votre femme fut celle du jeune Craſſus. C'eſt une captive qui lui eſt échappée dans la défaite des Romains, & qu'il croira que le ſort lui ramène. Rappelez-vous, Pompée, ce carnage affreux de nos légions dans l'Aſſyrie (*a*); & vous rougirez non ſeule-

(*a*). Selon Plutarque, il n'y eut que vingt mille hommes tués, & dix mille priſonniers; mais Appien fait monter bien plus haut cette perte.

ment d'implorer le secours de ce peuple funeste, mais d'avoir préféré la guerre civile à celle qui auroit dû nous venger de lui. Et quel plus grand crime aux yeux des Nations, dans le gendre & dans le beau-père, que d'avoir laissé, pour se détruire entre eux, Crassus & les siens sans vengeance ! Il falloit que Rome, avec toutes ses forces & tous ses Chefs les plus vaillans, fondît à la fois sur le Parthe; & que, de peur de n'avoir pas assez d'armes pour l'accabler, laissant l'Empire à découvert du côté du Germain & du Dace, elle abandonnât ses frontières, jusqu'à ce que la perfide Suze & la superbe Babylone eussent caché sous leurs ruines jusqu'aux tombeaux de nos vainqueurs. O Fortune, ce n'est point l'alliance des Arsacides, c'est la guerre avec eux que nous te demandons. Si Pharsale a consommé le crime & le malheur de la guerre civile, que le vainqueur mar-

Ex centum millibus vix decem millia refugerunt in Syriam. De bell. civ. lib. 2.

che contre le Parthe ; c'eſt le ſeul peuple de l'univers dont nous puiſſions voir avec joie Céſar revenir triomphant. Vous, Pompée, dès le moment que vous aurez paſſé l'Araxe, attendez-vous à voir Craſſus, ce malheureux vieillard, tout couvert des flèches du Parthe, vous apparoître & vous parler ainſi : *O toi, qu'après ma mort mon ombre errante & déſolée regardoit comme le vengeur de l'outrage fait à ma cendre, tu viens à mon vainqueur barbare parler d'alliance & de paix !* Alors plus vous avancerez & plus à chaque pas vous trouverez de monumens de la honte & du malheur de Rome. Les villes vous offriront les têtes de nos Chefs qu'on y a portées en triomphe ; l'Euphrate vous rappellera tous ces illuſtres morts dont il a roulé les cadavres ; le Tigre, tous ceux qu'il a engloutis ſous la terre, & qu'il a revomis en reprenant ſon cours. Si vous pouvez aller à travers ces objets implorer l'amitié du Parthe, vous devez pouvoir aller implorer celle de Céſar juſques ſur le champ de

Pharſale. Mais pourquoi ne pas préférer des peuples amis des Romains ? Si le Numide vous eſt ſuſpect, ſi la mauvaiſe foi de Juba nous effraye, cherchons un aſile en Egypte, dans l'héritage de Lagus. D'un côté, les écueils des Syrtes ; de l'autre, les bouches du Nil, dont les eaux repouſſent la mer, défendent l'Egypte & la rendent d'un difficile & dangereux accès. Cette terre fertile eſt contente des richeſſes qu'elle produit ; elle n'attend rien ni du commerce du monde, ni de l'influence du ciel ; elle a mis toute ſa confiance dans le fleuve qui l'arroſe. Ptolomée, encore enfant, vous doit le ſceptre qu'il poſsède ; le royaume & le Roi ſont ſous votre tutelle : qui peut craindre un Monarque enfant ? Son âge eſt l'âge de l'innocence ; & ce n'eſt pas dans de vieilles cours qu'il faut chercher la juſtice, la bonne foi, le reſpect pour les Dieux : l'habitude de tout pouvoir fait perdre la honte de tout oſer ; & on diſtingue les jeunes Rois à la douceur de leur empire ».

Ces paroles de Lentulus entraînèrent tous les eſprits. Son avis l'emporta ſur celui de Pompée : tant l'extrémité du péril & l'alternative preſſante de la perte ou du ſalut commun, rétabliſſent entre les hommes l'égalité & l'indépendance. Ils quittent la côte de Cilicie, & vont aborder à l'île de Chypre, ſéjour favori de la Déeſſe à qui la mer de Paphos a donné le jour, & qui s'en ſouvient, pour préférer à tous les temples de l'univers l'île témoin de ſa naiſſance (ſi l'on peut croire que les Dieux ſoient nés, & s'il eſt poſſible que jamais aucun d'eux ait commencé d'être).

Pompée, en s'éloignant de ce rivage, traverſe la mer qui le ſépare de l'Egypte, & luttant à force de voiles contre les eaux du Nil qui les repouſſent, il parvient au bord où Péluſe voit la plus vaſte des bouches du fleuve s'épancher dans le ſein des mers.

C'étoit le temps où la balance céleſte ne tient qu'un moment en équilibre les heures du jour & celles de la nuit, &

va rendre aux nuits de l'automne l'avantage que le belier a donné aux jours du printemps. Le jeune Roi étoit à Péluse, & le bruit répandu dans sa Cour, que Pompée venoit lui demander l'asile, y jeta l'alarme & l'effroi. A peine avoit-on le temps de tenir conseil ; cependant tous les infames courtisans de Ptolomée s'assemblent autour de lui. Il se trouve parmi eux un homme juste, un vieillard dont les ans ont mûri la sagesse, éteint les passions, & adouci les mœurs. Achorée est son nom, Memphis l'a vu naître, Memphis qui du haut de ses murs observe les progrès du Nil lorsqu'il inonde les campagnes, Memphis si fière de ses Dieux ! Ce sage, dévoué au culte des autels, avoit vu plusieurs fois, dans le cours d'un long sacerdoce, accomplir le nombre des révolutions lunaires (*a*)

(*a*) On laissoit vivre Apis vingt-cinq ans, selon Plutarque ; mais, selon Amien, le temps qu'il devoit vivre étoit un secret consigné dans les livres mystiques. Ce temps n'étoit donc pas fixe, puisqu'il étoit inconnu.

qui doit vivre le bœuf Apis. Il fut le premier qui donna ſa voix dans le conſeil : il rappela les bienfaits de Pompée, ſon amitié pour le père du Roi, & la ſainteté de leur alliance. Mais Photin (7), plus habile à démêler le caractère d'un mauvais Prince, & plus inſtruit dans l'art de le perſuader, oſa propoſer le meurtre de Pompée. « Ptolomée (dit-il), la bonne cauſe, quand elle eſt malheureuſe, tient lieu de crime à qui l'embraſſe ; & ſi la foi qu'on garde à ceux que trahit la Fortune obtient des éloges, elle attire des châtimens. Rangez-vous du parti des Dieux & du ſort ; fléchiſſez devant les heureux, & repouſſez les miſérables. L'élément du feu & celui des eaux ne ſont pas plus incompatibles que la droiture & l'intérêt. Toute la force des ſceptres s'anéantit, dès qu'on pèſe leurs droits au poids de l'équité. La pudeur & l'honnêteté renverſent les Empires. L'autorité, odieuſe par elle-même, ne ſe ſoutient que par la pleine liberté du crime, & par l'uſage illimité du glaive.

Le droit d'user de violence ne se conserve qu'en s'exerçant. Que celui qui veut être juste descende du trône. L'absolu pouvoir ne peut jamais s'accorder avec la vertu ; & qui rougit de tout violer aura sans cesse tout à craindre. Punissez Pompée d'avoir méprisé la foiblesse de votre âge, & d'avoir pensé que, tout vaincu qu'il est, nous n'oserions lui fermer nos ports. Si vous êtes las de régner, ce n'est pas à lui qu'il faut livrer l'héritage de vos pères ; vous avez une sœur à qui vous le devez : rappelez-la au trône d'où vous l'avez bannie. Mettons l'Egypte à couvert des armes romaines : tout ce qui n'aura point été au vaincu, sera épargné par le vainqueur. Pompée, chassé du monde entier, se voyant perdu sans ressource, cherche à s'appuyer sur un peuple qui le soutienne, ou qui tombe avec lui. Les mânes des Romains qu'il a fait périr, le poursuivent. Ce n'est pas seulement son beau-père qu'il fuit ; il fuit les regards du Sénat, dont le plus grand nombre est la proie

des vautours de la Thessalie ; il craint les Nations qu'il a laissées nageant ensemble dans les flots de leur sang ; il craint cette foule de Rois qu'il a entraînés dans son naufrage. Chargé du crime de la Thessalie, rebuté par-tout, il se jette dans le seul pays qu'il n'ait pas encore ruiné ; & c'est ce qui le rend plus coupable envers vous. Pourquoi, Pompée, venir souiller & rendre suspecte à César cette Egypte qui s'est tenue en paix ? pourquoi la choisir pour le lieu de ta chute, & y transporter les destins de Pharsale & ton propre malheur ? Nous avons déjà un crime à expier aux yeux de César, celui de te devoir le sceptre, & d'avoir fait des vœux pour toi. Ce glaive, que le sort nous force de tirer, étoit destiné, non pas à toi, mais au vaincu. C'est toi, Pompée, qu'il va frapper ; nous aurions voulu que ce fût ton beau-père : ne nous demande rien de plus ; nous sommes emportés par le torrent qui entraîne l'univers. Et peux-tu douter qu'un attentat ne soit permis dès qu'il est

nécessaire ? Malheureux ! quelle confiance as-tu mise en nous ? quel secours peux-tu en attendre ? Ne vois-tu pas un peuple sans armes, & tout occupé à cultiver ses campagnes encore humides, aussi-tôt que le Nil a retiré ses eaux ? Il faut savoir mesurer ses forces, & avouer son impuissance. Etes-vous, Ptolomée, un assez ferme appui pour un homme dont la ruine écrase Rome elle-même ? Irons-nous remuer les cendres de Pharsale, & attirer la guerre sur nos bords ? Avant que l'un des deux partis fût abattu, nous n'en avons embrassé aucun ; & à présent nous suivrions des drapeaux que le monde entier abandonne ! Nous oserions défier un vainqueur dont la puissance & la destinée se déclarent si hautement ! Il est honteux d'abandonner celui qui tombe dans l'infortune ; mais ce n'est qu'autant qu'on l'a suivi dans la prospérité ; & personne n'attend, pour choisir ses amis, l'instant où ils sont malheureux ».

Tout le Conseil applaudit au crime ;

& le Roi, encore dans l'enfance, fut flatté de voir que ses ministres lui déféroient l'honneur, nouveau pour lui, de prononcer sur ce grand coup d'état. Achillas est chargé de l'exécution. Il monte avec ses satellites sur une barque qui les contient à peine. O Dieux ! étoit-ce sur le Nil, & par les coups d'un peuple enseveli dans la honte & dans la mollesse, qu'un si grand homme devoit périr, que Rome & le monde devoient succomber ? L'infame Egypte étoit-elle digne de contribuer à leur ruine ? Discorde civile, interdis du moins le parricide à des mains étrangères ; arme celles d'un citoyen. La tête de Pompée n'est-elle pas d'un assez grand prix pour couter un crime à César ? Quoi, Ptolomée, tu ne crains poins d'être accablé sous sa chute ! Le ciel tonne ; & toi, foible enfant, tu oses porter ta main profane sur cette tête qu'environne la foudre ! Respecte en lui, non le vainqueur du monde, non celui que le Capitole a vu trois fois traînant les Rois après son char, non le vengeur de Rome

& du Sénat, non le gendre de César enfin ; mais, ce qui doit suffire à un Roi, respecte un Romain dans Pompée. Quels fruits attends-tu de ce parricide ? Tu ne sais plus, Prince cruel, ce que tu vas devenir ; tu n'as plus aucun droit au sceptre de l'Egypte ; c'est de Pompée que tu le tiens ; sa mort te laisse sans appui.

Le Héros avoit fait ployer les voiles, & la rame poussoit son vaisseau vers ce détestable rivage ; alors s'avance au devant de lui la barque qui porte ses assassins. Ils l'assurent, en l'abordant, que l'Egypte lui est dévouée, & que ses ports lui sont ouverts ; mais prétextant les bancs de sable qui rendent l'abord difficile aux vaisseaux, ils l'invitent à descendre de son navire dans leur barque. Si les lois de la destinée & l'irrévocable décret de sa mort ne l'eussent pas entraîné vers les bords où il devoit périr, il lui eût été facile de prévoir le complot tramé contre lui : car s'il y avoit eu de la bonne foi dans l'accueil qu'on lui faisoit, si un zèle sincère eût ouvert le palais de Ptolomée

à ſon bienfaiteur, ce Roi lui-même, avec toute ſa flotte, ne fût-il pas venu le recevoir ? Mais Pompée cède à ſon mauvais deſtin : il deſcend dans la barque, il laiſſe ſes vaiſſeaux, il préfère la mort à la crainte.

Cornélie (8) alloit ſe précipiter avec ſon époux ſur la barque ennemie, d'autant plus réſolue à ne le pas quitter, qu'elle avoit un preſſentiment de ſa perte. « Demeurez (lui dit-il), Cornélie, & vous, mon fils, je vous en conjure : éloignés du rivage, attendez mon ſort. Ce n'eſt qu'au péril de ma tête que je veux éprouver la foi de cette Cour ».

Il dit ; mais ſourde à ſa prière, Cornélie éperdue lui tendoit les bras. « Où vas-tu ſans moi (lui dit-elle) ? veux-tu m'abandonner une ſeconde fois, & m'éloigner des périls que tu cours ? Jamais, tu le ſais, nous ne nous ſéparons que ſous de malheureux auſpices. Ah ! ſi tu voulois m'écarter de tous les bords où tu deſcends, pourquoi venir me chercher à Lesbos ? que ne m'y laiſſois-tu cachée ?

quoi, n'eſt-ce donc que ſur les mers que tu me permets de t'accompagner »?

Quoique ſes plaintes ne ſoient pas écoutées, Cornélie n'en demeure pas moins ſur le bord du vaiſſeau, penchée & prête à s'élancer ; & dans l'égarement où ſa frayeur la jette, elle ne peut ni détourner ſes yeux de la barque, ni les fixer ſur ſon époux. La flotte de Pompée ſe tient à l'ancre dans l'inquiétude & dans l'attente du ſuccès. Elle craignoit, non la violence ou la trahiſon de Ptolomée, mais que Pompée ne s'abaiſsât juſqu'à la prière, & ne fléchît devant un ſceptre que lui-même il avoit donné.

Comme le Héros ſe prépare à deſcendre ſur le rivage, Septime vient le ſaluer ; Septime, ſoldat romain, qui avoit ſervi ſous ſes enſeignes, & qui depuis, ô lâcheté infame! avoit quité les aigles pour les drapeaux d'un Roi dont il étoit le ſatellite : homme cruel, violent, atroce, & plus affamé de carnage que les bêtes féroces mêmes. O Fortune, qui n'eût pas cru que tu avois voulu épargner le

ſang

fai[illegible] les peuples, en dérobant cette main meurtrière à la guerre civile, & en l'éloignant de Pharſale ? Mais non, tu as diſpoſé les glaives, de ſorte qu'aucun pays du monde ne manque d'être ſouillé de ſang, & que Rome t'offre par-tout des meurtriers & des victimes. O honte éternelle pour les vainqueurs ! ô ſouvenir dont à jamais nos neveux rougiront à la face du ciel ! Ce fut de l'épée d'un Romain qu'un Roi ſe ſervit pour ce meurtre ! ce fut, Pompée, ſous l'un de tes glaives que Ptolomée fit tomber ta tête ! Quelle ſera chez la poſtérité la mémoire de ce perfide ? Et comment appeler l'attentat de Septime, ſi l'on donne le nom de parricide à l'action de Brutus ?

Pompée touchoit à ſa dernière heure : en paſſant dans la barque, il étoit tombé au pouvoir de ſes ennemis. Les aſſaſſins tirent l'épée ; & le Héros voyant le fer (9) levé ſur lui, s'enveloppe le viſage de ſa robe : il eſt trop indigné contre le ſort, pour lui préſenter ſa tête à couvert ; il ferme les yeux & contient ſon ame, de

peur qu'il ne lui échappe en mourant quelques plaintes ou quelques larmes qui terniſſent l'éclat immortel de ſon nom. Mais ſi-tôt que le perfide Achillas lui a enfoncé l'épée dans le ſein, il ſe laiſſe tomber ſous le coup, ſans pouſſer un gémiſſement, ſans daigner ſe plaindre du crime. Immobile & muet, il s'éprouve, il s'affermit contre la mort, & s'occupe de ces penſées : « Tout l'univers a les yeux ſur toi ; l'avenir même eſt attentif à ce qui ſe paſſe dans cette barque ; prends ſoin de ta gloire, Pompée. Ta longue vie s'eſt écoulée dans les proſpérités ; le monde ignore, à moins que ta mort ne le prouve, ſi tu ſais ſoutenir les revers. Ne conçois ni honte, ni regret de périr ſous les coups d'un lâche : de quelque main que tu ſois frappé, crois que c'eſt la main de Céſar. Que ces traîtres déchirent mon corps, qu'ils diſperſent mes membres ; je ſuis heureux : oui, grands Dieux, je le ſuis : ma vertu me reſte, & il n'eſt au pouvoir d'aucun de vous de m'enlever ce bien. Le malheur n'eſt atta-

jusqu'à la vie; le trépas va m'en délivrer. Cornélie & mon fils Sextus sont témoins de ce meurtre..... O ma douleur, garde-toi d'éclater! laisse-les jouir de toute ma constance : s'ils admirent ma mort, ce qu'elle aura d'illustre leur fera supporter ce qu'elle a d'affreux ».

C'est ainsi que Pompée mourant maîtrise son ame, & la défend de tout ce qui peut la troubler. Mais Cornélie, qui a moins de courage pour voir mourir son époux, qu'elle n'en auroit pour mourir elle-même, remplit l'air de ses cris douloureux. « O mon époux (dit-elle)! c'est moi qui t'assassine : le détour que tu as fait pour venir à Lesbos, a donné à César le temps de te devancer sur le Nil; car quel autre que lui eût ordonné ce crime abominable? Qui que tu sois, barbare, toi que le ciel envoie pour arracher la vie à mon époux, soit que tu serves la rage de César, ou que tu assouvisses la tienne, tu ne sais pas où ta main doit frapper pour déchirer l'ame de Pompée. Tu te hâtes de lui donner le coup mortel! c'est tout ce qu'un

vaincu demande. Que ma mort précède la ſienne, & qu'il en ſoit témoin ; voilà ſon vrai ſupplice. Si la guerre eſt ſon crime, je n'en ſuis pas exempte : je ſuis la ſeule Romaine qu'on ait vue ſuivre ſon époux & ſur les mers & dans les camps : aucun de ſes dangers ne m'a intimidée ; j'ai fait ce que les Rois n'ont oſé faire, j'ai tendu les bras au vaincu. Eſt-ce donc ainſi que ta femme, ô Pompée, a mérité d'être laiſſée ſur un vaiſſeau, loin des dangers que tu courois ? Homme injuſte, tu m'as fait l'outrage de ménager ma vie en expoſant la tienne ! Je trouverai la mort ſans qu'un Roi me l'envoie. O vous, qui avez ſuivi Pompée, laiſſez-moi me jeter dans les flots, ou me ſervir de l'un de ces cordages ! Pompée n'a-t-il pas un ami qui daigne me plonger ſon épée dans le ſein ? Ce qu'un tel ſervice aura de cruel ſera imputé à Céſar. Mais quoi ! vous m'empêchez de finir mes déplorables jours ! O mon époux ! tu reſpires encore, & Cornélie n'eſt déjà plus libre ! On me défend de me donner la mort ; on me

garde pour le vainqueur » ! A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras des siens ; & le vaisseau, plein d'épouvante, s'éloigne & gagne la haute mer.

Pompée, en expirant, avoit conservé sur son visage vénérable l'empreinte de la majesté : on n'y voyoit que de l'indignation contre les Dieux qui l'avoient trahi ; l'effort même de la nature, en ces derniers momens, n'avoit point altéré ses traits : c'est le témoignage de ceux qui virent sa tête exposée : car Septime, ajoutant le sacrilège au parricide, avoit arraché le voile qui couvroit la face du Héros expirant ; & comme il rendoit les derniers soupirs, il lui avoit tranché la tête. Mais le lâche Romain ne fut que l'instrument de ce nouveau forfait : Achillas, pour comble d'opprobre, lui en ravit l'odieux honneur ; & ce fut lui qui présenta au roi ce reste sacré de Pompée.

L'impie & cruel enfant, pour mieux reconnoître les traits du Héros, ose porter la main sur ce front que révéroient tous

les Rois de la terre; il ose en écarter ces cheveux blanchis, qui en décoroient la majesté. Il fait exposer au bout d'une lance cette tête qui semble respirer, dont la bouche palpite encore, & dont les yeux sont entr'ouverts; cette tête (10) d'un Héros pacifique & juste, à l'aspect de laquelle le Sénat, le champ de Mars, la tribune voyoient tous les cœurs s'émouvoir. O fortune de Rome! c'est sous ces traits que tu aimois à te contempler. Ce ne fut pas assez pour le tyran de l'Egypte de voir la tête de Pompée, il voulut que l'on conservât ce monument de son impiété. Infâme & dernier rejeton de la race de Lagus, Prince indigne du jour que tu vas perdre, & du sceptre qui va passer aux mains de ton impudique sœur; quoi! tandis qu'Alexandre a sur le Nil un vaste & superbe tombeau, que des pyramides immenses couvrent les cendres des Ptolomées, & d'une foule de Rois qui ont été la honte du trône, le corps de Pompée est le jouet des flots, & poussé d'écueil en écueil, se brise contre le rivage! T'en

eût-il coûté tant de ſoins de le conſerver tout entier, ne fût-ce que pour l'offrir aux yeux de ſon beau-père? Voilà donc (11) ce que réſervoit à Pompée cette Fortune qui élevoit ſi haut ſes deſtins, & de quel coup elle devoit le frapper au comble des grandeurs humaines! La cruelle aſſemble en un ſeul jour tous les maux dont elle l'a exempté durant le cours d'une longue vie. Tel fut le ſort de ce Héros, qu'il ne connut jamais le mélange des ſuccès & des revers. Heureux, aucun des Dieux ne le troubla; malheureux, aucun ne lui fit grace. Leur main ſuſpendue ſur lui, ne l'a frappé qu'une fois; le voilà jeté ſur le ſable, briſé par les écueils, & le miſérable jouet des eaux qui ſe mêlent avec ſon ſang. Son corps eſt ſi défiguré, que la ſeule marque à laquelle il ſoit reconnoiſſable, eſt d'être ſéparé de ſa tête. Le ſort voulut bien cependant lui accorder en ſecret une humble ſépulture, ſoit pour qu'il n'en fût pas abſolument privé, ſoit pour qu'il n'en obtînt pas une plus honorable.

Cordus, un vieux Romain du parti de Pompée, qui, de l'île de Chypre où il étoit Questeur, s'étoit retiré en Egypte, ose (12), à la faveur de la nuit, sortir de sa retraite obscure; & il s'avance à pas tremblans vers le rivage de la mer. La lune répandoit à peine, à travers les nuages, une triste & foible clarté; mais à la lueur de ses rayons, le cadavre flottant sur les eaux blanchissantes, frappe les yeux de ce vieillard; & dans son ame, à cette vue, la piété l'emportant sur la crainte, il entreprend d'attirer au rivage ce corps abandonné à la merci des flots. Dès qu'il peut le saisir, il le serre étroitement entre ses bras & le dispute à la mer qui l'entraîne: mais trop foible pour l'enlever, il attend que la vague le pousse; & secondé par elle, il l'amène au bord. Lorsqu'il le voit à sec, étendu sur le sable, il se jette lui-même sur le sein de Pompée, arrose de larmes toutes ses blessures, & se plaint au ciel en ces mots: « O Fortune! ce Pompée, qui te fut si cher, ne te demande point l'encens & les parfums que Rome

…eroit sur son bûcher ; il ne demande point que sa pompe funèbre rappelle ses anciens triomphes ; que des chants lugubres retentissent à son passage ; que des citoyens, avec un saint respect, le portent comme leur père ; & qu'une armée en deuil, & la lance baissée, environne son cercueil. Accorde seulement à ce Héros la sépulture d'un homme du peuple, & un bûcher simple, où son corps se purifie & se consume. C'est bien assez, grands Dieux ! de le priver des larmes de Cornélie. Si elle étoit ici, je la verrois étendue sur le sable, & les cheveux épars, auprès du corps de son époux qu'elle presseroit dans ses bras ; mais quoiqu'elle ne soit pas encore bien éloignée, elle ne peut se joindre à moi pour lui rendre les derniers devoirs ».

Comme il parloit ainsi, il découvrit de loin le bûcher d'un jeune homme, qui, négligé par ses parens, brûloit sans qu'aucun d'eux veillât auprès de lui. Il en va dérober la flamme, & tirant de sous le cadavre quelques bois à demi brûlés ;

« Qui que tu sois (dit-il), ombre délaissée & sans doute peu chère aux tiens, mais moins malheureuse que celle de Pompée, pardonne à une main étrangère de violer ton bûcher. S'il reste encore quelque sentiment au delà de la vie, tu cèdes toi-même ta place; & loin de te plaindre qu'on te dérobe une partie de ce bûcher, tu aurois honte d'en jouir seule, tandis que les mânes errans de Pompée en seroient privés ».

Alors retournant sur ses pas, il rassemble les débris d'un navire épars sur le rivage; & après y avoir placé le corps du Héros : « O grand (13) homme (dit-il), ô toi qui fis la gloire du nom Romain, s'il est plus triste pour toi d'être réduit à ces indignes funérailles, que d'être le jouet des flots, puisse ton ombre détourner les yeux des devoirs que je te vais rendre! L'iniquité du sort autorise les soins que je prends, pour empêcher que tu ne sois en proie aux animaux dévorans du ciel, de l'onde & de la terre, ou exposé aux outrages de la haîne de César. Contente-

tirs s'il est possible, de cet indigne bûcher: au moins est-ce une main romaine qui te l'élève, & qui l'allume. Si le ciel me permet jamais de retourner dans l'Italie, des cendres si sacrées ne resteront point dans ce profane lieu. Cornélie les recevra de ma main, & les déposera dans une urne...... En attendant, laissons sur ce rivage quelque marque qui enseigne le lieu de sa sépulture; & si quelqu'un veut appaiser ses mânes & les honorer dignement, qu'il sache où retrouver ses cendres ». Ainsi parloit le vieillard, & de son souffle il excitoit la flamme où le corps du Héros se consumoit lentement.

Dès que le jour commence à luire, Cordus, tremblant d'être surpris, s'éloigne & va se cacher; mais sa piété ne lui permet pas de laisser les funérailles imparfaites. Il revient, retire des flammes le corps à demi-consumé, & l'ensevelit sous le sable. Mais de peur que le vent n'en disperse les cendres, il les couvre d'une pierre brute; & sur un pieu à demi-brûlé, il grave (14)

ces mots : *C'est ici que Pompée repose* (a).

O Fortune ! voilà ce que tu veux qu'on appelle le tombeau de Pompée. Le mont Œta est le tombeau d'Hercule, le Nysa celui de Bacchus, & Pompée n'a dans l'Egypte qu'une pierre & un peu de sable ! Penses-tu, Cordus, y renfermer ses mânes? La terre entière est leur asile : son ombre a le droit d'habiter par-tout où s'étend la puissance & la gloire du nom romain. Ah ! que du moins aucune marque n'indique sa sépulture ! alors toute l'Egypte lui sera consacrée ; & incertains du lieu où il reposera, les peuples ne fouleront qu'avec respect la terre qui peut le couvrir. Hate-toi, Cordus, de détruire ce monument du crime des Dieux ; ou si tu veux (15) graver un nom si sacré sur la pierre, ajoutes-

---

(a) Appien dit que quelqu'un y mit cette inscription :

Vix caperet templum [illegible]m parva recondit arena.

Procedente verò ætate sepulchrum hoc omninò arenis obrutum. De bell. civ. lib. 2.

y, tous ses hauts faits, & la guerre des Alpes contre Lépide, & celle d'Espagne contre Sertorius, & le triomphe accordé avant l'âge à un simple chevalier ; ajoute la sûreté des mers rétablie par la défaite des Pirates, les Maures vaincus, les peuples vagabonds du Caucase domptés, & tous les Rois qu'il a soumis vers le Nord & dans l'Orient (*a*). Dis qu'en posant les armes, il venoit constamment reprendre la robe de citoyen ; & que trois fois rentré dans Rome sur le char de victoire, il n'en voulut que l'honneur d'avoir donné des triomphes à sa patrie. Quel tombeau contiendroit tant de titres de gloire ? Et ici s'élève un poteau où son nom seul est gravé ! Ce nom que Rome lisoit sur le frontispice de ses temples & sur des arcs décorés des dépouilles des Nations, ce

(*a*) *Hujus viri fastigium tantis auctibus fortuna extulit, ut primùm ex Africâ, iterùm ex Europâ, tertiò ex Asiâ triumpharet ; & quot partes terrarum orbis sunt, totidem faceret monumenta victoriæ suæ.* Velleius Paterculus, lib. 2. c. 40.

nom écrit près d'un vil tombeau, est presque caché sous le sable ! Le voyageur romain, s'il n'en est averti, passera sans l'apercevoir ! O que la Prêtresse de Cumes étoit bien inspirée, lorsqu'elle recommandoit aux Romains d'éviter les bords qu'un fleuve inonde pendant l'été ! O fatale Egypte ! puisse, pour te punir, ce fleuve détourner son cours ! puisse le ciel refuser à tes campagnes les fécondes pluies de l'hiver, & cette terre fertile se changer en des sables pareils aux sables de l'Ethiopie ! Tandis que Rome reçoit dans ses temples tes monstrueuses Divinités, tu laisses les mânes de Pompée dans la poussière ! Mais toi, Rome, qui as consacré des temples à ton tyran (*a*), tu n'as pas encore daigné faire apporter dans tes murs les restes de ton défenseur ! son ombre est encore exilée ! Tu as pu craindre autrefois d'irriter son vainqueur ; mais aujourd'hui, qui peut t'empêcher de remplir un devoir si juste ? Et si la mer n'a point sub-

(*a*) A César.

mergé le tombeau de Pompée, qui de nous croira profaner ses cendres, en prenant soin de les recueillir dans une urne digne de lui ? Heureux moi-même, & trop heureux, si Rome daignoit me choisir pour les lui apporter dans mon sein ! O Pompée, le jour viendra peut-être, où, pour appaiser la colère céleste & faire cesser quelque fléau, les Dieux mêmes nous prescriront de transporter tes restes au sein de ta patrie. Le souverain Pontife ira au devant de ton urne pour la recevoir, & traversera Rome chargé de ce dépôt. Cependant, quel est le voyageur qui passera dans l'Orient sans aller révérer ta tombe, & qui voyant ta cendre confondue avec le sable, ne demandera pas qu'on appaise tes mânes ? L'indignité de ce tombeau (16) ne nuira point à ta mémoire; tes cendres, placées dans nos temples & enfermées dans un vase d'or, imprimeroient moins de respect. Cette pierre, battue par la mer de Libye, a quelque chose de plus auguste, de plus imposant que des autels. Souvent, tel qui refuse

son encens aux Dieux du Capitole, adore le monceau de terre où sont cachés les débris d'un chêne frappé de la foudre. Ce sera même dans l'avenir un avantage pour toi, Pompée, de n'avoir pas eu pour tombeau un marbre superbe & durable. Dans peu cet amas de poussière sera dissipé; dans peu la pierre où ton nom est gravé, sera ensevelie : il ne restera plus aucun vestige de ta mort; & ce que l'Egypte racontera de ta sépulture, paroîtra peut-être aussi fabuleux, que ce que la Crète raconte de celle de Jupiter.

EXCERPTA

EX LIBRO OCTAVO.

(1) . . . . . INCERTA fugæ veſtigia turbat,
Implicitaſque errore vias. Pavet ille fragorem
Motorum ventis nemorum, comitumque ſuorum.

(2) . . . . Multi Pharſalica caſtra
Cum peterent, nondum famâ prodente ruinas,
Occurſu ſtupuere ducis, vertigine rerum
Attoniti; cladiſque ſuæ vix ipſe fidelis
Auctor erat. Gravis eſt Magno, quicunque malorum
Teſtis adeſt. Cunctis ignotus gentibus eſſe
Mallet, & obſcuro tutus tranſire per orbem
Nomine. Sed longi pœnas Fortuna favoris
Exigit à miſero, quæ tanto pondere famæ
Res premit adverſas, fatiſque prioribus urget.

(3) . . . . Sic longius ævum
Deſtruit ingentes animos, & vita ſuperſtes
Imperio. Niſi ſumma dies cum fine bonorum
Affuit, & celeri prævertit triſtia leto,
Dedecori eſt fortuna prior. Quiſquam ne ſecundis
Tradere ſe fatis audet, niſi morte paratâ?

(4) Conſcia curarum ſecreta in littora Lesbi

Flectere vela jubes, quâ tum tellure latebas
Mœstior, in mediis quam si, Cornelia, campis
Æmathiæ stares. Tristes præsagia curas
Exagitant; trepidâ quatitur formidine somnus;
Thessaliam nox omnis habet; tenebrisque remotis,
Rupis in abruptæ scopulos, extremaque currens
Littora, prospiciens fluctus, nutantia longè
Semper prima vides venientis vela carinæ;
Quærere nec quicquam de fato conjugis audes.
En ratis, ad vestros quæ tendit carbasa portus,
Quid ferat ignoras; sed nunc tibi summa pavoris....
Victus adest conjux. Quid perdis tempora luctus?
Cum possis jam flere, times! Tunc puppe propinquâ
Prosiluit, crimenque deûm crudele notavit
Deformem pallore ducem, vultusque prementem
Canitie, atque atro squalantes pulvere vestes.
Obvia nox miseræ cœlum, lucemque tenebris
Abstulit, atque animam clausit dolor; omnia nervis
Membra relicta labant; riguerunt corda; diuque
Spe mortis decepta jacet. Jam fune ligato
Littoribus, lustrat vacuas Pompeius arenas.
Quem postquam propiùs famulæ videre fideles,
Non, ultra gemitus tacitos, incessere fata
Permisere sibi; frustraque attollere terrâ
Semianimem conantur heram. Quam pectore Magnus
Ambit, & astrictos refovet complexibus artus.
Cœperat, in summum revocato sanguine corpus,

Pompeii ſentire manus, mœſtamque mariti
Poſſe pati faciem; prohibet ſuccumbere fatis
Magnus, & immodicos caſtigat voce dolores.
Nobile cur robur, Fortunæ vulnere primo,
Fœmina, tantorum titulis inſignis avorum,
Frangis? Habes aditum manſuræ in ſecula famæ.
Laudis in hoc ſexu, non legum jura, nec arma,
Unica materia eſt conjux miſer. Erige mentem,
Et tua cum fatis pietas decertet; & ipſum,
A me quòd faſces, & quòd pia turba ſenatus,
Tantaque diſceſſit regum manus, incipe Magnum
Sola ſequi. Deformis, adhuc vivente marito,
Summus & augeri vetitus dolor: ultima debet
Eſſe fides, lugere virum. Tu nulla tuliſti
Bello damna meo. Vivit poſt prœlia Magnus,
Sed Fortuna perit: quod defles, illud amaſti.
  Vocibus his correpta viri ægra levavit
Membra ſolo, tales gemitu rumpente querelas:
O utinam in thalamos inviſi Cæſaris iſſem
Infelix conjux, & nulli læta marito!
Bis nocui mundo: me pronuba duxit Erinnys,
Craſſorumque umbræ, devotaque manibus illis.
Aſſyrios in caſtra tuli civilia caſus;
Præcipiteſque dedi populos, cunctoſque fugavi
A cauſa meliore Deos. O maxime conjux,
O thalamis indigne meis, hoc juris habebat
In tantum Fortuna caput! Cur, impia, nupſi,
Si miſerum factura fui? Nunc accipe pœnas,
Sed quas ſponte luam. Quò ſit tibi mollius æquor,

Certa fides regum, totusque paratior orbis,
Sparge mari comitem. Mallem felicibus armis
Dependisse caput; nunc clades denique lustra
Magne tuas. Ubicunque jaces civilibus armis
Nostros ulta toros, ades huc, atque exige pœnas,
Julia crudelis, placataque pellice cæsâ
Magno parce tuo. Sic fata, iterumque refusa
Conjugis in gremium, cunctorum lumina solvit
In lacrymas. Duri flectuntur pectora Magni,
Siccaque Thessaliæ confundit lumina Lesbos.
Tunc Mitylenæum, pleno jam littore, vulgus
Affatur Magnum: Si maxima gloria nobis
Semper erit tanti pignus servasse mariti,
Tu quoque devotos sacro tibi fœdere muros
Oramus, sociosque lares dignare vel unâ
Nocte tuâ: fac, Magne, locum, quem cuncta revisant
Secula; quem veniens hospes Romanus adoret.
Nulla tibi subeunda magis sunt mœnia victo.
Omnia victoris possunt sperare favorem;
Hæc jam crimen habent. Quid, quòd jacet insula ponto,
Cæsar eget ratibus. Procerum pars magna coibit
Certa loci. Noto reparandum est littore fatum.
Accipe templorum cultus, aurumque Deorum
Accipe: si terris, si puppibus ista juventus
Aptior est, totâ, quantum valet, utere Lesbo.
Accipe: ne Cæsar rapiat, tu victus habeto.
Hoc solum crimen meritæ bene detrahe terræ,

Ne nostram videare fidem felixque secutus,
Et damnasse miser. Tali pietate virorum
Lætus in adversis, &, mundi nomine, gaudens
Esse fidem, Nullum toto mihi, dixit, in orbe
Gratius esse solum, non parvo pignore vobis
Ostendi. Tenuit nostros hac obside Lesbos,
Affectus: hîc sacra domus carique penates,
Hîc mihi Roma fuit. Non ulla in littora puppim
Ante dedi fugiens, sævi cum Cæsaris iram
Jam scirem meritam, servatâ conjuge, Lesbon,
Non veritus tantam veniæ committere vobis
Materiam. Sed jam satis est fecisse nocentes:
Fata mihi totum mea sunt agitanda per orbem.
Heu nimium felix æterno nomine Lesbos,
Sive doces populos Regesque admittere Magnum,
Seu præstas mihi sola fidem. Nam quærere certum est
Fas quibus in terris, ubi sit scelus. Accipe, Numen,
Si quod adhuc mecum es, votorum extrema meorum:
Da similes Lesbo populos, qui Marte subactum
Non intrare suos infesto Cæsare portus,
Non exire vetent. Dixit, mœstamque carinæ
Imposuit comitem. Cunctos mutare putares
Tellurem patriæque solum: sic littore toto
Plangitur. Infestæ tenduntur in æthera dextræ;
Pompeiumque minus, cujus Fortuna dolorem
Moverat, ast illam, quam toto tempore belli
Ut civem vidêre suam, discedere cernens
Ingemuit populus: quam vix, si castra mariti

Victoris peteret, ſiccis dimittere matres
Jam poterant oculis : tanto devinxit amore
Hos pudor, hos probitas, caſtique modeſtia vultus,
Quod ſubmiſſa nimis, nulli gravis hoſpita turbæ,
Stantis adhuc fati vixit quaſi conjuge victo.

(5) Sed quò vela dari, quo nunc pede carbaſa tendi
Noſtra jubes ? Dubio contra cui pectore Magnus :
Hoc ſolum toto, reſpondit, in æquore ſerva,
Ut ſit ab Emathiis ſemper tua longiùs oris
Puppis, & Heſperiam pelago, cœloque relinquas;
Cetera da ventis. Comitem, pignuſque recepi
Depoſitum : tunc certus eram, quæ littora vellem;
Nunc Fortuna dabit.

(6) . . . . . . Comites bellique, fugæque,
Atque inſtar patriæ, quamvis in littore nudo,
In Cilicum terrâ, nullis circumdatus armis
Conſultem, rebuſque novis exordia quæram;
Ingentes præſtate animos. Non omnis in arvis
Emathiis cecidi; nec ſic mea fata premuntur,
Ut nequeam relevare caput, cladeſque receptas
Excutere. An Libycæ Marium potuere ruinæ
Erigere in faſces, plenis & reddere faſtis;
Me pulſum leviore manu Fortuna tenebit ?
Mille meæ Graio volvuntur in æquore puppes,
Mille duces : ſparſit potiùs Pharſalia noſtras,
Quam ſubvertit opes. Sed me vel ſola tueri
Fama poteſt rerum, toto quas geſſimus orbe,
Et nomen, quod mundus amat. Vos pendite regna

Viribus atque fide, Libyen, Parthosque, Pharonque,
Quænam Romanis deceat succurrere rebus.
Ast ego curarum, Proceres, arcana mearum,
Expromam, mentisque meæ quò pondera vergant.
Ætas Niliaci nobis suspecta tyranni est:
Ardua quippe fides robustos exigit annos.
Hinc anceps dubii terret solertia Mauri:
Namque memor generis Carthaginis impia proles
Imminet Hesperiæ, multusque in pectore vano est
Annibal....
Quare, agite, Eoum, comites, properemus in orbem.
Dividit Euphrates ingenti gurgite mundum,
Caspiaque immensos seducunt claustra recessus,
Oceanusque suus.... Regnandi sola voluptas.
Celsior in campis sonipes, & forcior arcus;
Nec puer, aut senior letales tendere nervos
Segnis, & à nullâ mors est incerta sagittâ.
Primi Pellæas arcu fregêre sarissas,
Bactraque Medorum sedem, murisque superbam
Assyrias Babylona domos. Nec pila timentur
Nostra nimis Parthis: audentque in bella venire,
Experti Scythicas, Crasso pereunte, pharetras.
Spicula nec solo spargunt fidentia ferro;
Stridula sed multo saturantur tela veneno.
Vulnera parva nocent, fatumque in sanguine summo est.
O utinam non tanta mihi fiducia sævis
Esset in Arsacidis! fatis nimis æmula nostris

Fata movent Medos, multumque in gente Deorum
est.
Effundam populos aliâ tellure revulsos,
Excitosque suis immittam sedibus ortus.
Quòd si nos Eoa fides, & Barbara fallunt
Fœdera; vulgati supra commercia mundi
Naufragium Fortuna ferat. Non regna precabor,
Quæ feci; sed magna feram solatia mortis
Orbe jacens alio, nil hæc in membra cruentè,
Nil socerum fecisse piè. Sed cuncta revolvens
Vitæ fata meæ, semper venerabilis illâ
Orbis parte fui. Quantus Mæotida supra,
Quantus apud Tanaim toto conspectus in ortu!
Quas magis in terras nostrum felicibus actis
Nomen abît, aut unde redît majore triumpho?
Roma fave cœptis: quid enim tibi lætius unquam
Præstiterint superi, quam, si civilia Partho
Milite bella geras, tantam consumere gentem,
Et nostris miscere malis? Cùm Cæsaris arma
Concurrent Medis. Aut me Fortuna necesse est
Vindicet, aut Crassum. Sic fatus, murmure sentit
Consilium damnasse viros: quos Lentulus omnes
Virtutis stimulis, & nobilitate dolendi
Præcessit, dignasque tulit modò consule voces:

Siccine Thessalicæ mentem fregêre ruinæ?
Una dies mundi damnavit fata? secundum
Emathiam lis tanta datur? jacet omne cruenti
Vulneris auxilium? solos tibi, Magne, reliquit
Parthorum Fortuna pedes? Quid transfuga mundi,

Terrarum

Terrarum totos tractus, cœlumque perosus,
Adversosque polos, alienaque sidera quæris,
Chaldæos culture focos & barbara sacra,
Parthorum famulus? quid causa obtenditur armis
Libertatis amor? miserum quid decipis orbem,
Si servire potes? Te, quem Romana regentem
Horruit auditum, quem captos ducere reges
Vidit ab Hyrcanis, Indoque à littore, silvis,
Dejectum fatis, humilem fractumque videbit,
Extolletque animos Latium vesanus in orbem,
Se simul, & Romam Pompeio supplice mensus?
Nil animis, fatisque tuis effabere dignum:
Exiget, ignorans Latiæ commercia linguæ,
Ut lacrymis se, Magne, roges. Patimurne pudoris
Hoc vulnus, clades ut Parthia vindicet ante
Hesperias, quam Roma suas? civilibus armis
Elegit te nempè ducem. Quid vulnera nostra
In Scythicos spargis populos, cladesque latentes?
Quid Parthos transire doces? Solatia tanti
Perdit Roma mali, nullos admittere Reges,
Sed civi servire suo. Juvat ire per orbem
Ducentem sævas Romana in mœnia gentes,
Signaque ab Euphrate cum Crassis capta sequentem?
Qui solus regum, fato celante favorem,
Defuit Emathiæ, nunc tantas ille lacesset
Auditi victoris opes, aut jungere fata
Tecum, Magne, volet? Non hæc fiducia genti est.
Omnis in Arctois populus quicunque pruinis
Nascitur, indomitus bellis, & Martis amator.

Quicquid ad Eoos tractus, mundique teporem
Labitur, emollit gentes clementia cœli.
Illîc & laxas vestes, & fluxa virorum
Velamenta vides. Parthus per Medica rura,
Sarmaticos inter campos, effusaque plano
Tigridis arva solo, nulli superabilis hosti est,
Libertate fugæ: sed non, ubi terra tumebit,
Aspera conscendet montis juga; nec per opacas
Bella geret tenebras, incerto debilis arcu;
Nec franget nando violenti vorticis amnem,
Nec totâ in pugnâ, perfusus sanguine membra,
Exiget æstivum calido sub pulvere solem.
Non aries illis, non ulla est machina belli:
Haud fossas implere valent: Parthoque sequente
Murus erit, quodcumque potest obstare sagittæ.
Pugna levis, bellumque fugax, turmæque vagantes,
Et melior cessisse loco, quàm pellere, miles.
Illita tela dolis, nec Martem comminùs unquam
Ausa pati virtus, sed longè tendere nervos,
Et, quò ferre velint, permittere vulnera ventis.
Ensis habet vires, & gens quæcumque virorum est,
Bella gerit gladiis: nam Medos prœlia prima
Exarmant, vacuæque jubent remeare pharetræ.
Nulla manus illis; fiducia tota veneni est.
Credis, Magne, viros, quos in discrimina belli
Cum ferro venisse parum est! Tentare pudendum
Auxilium tanti est, toto divisus ut orbe
A terra moriare tua? tibi barbara tellus
Incumbat? te parva tegant, ac vilia busta,

Invidiosa tamen, Crasso querente sepulchrum?
Sed tua sors levior, quoniam mors ultima pœna est,
Nec metuenda viris. At non Cornelia letum
Infando sub rege timet. Num barbara nobis
Est ignota Venus, quæ ritu cæca ferarum
Polluit innumeris leges, & fœdera tedæ
Conjugibus, thalamique patent secreta nefandi
Inter mille nurus? Epulis vesana meroque
Regia, non ullos exceptos legibus horret
Concubitus; tot femineis complexibus unum
Non lassat nox tota marem. Jacuêre sorores,
In regum thalamis, sacrataque pignora, matres.
Damnat apud gentes sceleris non spontè peracti
Œdipodionias infelix fabula Thebas;
Parthorum dominus quoties sic sanguine misto
Nascitur Arsacides? cui fas implere parentem,
Quid rear esse nefas? Proles tam clara Metelli
Stabit barbarico conjux millesima lecto!
Quamquam non ulli plus regia, Magne, vacabit
Sævitiâ stimulata Venus, titulisque virorum.
Nam quo plura juvent Parthum portenta, fuisse
Hanc sciet & Crassi: ceu pridem debita fatis
Assyriis, trahitur cladis captiva vetustæ.
Hæreat Eoæ vulnus miserabile sortis;
Non solum auxilium funesto à rege petisse,
Sed gessisse prius bellum civile pudebit.
Nam quod apud populos crimen socerique, tuumque
Majus erit, quàm quòd vobis miscentibus arma,
Crassorum vindicta perit? Incurrere cuncti

Debuerant in Bactrâ duces, & ne qua vacarent
Arma, vel Arctoum Dacis, Rhenique catervis
Imperii nudare latus, dum perfida Susa
In tumulos prolapsa ducum, Babylonque jacerent.
Assyriæ paci finem, Fortuna, precamur;
Et, si Thessaliâ bellum civile peractum est,
Ad Parthos, qui vicit eat. Gens unica mundi est,
De qua Cæsareis possim gaudere triumphis.
Non tibi, quam primum gelidum transibis Araxem,
Umbra senis mœsti Scythicis confixa sagittis
Ingeret has voces? *Tu, quem post funera nostra*
Ultorem cinerum nudæ speravimus umbræ,
Ad fœdus, pacemque venis! Tum plurima cladis
Occurent monimenta tibi: quæ mœnia trunci
Lustrârunt cervice duces, ubi nomina tanta
Obruit Euphrates, & nostra cadavera Tigris
Detulit in terras, ac reddidit. Ire per ista
Si potes, in mediâ socerum quoque, Magne, sedentem
Thessaliâ placare potes. Quin respicis orbem
Romanum? Si regna times projecta sub austro,
Infidumque Jubam; petimus Pharon, arvaque Lagi.
Syrtibus hinc Libycis tuta est Ægyptus; at inde
Gurgite septeno rapidus mare summovet amnis:
Terra suis contenta bonis, non indiga mercis,
Aut Jovis: in solo tanta est fiducia Nilo.
Sceptra puer Ptolemæus habet tibi debita, Magne,
Tutelæ commissa tuæ. Quis nominis umbram
Horreat? innocua est ætas: ne jura, fidemque,

Respectumque deûm veteris speraveris aulæ :
Nil pudet assuetos sceptris ; mitissima sors est
Regnorum sub rege novo. Non plura locutus,
Impulit huc animos : quantum spes ultima rerum
Libertatis habet ! victa est sententia Magni.

(7) Sed melior suadere malis, & nosse tyrannos,
Ausus Pompeium leto damnare Pothinus.
Jus, & fas multos faciunt Ptolemæe nocentes :
Dat pœnas laudata fides, cùm sustinet, inquit,
Quos Fortuna premit. Fatis accede, Deisque,
Et cole felices, miseros fuge. Sidera terrâ
Ut distant, & flamma mari, sic utile recto.
Sceptrorum vis tota perit, si pendere justa
Incipit ; evertitque arces respectus honesti.
Libertas scelerum est, quæ regna invisa tuetur,
Sublatusque modus gladiis. Facere omnia sævè
Non impunè licet, nisi dum facis. Exeat aula
Qui volet esse pius. Virtus, & summa potestas
Non coëunt : semper metuet, quem sæva pudebunt.
Non impunè tuos Magnus, contemserit annos,
Qui te nec victos arcere à littore nostro
Posse putat. Neu te sceptris privaverit hospes,
Pignora sunt propiora tibi : Nilonque, Pharonque,
Si regnare piget, damnatæ redde sorori.
Ægyptum certè Latiis tueamur ab armis.
Quicquid non fuerit Magni, dum bella geruntur,
Nec victoris erit. Toto jam pulsus ab orbe,
postquam nulla manet rerum fiducia, quærit
Cum qua gente cadat. Rapitur civilibus umbris.

Nec soceri tantùm arma fugit; fugit ora Senatûs,
Cujus Thessalicas saturat pars magna volucres;
Et metuit gentes, quas uno in sanguine mistas
Deseruit; regesque timet, quorum omnia mersit;
Thessaliæque reus, nulla tellure receptus,
Sollicitat nostrum, quem nondum perdidit, orbem.
Justior in Magnum nobis, Ptolemæe, querelæ
Causa data est. Quid sepositam, semperque quietam
Crimine bellorum maculas Pharon, arvaque nostra
Victori suspecta facis? cur sola cadenti
Hæc placuit tellus, in quam Pharsalica fata
Conferres, pœnasque tuas? Jam crimen habemus
Purgandum gladio, quod nobis sceptra senatus
Te suadente dedit. Votis tua fovimus arma.
Hoc ferrum, quod fata jubent proferre, paravi
Non tibi, sed victo. Feriam tua viscera, Magne;
Malueram soceri: rapimur, quò cuncta feruntur.
Te ne mihi dubitas cum sit violare necesse,
An liceat? quæ te nostri fiducia regni
Huc agit infelix? Populum non cernis inermem,
Arvaque vix refugo fodientem mollia Nilo?
Metiri sua regna decet, viresque fateri.
Tu, Ptolemæe, potes Magni fulcire ruinam,
Sub quâ Roma jacet? bustum, cineresque movere
Thessalicos audes, bellumque in regna vocare?
Ante aciem Emathiam nullis accessimus armis;
Pompeii nunc castra placent, quæ deserit orbis?
Nunc victoris opes, & cognita fata lacessis?
Adversis non deesse decet, sed læta secutos.
Nulla fides unquam miseros elegit amicos.

(*) Ibat in hostilem præceps Cornelia puppim,
Hoc magis impatiens egresso deesse marito,
Quod metuit clades. Remane, temeraria conjux,
Et tu, nate, precor; longèque è littore casus
Expectate meos; & in hac cervice tyranni
Explorate fidem. Dixit, sed surda vetanti
Tendebat geminas amens Cornelia palmas.
Quo sine me crudelis abis?

(9) . . . . Ut vidit comminùs enses,
Involvit vultus: atque indignatus apertum
Fortunæ præbere caput: tunc lumina pressit,
Continuitque animam, ne quas effundere voces
Posset, & æternam fletu corrumpere famam.
At postquam mucrone latus funestus Achillas
Perfodit, nullo gemitu consensit ad ictum;
Despexitque nefas; servatque immobile corpus,
Seque probat moriens, atque hæc in pectore volvit:
Secula Romanos nunquam tacitura labores
Attendunt, ævumque sequens speculatur ab omni
Orbe ratem, Phariamque fidem. Nunc consule famæ.
Fata tibi longæ fluxerunt prospera vitæ.
Ignorant populi, si nòn in morte probaris,
An scieris adversa pati. Ne cede pudori,
Auctoremque dole fati. Quâcunque feriris,
Crede manum soceri. Spargant, lacerentque, licebit;
Sum tamen, ô superi, felix, nullique potestas
Hoc auferre deo. Mutantur prospera vitâ;
Non sum morte miser. Videt hanc Cornelia cædem,
Pompeiusque meus. Tanto patientiùs oro

Claude dolor gemitus: natus, conjuxque peremptum
Si mirantur; amant. Talis custodia Magno
Mentis erat: jus hoc animi morientis habebat.
At non tam patiens Cornelia cernere sævum,
Quàm perferre nefas, miserandis æthera complet
Vocibus: O conjux, ego te scelerata peremi:
Letiferæ tibi causa moræ fuit avia Lesbos;
Et prior in Nili pervenit littora Cæsar.
Nam cui jus alii sceleris? Sed quisquis in istud
A superis immisse caput, vel Cæsaris iræ,
Vel tibi prospiciens, nescis, crudelis, ubi ipsa
Viscera sint Magni: properas, atque ingeris ictus
Quâ votum est victo: pœnas non morte minores
Pendat, & antè meum videat caput. Haud ego culpa
Libera bellorum, quæ matrum sola per undas,
Et per castra comes, nullis absterrita fatis,
Victum, quod reges etiam timuêre, recepi.
Hoc merui, conjux, in tutâ puppe relinqui?
Perfide, parcebas! te fata extrema petente,
Vitâ digna fui! Moriar, nec munere regis.
Aut mihi præcipitem, nautæ, permittite saltum,
Aut laqueum collo tortosque aptate rudentes,
Aut aliquis Magno dignus comes exigat ensem.
Pompeio prestare potest, quod Cæsaris armis
Imputet. O sævi, properantem in fata tenetis?
Vivis adhuc, conjux; & jam Cornelia non est
Juris, Magne, sui! Prohibent accersere mortem:
Servor victori! Sic fata, interque suorum
Lapsa manus, rapitur, trepidâ fugiente carinâ.
At Magni, cùm terga sonent, & pectora ferro,

Permansisse decus sacræ venerabile formæ,
Iratamque deis faciem; nihil ultima mortis
Ex habitu vultuque viri mutasse fatentur
Qui lacerum vidêre caput.

(10) . . . Hoc leges, campumque, & rostra movebat:
Hac facie Fortuna tibi Romana placebas.
Nec satis infando fuit hoc vidisse tyranno;
Vult sceleri superesse fidem.

(11) Hac Fortuna fide Magni tam prospera fata
Pertulit, hac illum summo de culmine rerum
Morte petit, cladesque omnes exegit in uno
Sæva die, quibus immunes tot præstitit annos:
Pompeiusque fuit, qui nunquam mista videret
Læta malis: felix, nullo turbante Deorum;
Et nullo parcente, miser. Semel impulit illum
Dilatâ Fortuna manu. Pulsatur arenis,
Carpitur in scopulis, hausto per vulnera fluctu,
Ludibrium pelagi.

(12) . . . . Ille per umbras
Ausus ferre gradum, victum pietate timorem
Compulit, ut mediis quæsitum corpus in undis
Duceret ad terram, traheretque ad littora Magnum.
Lucis mœsta parum per densas Cynthia nubes
Præbebat; cano sed discolor æquore truncus
Conspicitur. Tenet ille ducem complexibus arctis,
Eripiente mari: nunc victus pondere tanto
Expectat fluctus, pelagoque juvante cadaver
Impellit. Postquam sicco jam littore sedit,

Incubuit Magno, lacrymasque effudit in omne
Vulnus, & ad superos, obscuraque sidera fatur :
Non pretiosa petit, cumulato ture, sepulcra
Pompeius, Fortuna, tuus : non pinguis ad astra
Ut ferat è membris Eoos fumus odores;
Ut Romana suum gestent pia colla parentem;
Præferat ut veteres feralis pompa triumphos;
Ut resonent cantu tristi fora; totus ut ignem
Projectis mœrens exercitus ambiat armis;
Da vilem Magno plebeii funeris arcam,
Quæ lacerum corpus siccos effundat in ignes.....
Quæcumque es (ait) neglecta, nec ulli
Cara tuo; sed Pompeio felicior umbra,
Quod jam compositum violat manus hospita bustum,
Da veniam : si quid sensûs post fata relictum est,
Cedis & ipsa rogo, patorisque hæc damna sepulchri,
Teque pudet, sparsis Pompeii manibus, uri.

(13) .... O maxime dixit;
Ductor, & Hesperii majestas nominis una,
Si tibi jactatu pelagi, si funere nullo
Tristior iste rogus; manes, animamque potentem
Officiis averte meis : injuria fati
Hoc fas esse jubet; ne ponti bellua quidquam,
Ne fera, ne volucres, ne sævi Cæsaris ira
Audeat : exiguam, quantum potes, accipe flammam,
Romana succense manu. Fortuna recursus
Si det in Hesperiam, non hac in cede quiescent
Tam sacri cineres : sed te Cornelia, Magne,
Accipiet, nostrâque manu transfundet in urnam.

(14) Inscripsit sacrum semiusto stipite nomen:
Hic situs est Magnus. Placet hoc, Fortuna, sepulchrum
Dicere Pompeii!

(15) Quòd si tam sacro dignaris nomine saxum;
Adde actus tantos, monimentaque maxima rerum:
Adde truces Lepidi motus, Alpinaque bella,
Armaque Sertorî revocato Consule victa,
Et currus, quos egit eques: commercia tuta
Gentibus, & pavidos Cilicas maris: adde subactam
Barbariem, gentesque vagas, & quicquid in Euro
Regnorum, Boreâque jacet. Dic semper ab armis
Civilem repetisse togam: ter curribus actis
Contentum patriæ multos donasse triumphos.
Quis capit hæc tumulus? Surgit miserabile bustum
Non ullis plenum titulis, non ordine tanto
Fastorum; solitumque legi super alta deorum
Culmina, & extructos spoliis hostilibus arcus,
Haud procul est imâ Pompeii nomen arenâ
Depressum tumulo, quod non legat advena rectus;
Quod nisi monstratum Romanus transeat hospes.

(16) . . . . Nil ista nocebunt
Famæ busta tuæ. Templis, auroque sepultus
Vilior umbra fores. Nunc est pro numine summo,
Hoc tumulo Fortuna jacens. Augustius aris
Victoris Libyco pulsatur ab æquore saxum.
Tarpeiis qui sæpe deis sua tura negarunt,
Inclusum Thusco venerantur cespite fulmen.

Argument du neuvième Livre.

Apothéose de Pompée. Caton rassemble à Corcyre les débris de Pharsale, & passe en Afrique. Plaintes & regrets de Cornélie, en s'éloignant du rivage de l'Egypte, où elle a cru voir de loin brûler le corps de son époux. Elle & Sextus viennent joindre Caton. Fureur de Cneius, fils aîné de Pompée, en apprenant la mort de son père. Honneurs funèbres rendus dans le camp à la mémoire de ce Héros, & aux mânes des Romains qui ont péri dans la Thessalie. Eloge de Pompée, prononcé par Caton. Défection des Ciliciens; discours de leur Chef pour la justifier. Les Romains eux-mêmes veulent quitter les armes: harangue de Caton, qui les ramène & les retient. Caton veut aller se joindre au Roi Juba. Il tente le trajet par mer. Description des Syrthes. La

flotte de Caton eſt diſperſée par une tempête. Il entreprend de faire le tour des Syrthes à travers les ſables de Libye. Diſcours qu'il tient à ſes ſoldats avant que de ſe mettre en marche. Deſcription de la Libye. Tempête élevée ſur terre, où l'armée Romaine eſt prête à périr, enſevelie ſous le ſable. Marche des Romains à travers ces plaines arides. Réponſe de Caton à un ſoldat qui lui préſente dans ſon caſque un peu d'eau qu'il vient de puiſer. On paſſe devant le temple de Jupiter Ammon ; Caton refuſe d'interroger l'oracle. L'armée pourſuit ſa route. Caton donne l'exemple d'une patience inépuiſable. Enthouſiaſme du Poëte pour la vertu de Caton. On rencontre une ſource remplie de ſerpens ; les ſoldats refuſent d'y boire ; Caton les raſſure, & y boit le premier. Cauſe fabuleuſe de l'effroyable quantité de ſerpens dont la Libye eſt peuplée. Mort cruelle de ceux des Romains qui ſont mordus par ces ſerpens. Découragement & plaintes de l'armée. Comment elle fut

ſecourue & ſauvée par les Pſylles, peuple de ces climats. Elle arrive enfin à Leptis, ſur la côte fertile de la Libye. César, cherchant les traces de Pompée, paſſe en Phrygie, & parcourt les ruines de Troie. De là il fait voile vers l'Egypte. Dès qu'il ſe préſente devant le Phare, Ptolomée envoie au devant de lui, & on lui préſente la tête de Pompée. Comment il reçoit ce préſent.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE NEUVIÈME.

Les mânes de Pompée (1) ne restèrent point ensevelis dans la poussière de l'Egypte. Ils se détachent de son corps à demi consumé, & s'élancent vers les régions éthérées. C'est entre le ciel étoilé & l'air qui enveloppe la terre, qu'habitent les mânes des demi-Dieux. Cette incorruptible vertu qui, dans le cours de leur vie mortelle, a conservé leur ame innocente & pure, l'élève au ciel sur ses aîles de feu. Ce n'est point l'encens qui parfume les morts, ni l'urne d'or qui enferme leur cendre, qui les fait arriver dans ce lieu fortuné. Dès que Pompée y est parvenu, qu'il s'est pénétré de la

vraie lumière, & qu'il a contemplé de près tous ces globes étincelans, dont les un roulent sur nos têtes, & les autres sont fixes aux deux pôles des cieux; il regarde le jour d'ici-bas comme une lueur qui se perd au sein d'une profonde nuit, & sourit de voir sa dépouille jouet du crime & de la mort. De là, il vole comme l'éclair sur les champs de la Thessalie, sur les drapeaux sanglans de César, & sur les mers où sont encore répandues toutes ses flottes. Ce génie vengeur du crime se repose au sein du vertueux Brutus, & va se fixer dans l'ame de l'inflexible Caton.

Tandis que le sort de la guerre étoit en suspens, & qu'on pouvoit encore douter quel maître la victoire alloit donner au monde, Caton avoit haï Pompée, quoiqu'il eût suivi ses drapeaux sous les auspices de la patrie, & à l'exemple du Sénat; mais depuis le malheur de Pharsale, toute l'ame de Caton s'étoit livrée au vaincu. Il embrassa la patrie désolée & sans appui; il réchauffa les cœurs des

peuples que la frayeur avoit glacés ; il remit l'épée dans les mains tremblantes qui l'avoient laiſſé tomber, & ſoutint la guerre civile ſans déſir de régner, ſans crainte de ſervir. Caton ne fit rien pour ſa propre cauſe ; & depuis la mort de Pompée, ſon parti fut uniquement le parti de la liberté. Les forces en étoient diſperſées, & la rapidité du vainqueur pouvoit les enlever ; Caton ſe hâte de les recueillir. Il ſe rend à Corcyre, & ſur mille vaiſſeaux il emporte avec lui les débris de Pharſale (*a*). Sur cette flotte immenſe, dont la mer eſt couverte, qui croiroit voir une armée en fuite ? Il paſſe

---

(*a*) *L. Scipio, ſocer illius (Pompeii), & cæteri quotquot illuſtres è Pharſalicâ pugnâ evaſerant, ad Catonem contenderunt in Corcyram.... ibi claſſe diviſâ inter amicos Pompeii præcipuos, Caſſius in pontum navigavit ad Pharnacem, exciturus eum contra Cæſarem ; Scipio cum Catone in Africam, freti Varo & ejus copiis, Jubæque Mauri auxiliis ; Pompeii vero major filius cum Labieno, Scapulâque, & parte exercitûs, properavit in Hiſpaniam.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

au dessus de Malée, & devant l'antre du Ténare qui communique au séjour des morts. De là il aborde à Cythère; & Borée, qui enfle ses voiles, lui fait raser l'île de Crète, dont le rivage paroit s'enfuir. Caton arrivé en Afrique force la ville de Phiconte à recevoir ses vaisseaux. Bientôt, à la faveur d'un vent paisible, il gagne la côte de Palinure. (Car l'Ausonie n'est pas la seule où ce pilote des Troyens ait laissé son nom : la Libye a des témoignages qu'il se plaisoit dans ses tranquilles ports.) Là, des vaisseaux qu'on découvre de loin (2), & qui voguent à pleine voile, tiennent les esprits dans le doute, s'ils leur apportent des ennemis ou des compagnons d'infortune. L'activité du vainqueur fait tout craindre : on n'aperçoit pas un navire où l'on ne tremble de voir César; mais ceux-ci ne sont pleins que de deuil, de gémissemens, & de maux capables d'arracher des larmes, même à l'inflexible Caton.

Cornélie ayant engagé inutilement Sextus & sa flotte à retarder leur fuite, pour

voir si le corps de Pompée, poussé vers le rivage de l'Egypte, ne seroit pas ramené par les flots; & la flamme d'un bûcher lui annonçant de loin qu'il obtenoit une humble sépulture : « O ciel (dit-elle), je n'étois donc pas digne (3) d'allumer le bûcher de mon époux, de tomber moi-même sur son corps glacé, de le serrer entre mes bras, d'arroser ses plaies de mes larmes, de le placer au dessus des flammes, d'y brûler mes cheveux arrachés de ma main, & de recueillir dans mon sein ses cendres brûlantes encore, pour distribuer dans nos temples tout ce qui resteroit de lui? Son corps brûle, dénué de tous les honneurs funèbres. C'est peut-être un Egyptien qui rend à ces mânes ce devoir odieux! Ombre de Crassus, réjouis-toi d'être privée de la sépulture : celle qu'on accorde à Pompée est un nouveau trait de la haîne des Dieux. Quoi! mon malheur est donc par-tout le même! jamais il ne me sera permis d'ensevelir mes époux, & jamais je ne presserai contre

mon cœur gémissant une urne pleine de leurs cendres ! .... Que dis-tu, Cornélie ? te faut-il un tombeau pour entretenir ta douleur ? ton cœur n'est-il pas tout rempli de Pompée ? son image n'est-elle pas gravée & vivante au fond de ton ame ? Ah ! que celle qui veut survivre à son époux, cherche des cendres qui la consolent .... Cependant cette foible lueur que j'aperçois de loin, Pompée, c'est la flamme de ton bûcher, c'est quelque chose de toi encore .... Hélas ! ce feu se dérobe à moi ; la fumée qui s'en exhale, & qui emporte les reste de mon époux, s'évanouit dans l'air aux rayons du soleil naissant ; les vents, contraires à mes vœux, enflent la voile qui m'éloigne. Ah ! qu'on me laisse sur ces bords : les lieux témoins de ses victoires, le Capitole même où il a triomphé, me seroient moins chers : Pompée heureux est oublié de moi ; je le veux tel que le Nil le posséde. Je ne me plaindrai point de rester sur une terre coupable : le crime a consacré le lieu. Fils de Pom-

pée, c'est à toi de tenter le sort des combats. Porte par tout l'univers les etendarts de ton père; écoute ce qu'il m'a chargée de dire à ses enfans: « Dès que mon heure sera venue, & que j'aurai fermé les yeux, mes fils, prenez tous deux en mains les flambeaux de la guerre civile; & tant qu'il restera sur la terre quelque rejeton de ma race, qu'il ne soit pas permis aux Césars de régner. Soulevez au bruit de mon nom tout ce qu'il peut y avoir au monde de Rois indépendans & de cités libres encore. Voilà le parti que je vous laisse, les armes que je vous remets. Quiconque portera sur les mers le nom de Pompée, y trouvera des flottes. Il n'est aucun peuple qui ne consente à suivre mon héritier dans les combats. Conservez seulement une ame indomptable, & n'oubliez jamais quel père vous vengez. Il n'y a sous le ciel qu'un seul homme à qui vous puissiez obéir sans honte, s'il prend la défense de la liberté: c'est Caton ».... C'en est fait, Pompée, j'ai acquitté ma foi; j'ai accompli ta volonté

dernière. Le moyen que tu as pris pour m'engager à te survivre, a réussi. Je n'ai pas voulu emporter au tombeau tes paroles. Je suis libre enfin de te suivre à travers l'éternelle nuit, & aux enfers, s'il y a des enfers. J'ignore combien durera cette mort lente; mais si mon ame tarde à rompre ses liens, si elle a pu te voir expirer sans voler après toi, elle en sera cruellement punie. Consumée par la tristesse, étouffée par les sanglots, c'est avec mes larmes qu'il faut qu'elle s'écoule. Je n'aurai recours ni au fer, ni au lien fatal. Il seroit honteux pour moi de ne pouvoir mourir de ma seule douleur ». En parlant ainsi, elle s'enveloppe la tête de lugubres voiles, & se dévouant aux ténèbres, elle se jette au fond du vaisseau. Là elle embrasse étroitement la douleur qui la dévore, s'abreuve & jouit de ses larmes, & chérit les maux que lui cause le souvenir de son époux. Ni le mugissement des flots, ni le bruit des vents à travers les cordages, ni le cri d'effroi qui s'élève dans le vaisseau prêt à périr, rien

rie l'émeut. Elle attend la mort, déjà étendue comme dans un cercueil; & au milieu de la tempête, elle fait pour elle-même des vœux contraires aux vœux des matelots.

Ce fut d'abord au rivage de Chypre que la poussa la mer écumante. Mais bientôt s'élève du côté de l'aurore un vent plus doux, qui la conduit au bord de la Libye, vers le camp même de Caton (*a*)

L'aîné des enfans de Pompée, plongé dans une tristesse morne (4), l'esprit frappé du noir pressentiment qui annonce les grands malheurs, reconnoît du haut du rivage les compagnons de son père; & voyant son frère avec eux, il s'élance sur leur vaisseau. « Sextus (lui dit-il), où est mon père? L'appui de Rome, le

---

(*a*) Comme il (Caton) alloit rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui dit le premier comment son père avoit été tué en Egypte.... Il aborda premièrement en la ville de Cyrène. *Plut. Vie de Caton d'Utique.*

Chef des Nations eſt-il vivant? ou Rome, en le perdant, a-t-elle tout perdu»? Son frère lui répond : « Que vous êtes heureux d'avoir abordé loin de l'Egypte, & de n'avoir que la douleur d'entendre le crime dont mes yeux ont été les témoins! Pompée eſt mort, & ce n'eſt ni par le glaive de Céſar, ni par une main digne de ce grand parricide. L'infame roi du Nil en eſt l'auteur. Pompée s'étoit livré à lui ſous la garde des Dieux garans de l'hoſpitalité, & ſur la foi de ſes bienfaits prodigués à cette indigne race. Il est mort victime d'un roi qu'il avoit couronné lui-même: j'ai vu de lâches meurtriers déchirer le ſein de mon père, & ne pouvant me perſuader que le tyran de l'Egypte eût pris ſur lui cet attentat, je croyois que Céſar nous y avoit dévancés. Mais j'ai été moins ſaiſi d'horreur de voir aſſaſſiner ce vieillard auguſte, que de voir ſa tête, qu'on avoit tranchée, portée en triomphe au palais du tyran. Sans doute il attend le vainqueur pour la lui offrir, & il la garde pour atteſter ſon crime. A l'égard

l'égard du corps du Héros, nous ignorons s'il est en proie aux oiseaux du ciel & aux chiens voraces de l'Egypte, ou si c'étoit lui que consumoit, dans le silence de la nuit, un bûcher que nous avons vu allumé sur le rivage. Quelque injure que ce corps ait reçue, je ne la reproche qu'aux Dieux. Mais réserver sa tête à César, c'est l'outrage & le crime des hommes ».

Cnéius, à ce récit, ne répandit point sa douleur en gémissemens & en larmes; mais sa piété se changeant en fureur: « Nochers (dit-il), dégagez les ancres, lancez nos vaisseaux sur les mers; que la flotte, à force de rames, lutte & vogue contre les vents. Chefs des Romains, vengeurs de mon père, suivez-moi. La guerre n'eut jamais une plus digne cause. Allons ensevelir les cendres de ce Héros; allons nous baigner dans le sang du lâche Roi qui l'a fait périr. Quoi! je ne démolirai point les temples, les palais, les tombeaux de l'Egypte! je ne plongerai pas le cadavre d'Alexandre dans le

lac (*a*) qui baigne ſes murs ! je ne ferai pas traîner dans le Nil les membres d'Amaſis & de ſes ſucceſſeurs, arrachés du fond de leurs pyramides ! Oui, mon père, je vengerai ſur eux tes mânes privés de la ſépulture ; je renverſerai les ſtatues de leur Iſis et de leur Oſiris ; c'eſt ſur leurs débris enflammés que je ferai brûler la tête de Pompée, & le bœuf Apis, tout ſacré qu'il eſt, ſera immolé ſur ſon tombeau. Pour punir cette odieuſe terre, je dévaſterai ſes campagnes. Le Nil aura beau s'y répandre ; nul ne cultivera ſes dons. O mon père, tu poſſéderas ſeul l'Egypte, après en avoir vu chaſſer les hommes & les Dieux ». Il dit, & veut que la flotte s'élance ſur le ſein des mers irritées. Mais Caton, témoin de ſa fureur, en la louant, ſut l'appaiſer.

Cependant le bruit de la mort de Pompée s'étant répandu dans le camp, tout le

(*a*) Le lac Marœotis.

rivage retentit de gémiſſemens & de plaintes. La terre n'avoit jamais vu d'exemple d'un ſi grand deuil ; jamais tant de peuples enſemble n'avoient pleuré la mort d'un ſeul homme. Mais ce fut ſur-tout lorſqu'on vit Cornélie, les yeux épuiſés de larmes, le viſage couvert de ſes cheveux épars, ſortir du fond du vaiſſeau, ce fut alors que les cris & les ſanglots redoublèrent. Dès qu'elle eſt deſcendue ſur une terre amie, elle ramaſſe les vêtemens & les riches dépouilles de Pompée, ſes armes, ſes robes de pourpre, cette parure triomphale que le Capitole avoit vue trois fois ; elle les fait brûler ſur un bûcher funèbre. Malheureuſe ! voilà les cendres qui lui reſtent de ſon époux. Sa piété ſervit d'exemple à celle de toute l'armée, & le rivage fut bientôt couvert de bûchers conſacrés aux mânes de ceux qui avoient péri dans la Theſſalie. Mais les regrets de cette multitude, & les reproches qu'elle faiſoit aux Dieux ſur la perte de ſon Héros, touchèrent moins l'ombre de Pompée, que le témoignage

que lui rendit Caton (5) : ce fut en peu de paroles ; mais ces paroles partoient d'un cœur tout plein de la vérité.

« Il nous est mort (dit-il) un citoyen qui, sans approcher de la modération & de l'austère équité de nos pères, étoit cependant un exemple utile, dans un temps où les droits les plus saints sont méconnus & violés. Il fut puissant, & il respecta la liberté de sa patrie. Le peuple eût consenti à l'avoir pour maître, & il vécut en homme privé. Il gouvernoit le Sénat, mais le Sénat régnoit. Il ne s'attribua jamais aucun des droits de la guerre : ce qu'il vouloit qu'on lui accordât, il vouloit qu'on fût libre de le lui refuser. Il a possédé d'immenses richesses, mais il en a plus acquis à l'Etat qu'il n'en a réservé pour lui. Il a su prendre les armes ; il a su les quitter. Il a préféré la gloire des combats aux honneurs de la pourpre ; mais dans les camps même il a chéri la paix. Chef des armées, il se plaisoit à exercer le pouvoir suprême, mais il se plaisoit à le déposer. Sa maison fut chaste, fermée au luxe,

incorruptible à la prospérité. Son nom fut illustre & révéré chez les Nations, & d'un grand poids dans l'autorité & la puissance de notre ville. Sous Marius & Sylla, la liberté réelle avoit péri ; mais il nous en restoit l'ombre ; & cette ombre elle-même s'évanouit à la mort de Pompée. On n'aura plus honte de prétendre à régner, & il n'y aura plus dans Rome ni vestiges de République, ni apparence de Sénat. Tu es heureux, Pompée, d'avoir trouvé la mort au sortir de Pharsale, & que le Nil te l'ait offerte, lorsqu'il t'eût fallu la chercher : tu aurois eu peut-être la foiblesse de vivre sujet de César. Le premier avantage de l'homme, dans le malheur, est de savoir mourir ; le second, d'y être forcé. O Fortune, s'il faut que Rome subisse le joug d'un tyran, fais pour moi de Juba un nouveau Ptolomée. Qu'il me garde pour être offert aux yeux de César, j'y consens, pourvu qu'il commence par me trancher la tête ».

L'ombre généreuse de Pompée enten-

dit ces paroles, & ce fut pour lui un plus grand honneur, que ſi la tribune & les places de Rome avoient retenti de ſes louanges.

Cependant la diſcorde s'élève dans le camp. Le ſoldat, découragé par la mort de Pompée, demande à quitter les armes; & Tarcon, chef des Ciliciens, eſt celui qui donne le ſignal de la déſertion. Caton, qui le vit prêt à s'échapper avec ſa flotte, accourut au rivage, & lui dit : « O Cilicien (6), qui jamais n'as renoncé au brigandage, vas-tu de nouveau infeſter les mers ? Pompée n'eſt plus ; tu redeviens pirate ». En diſant ces mots, il regardoit tous ces ſéditieux aſſemblés en tumulte. L'un d'eux alors, ſans diſſimuler la réſolution de s'enfuir : « Pardonne (7), Caton (lui dit-il), ſi la mort de Pompée nous détache de ſon parti. Lui ſeul nous y avoit engagés ; c'eſt pour lui que nous avons pris les armes, & non pour la guerre civile. Celui que l'univers préféroit à la paix, ne vit plus ; & une cauſe qui n'eſt plus la ſienne, devient étrangère

pour nous. Permets-nous d'aller revoir nos Dieux domeſtiques, nos femmes, & nos enfans. Car auſſi bien quel ſera le terme de cette guerre, ſi Pharſale, ſi la mort même de Pompée n'en eſt pas la fin ? Le temps de vivre eſt paſſé pour nous ; laiſſe-nous chercher une mort tranquille, & nous aſſurer un tombeau. A' peine la guerre civile promet-elle la ſépulture à ſes Chefs. Et qu'a de ſi affreux le ſort qui nous attend ? les vaincus ſont-ils condamnés à ſubir le joug d'un barbare ? eſt-ce au pouvoir du Scythe ou de l'Arménien que la Fortune nous fait tomber ? C'eſt devant un Romain décoré de la pourpre que nous allons poſer les armes. Celui qui, du vivant de Pompée, fût le ſecond, eſt aujourd'hui pour nous le premier des hommes. Fidèles à la mémoire de Pompée, nous lui rendons cet honneur inſigne de ſouffrir après lui le maître que le ſort nous donne, mais de n'avoir plus de Chef de notre choix. O grand Homme, tu ſeras le ſeul que nous aurons ſuivi dans les combats ; & après

toi, c'eſt au deſtin que nous nous laiſſerons conduire : car il n'y a rien à eſpérer d'une plus longue réſiſtance ; tout eſt ſoumis, tout eſt livré à la fortune de Céſar. Sa victoire a diſſipé nos forces. Les malheureux n'ont point d'amis, & tous les cœurs leur ſont fermés. Céſar eſt donc dans l'univers le ſeul aſſez puiſſant & aſſez généreux pour être le refuge & le ſalut des vaincus. Sous Pompée, la guerre civile étoit pour nous un devoir ; à préſent elle ſeroit un crime. Toi, Caton, ſi c'eſt le parti des lois & de la patrie que tu veux ſuivre, imite-nous, & viens te ranger ſous les drapeaux d'un Conſul ».

En parlant ainſi, il s'élance ſur la poupe, & une nombreuſe jeuneſſe s'y jette en foule ſur ſes pas. C'en étoit fait de Rome ; & ſur tout le rivage on voyoit l'armée en tumulte demander à ſe rendre à Céſar, ſi la voix du vertueux Caton ne ſe fût élevée encore.

« Et vous auſſi, Romains (dit-il), vous n'avez combattu que pour le choix d'un

maître ! C'eſt donc le parti de Pompée, & non celui de Rome, que vous avez ſuivi ? Quoi ! dès l'inſtant que vous ceſſez de travailler à vous donner des chaînes, que vous vivez pour vous & non plus pour un Chef, qu'en mourant du moins vous n'avez plus à craindre d'avoir acquis, au prix de votre ſang, l'empire du monde à un homme, & que vous êtes ſûrs, ſi vous venez à vaincre, de n'avoir vaincu que pour vous; dès cet inſtant vous vous laſſez, vous vous rebutez de la guerre ! Votre tête à peine eſt délivrée du joug, qu'elle veut le reprendre, & vous ne pouvez plus vous paſſer d'un Roi ! Ah ! c'eſt à préſent, ſi vous êtes des hommes, qu'il eſt digne de vous d'affronter les dangers. Pompée lui-même pouvoit abuſer du ſang qu'il vous faiſoit répandre; déſormais c'eſt pour la patrie, pour elle ſeule que vous refuſez de tirer l'épée & de braver la mort ! Vous touchez à la liberté : de trois tyrans, un ſeul vous reſte; & vous aurez la honte de ſouffrir que l'Egyptien, que le Parthe ait plus fait

pour vos lois que vous ! Allez, cœurs lâches & rampans, rendez le crime de Ptolomée inutile. On n'aura garde de vous accuser d'avoir trempé vos mains dans le sang; on croira bien plutôt que c'est vous qui les premiers avez tourné le dos dans la déroute de Pharsale. Allez en toute sûreté vous présenter à César : il est juste qu'il vous laisse la vie, puisque vous vous rendez à lui sans avoir soutenu ni siège, ni combat. O vils esclaves ! en perdant votre maître, vous courez vers son héritier ! Que ne méritez-vous de lui plus que la vie & le pardon ? Vous avez en vos mains la fille de Metellus (*a*), la femme & les fils de Pompée : traînez-les aux pieds de César; renchérissez sur le présent que Ptolomée lui prépare. Celui qui portera ma tête au tyran, peut en attendre aussi un prix considérable, & cette récompense vous prouvera du moins qu'il étoit bon de suivre mes drapeaux. Prenez courage; & par un crime atroce, signalez-vous aux

(*a*) Cornélie, fille de Metellus Scipion.

yeux de César. La fuite seule, sans quelque grand forfait, ne seroit qu'une lâcheté ». Il dit, & ces paroles ramènent au rivage les vaisseaux qui gagnoient la mer.

Tels on voit des essaims d'abeilles, en quittant les cellules de cire d'où elles sont écloses, oublier leur premier asile, & au lieu d'entrelacer leurs aîles, voler sans guide, & chacune à son gré : les fleurs n'ont plus d'attrait pour elles ; & dans leur course oisive & vagabonde, elles dédaignent d'y goûter. Mais si le son de l'airain se fait entendre, saisies d'étonnement, elles suspendent leur essor ; l'ardeur du travail, l'amour des fleurs, le desir d'en extraire la liqueur du miel se réveille en elles ; & le pasteur rassuré, tranquille sur le gazon du mont Hybla, se réjouit d'avoir conservé la richesse de sa cabane. De même, à la voix de Caton, tous les esprits sont ramenés. Il leur inspire le courage & la constance de souffrir tous les maux d'une juste guerre.

Mais dès lors il se proposa de tenir sans

cesse occupés aux durs exercices des armes une multitude d'hommes qui n'avoient point appris à supporter le repos.

Il commença par les fatiguer sur les sables de ce rivage ; & le siège de Cyrène fut le premier de leurs travaux. Quoique cette ville eût d'abord été fermée au parti de Caton, il n'en tira aucune vengeance : sa victoire est la seule peine qu'il fait subir aux vaincus.

De là il veut aller vers les confins du Maure se joindre avec le roi Juba (*a*). Les Syrthes s'opposent à son passage ; mais, quel que soit l'obstacle, sa vertu courageuse espère de le surmonter.

Quand la nature tira l'univers du chaos,

(*a*) Etant là (à Cyrène) il ouït nouvelles que Scipion, beau-père de Pompée, s'étoit retiré vers le Roi Juba..... Il délibéra de s'aller joindre à eux. Il se mit en chemin par terre, à cause que c'étoit en la saison de l'hiver.... Ils furent sept jours entiers à marcher continuellement, lui servant de guide, & marchant le premier à pied. *Plut. Vie de Caton d'Utique.* Selon Strabon, ils furent trente jours en marche.

elle laissa, dans le partage des élémens, les Syrthes indécis entre la terre & l'onde; car ils ne sont absolument ni sous les eaux, ni au dessus. Limite (8) incertaine, & des deux côtés également inaccessible, c'est une mer interrompue par des écueils, c'est une terre entrecoupée par les courans d'une mer profonde. Ce sont comme des bords rangés l'un devant l'autre, & entre lesquels on entend les flots se briser & mugir. Ainsi la nature a laissé inutile cette partie d'elle-même. Peut-être aussi qu'autrefois (9) les Syrthes étoient pleinement inondés; mais le rapide flambeau du jour, qui aspire l'humide élément, pour fomenter ses dévorantes flammes, épuise sans cesse les eaux qui sont le plus près de la zone brûlante, & la mer lui dispute encore les terres qu'il veut dessécher. Le temps viendra cependant que les Syrthes seront une plage aride: car dès à présent même le fond n'en est couvert que d'une légère surface d'eau; & cette mer, qui doit tarir un jour, commence à laisser voir ses sables.

Dès que la rame, en sillonnant les ondes, a lancé la flotte loin du port de Cyrène, le vent du midi se lève en frémissant, environné de noirs orages. Ce vent, exerçant sa fureur sur les climats de son empire, soulève la mer & la chasse loin des sables de la Libye, dont il lui fait un rivage nouveau. Malheur aux vaisseaux dont il saisit la voile : malgré tout l'effort des cordages, il la fait voler par dessus la proue, & la tient enflée au delà. Que le nocher la ploie & l'attache aux antennes, sa prévoyance est inutile : les antennes mêmes se brisent, & le mât reste dépouillé. Ceux des vaisseaux qui ont baissé leurs mâts, échappés à la fureur du vent, deviennent le jouet de l'onde, & sont jetés sur les écueils. Là, tandis que la proue appuie sur le sable, la poupe est suspendue & flotte sur les eaux; & le navire, entre deux périls, a, d'un côté, la terre qui menace de le briser; de l'autre, la vague irritée qui s'efforce de l'engloutir. Le reste de la flotte est plus heureux : emporté loin du bord sur une mer profonde,

il n'eſt battu que par les flots. Le plus grand nombre des vaiſſeaux, guidés par de ſages pilotes, & ſûrs de leur route avec des matelots à qui ce rivage eſt connu, vont aborder au marais de Triton. Le Dieu dont la trompe fait retentir tous les rivages de la mer, ſe plaît (dit-on) dans ce lac paiſible, qui n'eſt pas moins cher à Pallas. Quand cette Déeſſe fut née de la tête de Jupiter, elle vint ſur la terre; & ce fut en Libye (car de tous les climats, c'eſt le plus près du ciel, comme le prouve ſa chaleur), ce fut là qu'elle deſcendit. Elle ſe vit pour la première fois dans le criſtal de ces tranquilles eaux; ſon pied ſe poſa ſur leur rive; & ce lieu fut ſi agréable à la Déeſſe, qu'elle en prit elle-même le nom de Tritonide.

Non loin de là ſerpente le Léthé. On dit qu'il deſcend chez les morts, & qu'ils y boivent l'oubli de la vie. Sur ces mêmes bords fleuriſſoit le jardin des Héſpérides, qui, ſous la garde d'un vigilant dragon, portoit jadis des fruits dorés; mais depuis long-temps il ne conſerve plus aucune

trace de ses richesses. Que l'envieux (10) dispute à l'antiquité ses prodiges, & à poésie son merveilleux; il n'en est pas moins vrai qu'il y eut autrefois dans ces climats une forêt dont les rameaux étoient chargés de pommes d'or. Les fleurs avoient l'éclat & la couleur des fruits, & les arbres ployoient sous le poids de ces richesses renaissantes. Le soin en étoit confié à une troupe de jeunes vierges; & un dragon, dont jamais le sommeil n'appesantit la paupière, embrassant la tige des arbres, gardoit ce jardin précieux. Ce fut Alcide qui en enleva les fruits, & qui, laissant la forêt dépouillée de ses trésors, les apporta dans l'Argolide au tyran qui lui commandoit.

La flotte échappée aux écueils des Syrthes, ayant donc gagné ce rivage, ne s'exposa point au delà; mais sous le fils aîné de Pompée, elle se tint dans les ports de la côte la plus riche de la Libye: le reste fut recueilli par Caton sur les mêmes bords d'où il étoit parti. Mais la vertu de ce Héros ne pouvant se résoudre à de-

er oiſive, il oſe ſe frayer une route ar des régions inconnues; & ſe confiant à ſes armes, il veut tourner, du côté de la terre, les Syrthes qu'il n'a pu franchir. L'hiver même l'y détermine, car il lui interdit la mer : les pluies qu'il fait eſpérer raſſurent ceux que les chaleurs effrayent; & la ſaiſon qu'adoucit le climat, & le climat que la ſaiſon tempère, ſemblent, dans cette longue route, devoir épargner au ſoldat ce qu'un ſoleil brûlant, ou ce qu'un âpre hiver lui feroient ſouffrir l'un ſans l'autre.

Caton, avant de s'engager dans ces vaſtes plaines de ſable où règne la ſtérilité, tient ce diſcours à ſon armée. « O vous (11), qui en ſuivant mes drapeaux, ne demandez qu'à mourir libres, & qu'à dérober votre tête au joug, tenez vos ames préparées aux grands efforts de la vertu & à des travaux dignes d'elle. Nous allons traverſer des déſerts brûlés par le ſoleil, où l'on trouve à peine quelques ſources d'eau, & qui ſont peuplés de ſerpens venimeux. Le voyage eſt pénible; & je

ne le propose qu'à ceux qui ont ren[...]
au soin de leur salut, & pour qui c'e[...]
assez d'aller au secours des lois & de la patrie expirante. Que ceux-là seuls viennent avec moi à travers des sables où jamais avant nous les pas de l'homme ne furent imprimés. Car je ne veux tromper personne, ni engager une foule timide à me suivre, avec la crainte au fond du cœur. Je ne veux pour compagnons que ceux dont le courage s'accroît dans les dangers, & qui, sur ma foi & à mon exemple, ne connoissent rien de plus beau ni de plus Romain, que de souffrir même les plus grands maux. Mais si quelqu'un a besoin qu'on lui réponde de son salut, s'il tient aux douceurs de la vie, qu'il s'en aille chercher un maître par un chemin plus facile & plus sûr. Dès que j'aurai mis le pied sur le sable, que le soleil darde sur moi ses feux, que des serpens gonflés de venin m'environnent; je veux éprouver le premier tous les périls qui vous menaceront. Si quelqu'un me voit boire avant lui, qu'il se plaigne

de souffrir la soif; qu'il se plaigne de la chaleur, s'il me voit chercher un ombrage; qu'il se rebute d'aller à pied, s'il me voit aller à cheval à la tête de mes cohortes, ou si on distingue à quelque marque le Chef entre les soldats. Les serpens, la soif, la chaleur, l'aridité de ces vastes plaines sont des délices pour la vertu. C'est dans les dures extrémités que la patience triomphe & jouit d'elle-même. Une ame honnête n'a jamais tant de joie que lorsque, par de grands efforts, elle s'éprouve & se ressent. Du reste, il falloit tous les maux que la Libye nous prépare, pour nous sauver du déshonneur attaché à la fuite, & faire voir que ce n'est ni la peine, ni le danger que nous fuyons ».

Ainsi Caton pénètre & remplit tous les cœurs du feu de sa vertu, & de l'amour des travaux pénibles. A l'instant même, il prend sa route sur ce rivage qu'il ne doit plus revoir; & la Libye, où ce grand Homme va être enseveli dans un humble tombeau, s'empare de sa destinée, qu'il suit avec tranquillité.

Si l'on en croit l'opinion commune, l'Afrique est la troisieme partie du monde; mais, par son étendue & sa position, elle fait partie de l'Europe : car du Nil au Tanaïs, également distans l'un & l'autre du détroit par où l'océan s'est répandu dans les vallons que lui ont cédés les bords de l'Europe & de la Libye, l'Asie occupe seule un plus grand espace que l'Afrique & l'Europe ensemble. Elle partage avec l'une les climats du Midi, les climats du Nord avec l'autre; & tandis qu'elles deux s'unissent pour embrasser l'Occident, tout l'Orient est occupé par elle.

La Libye n'est fertile que vers les bords où le soleil va se coucher dans l'onde, encore n'a-t-elle point de vives sources qui l'arrosent; mais quelquefois les aquilons y vont répandre en pluie les nuages du Nord, & la sérénité de notre ciel fait la richesse de cette terre. Elle ne produit rien de pernicieux : ni l'or, ni le fer ne germent dans son sein ; elle n'enfante aucun de nos crimes. Innocente & pure, elle ne contient que les élémens de la

végétation. Ce qu'elle a de plus précieux, ce sont des forêts de citronniers, dont même ses peuples ignoroient l'usage. Pour eux, le feuillage & l'ombre de ces bois en faisoient toute la valeur. Ce furent nos mains qui portèrent la hache dans ces forêts inconnues, quand notre luxe alla chercher aux extrémités du monde des tables, ainsi que des mets pour les délices de nos festins. Mais la côte qui embrasse les Syrthes, placée sous un ciel trop ardent, & voisine de la brulante zône, étouffe sous un sable aride les dons de Cérès & de Bacchus. Aucune racine n'y trouve à s'attacher & à se nourrir ; cette terre a perdu les germes de la vie (12); & le ciel ne prend aucun soin de lui rendre la fécondité. La nature y languit dans un stérile engourdissement, & l'influence des saisons ne se fait point sentir à ces sables arides. Seulement il y naît çà & là quelques plantes sauvages, dont le Nazamon se nourrit. Ce peuple dur & farouche habite nu aux environs des Syrthes ; il fait son butin des débris des vaisseaux

qui sont jetés sur les écueils. Du haut des sables du rivage, ces brigands attendent leur proie ; & sans que jamais aucun vaisseau arrive au port, ils en recueillent les richesses : c'est ainsi que, par les naufrages, le Nazamon est en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Telle est la route que l'austère vertu ordonne à Caton d'oser suivre. C'est là qu'une jeunesse, qui se croyoit du moins en sûreté du côté des vents & des tempêtes, retrouva tous les périls, toutes les frayeurs de la mer ; car le vent du midi (*a*) est bien plus furieux sur ce rivage que sur les flots, & y fait bien plus de ravages. La Libye n'a point de montagne (13) qui s'oppose à sa violence, ni de rocher qui rompe & qui dissipe ses tourbillons rapides. Il n'y rencontre point de forêts sur lesquelles ses efforts se brisent, & où il se

(*a*) Anciennement (dit Plutarque) il émut une telle tourmente en ces plaines-là, & y enleva de tels monceaux de sable, que cinquante mille hommes de l'armée de Cambise y demeurèrent ensevelis. *Vie d'Alexandre.*

lasse à tordre & à déraciner des chênes durcis par les ans. Sa course est libre dans ces vastes plaines, & il y exerce sans obstacle toute la rage qu'Eole inspire à ses enfans ; mais il ne mêle point de nuages chargés de pluie aux tourbillons de sable dont il obscurcit l'air : c'est une colonne de poussière qu'il élève & tient suspendue, sans en laisser échapper ni retomber le sommet. Le malheureux Nazamon voit le sol qu'il habite enlevé & ses cabanes renversées ; le toit qui couvre le Garamante, vole dispersé dans les airs. La flamme ne lance pas plus haut les corps qu'elle fait éclater ; & autant qu'on voit s'élever les flots de fumée qui éclipsent le jour ; autant s'élèvent vers le ciel ces noirs volumes de poussière. Cette tempête, qui assaillit les Romains, fut plus violente que jamais : elle auroit ébranlé la terre, si la Libye eût été formée de durs rochers qui, dans leurs flancs, eussent emprisonné ce vent fougueux. Le soldat (14) ne peut plus se tenir debout ; le sable même qu'il foule aux pieds, s'échappe & fuit sous ses pas chan-

celans. Un tourbillon impétueux emporte & roule dans les airs les casques, les boucliers, les lances. Qui sait même à quelle distance il les fit voler; si ce ne fut pas un prodige de voir ces armes tomber du ciel (*a*), & si on ne reçut pas comme un présent des Dieux cette dépouille des hommes: ainsi peut-être un vent du Midi ou du Nord avoit arraché à quelque peuple de l'Ausonie ces boucliers qui tombèrent aux pieds des autels de Numa, & que l'élite de la jeunesse Patricienne porte dans nos solennités. Toute l'armée (15) s'étend sur la terre, dont la surface est bouleversée; & le soldat, de peur d'être enlevé, ramassant les plis de sa robe, se tient non seulement couché, mais des deux mains ancré sur le sable: à peine encore en est-ce assez; & dès qu'il se croit affermi par son poids & par ses efforts, des flots de sable l'ensevelissent. C'est pour lui un travail à chaque instant nouveau que de s'en dégager; & forcé

(*a*) Cela est outré; mais c'est un de ces traits que l'on pardonne à un jeune poète.

enfin

enfin de se lever debout, il se trouve encore investi par un monceau de poussière.

Dès que le vent s'est appaisé, & que les nuages de sable qui obscurcissoient l'air, se dissipent, l'armée Romaine ne voit plus dans cette solitude immense aucune trace de sa route, & n'a plus pour indices des lieux que les astres qu'on a pour guides sur la vaste plaine des mers. L'horison de la Libye laisse même au dessous de lui nombre d'étoiles qui, vers le pole, dirigent les matelots. La sérénité d'un ciel brûlant (16) est pour le soldat un nouveau supplice. Son corps est trempé de sueur, & sa bouche embrasée d'une soif dévorante. Alors on découvre de loin une veine d'eau qui filtre à peine à travers le sable. Un soldat creusant cette foible source, y puise un peu d'eau dans son casque & va l'offrir au Général. Ils avoient tous la gorge remplie d'une brûlante poussière, & cette liqueur, dans les mains de Caton, excitoit l'envie de toute l'armée; mais Caton, au soldat qui la lui

présentoit : « Quoi (dit-il), me crois-tu le seul sans vertu parmi tant d'hommes de courage, & m'as-tu vu jusqu'à présent si amolli, si peu capable de soutenir ces premières chaleurs ? Homme indigne, tu mériterois que, pour te punir, je te fisse boire cette eau en présence de tous ces braves gens qui éprouvent la soif & qui l'endurent ». Alors, avec indignation, il jette le casque par terre, & l'eau répandue leur suffit à tous (*a*).

On approchoit (17) de ce temple élevé dans les déserts du Garamante, & le seul qui fût en Libye. Il est consacré à Jupiter ; mais le Dieu n'y est pas représenté la foudre à la main, comme sur nos autels : il a des cornes de belier, & on l'appelle Ammon. La structure de ce temple n'étale point une profane magnificence : ni le rubis, ni l'or de l'Orient n'éclate dans les offrandes qu'on y suspend ; & quoique

(*a*) Pareille chose étoit arrivée à Alexandre, lorsqu'il poursuivoit Darius. *Plut. Vie d'Alexandre.*

ſeul adoré des peuples de l'Ethiopie, de l'Arabie & de l'Inde, ce Dieu eſt pauvre, ſon temple eſt pur, il y garde inviolablement la ſimplicité de ſon premier culte; & depuis tant de ſiècles, il ſe défend encore du luxe de l'Aſie & de l'or des Romains.

Une forêt verdoyante, dont le temple eſt environné, atteſte qu'un Dieu y réſide; car les ſables qui s'étendent depuis les murs de Bérénice juſqu'à la ville de Leptis, n'ont jamais produit un feuillage; & la forêt d'Ammon eſt une merveille unique dans ces climats. Une fontaine qui coule près du temple, eſt la cauſe de ce prodige. Le limon qui ſe mêle au ſable qu'elle arroſe, le lie en l'humectant, & compoſe avec lui une terre ſouple & fertile. La forêt cependant n'eſt pas aſſez touffue pour faire obſtacle aux traits du jour, lorſqu'il ſe balance au plus haut du ciel. L'arbre à peine alors en défend ſa tige, tant les rayons qui l'environnent chaſſent l'ombre vers le centre & l'abrègent de tous côtés. On a reconnu que c'eſt là que le

cercle du solstice touche à celui des signes du ciel.

Les peuples de l'Orient assiégeoient les portes du temple, & demandoient à consulter l'oracle de Jupiter; mais la foule s'ouvrit avec respect devant le Général Romain. Les amis de Caton le conjuroient d'éprouver la vérité de cet oracle, si célèbre dans l'univers, & de juger par lui-même s'il méritoit sa renommée antique. Labienus étoit celui qui le pressoit le plus instamment (18) d'interroger le ciel sur les événemens cachés dans l'avenir. « Le hasard (disoit-il), ou plutôt notre bon destin fait trouver sur notre passage l'oracle du plus grand des Dieux; de quel prix ses conseils ne sont-ils pas pour nous? Il peut nous conduire au delà des Syrthes, & nous éclairer sur les succès divers que cette guerre doit avoir: car à qui les Dieux confieroient-ils plus intimément leurs secrets qu'à la sainteté de Caton? Votre vie a toujours eu pour règle leur suprême loi. Un Dieu vous éclaire & vous guide. Voici pour vous

une occasion de communiquer avec Jupiter. Demandez-lui quel sera le sort de César & le destin de Rome? Si les peuples, rentrés dans leurs droits, verront leur liberté & leurs lois rétablies, ou si le fruit de la guerre civile sera perdu pour l'univers. Remplissez-vous de l'esprit divin dont vous consulterez l'organe; & passionné pour l'austère vertu, demandez aux Dieux en quoi elle consiste; demandez-leur une règle infaillible de justice & d'honnêteté». Caton, plein de la divinité qui résidoit en silence au fond de son ame, prononça ces paroles dignes de l'antre prophétique : «Que veux-tu, Labienus, que je demande? Si j'aime mieux mourir libre, les armes à la main, que de vivre sous un tyran; si cette vie n'est rien que le retardement d'une vie heureuse & durable; s'il y a quelque force au monde qui puisse nuire à l'homme de bien; si la Fortune perd ses menaces, quand elle s'attaque à la vertu; s'il suffit de vouloir ce qui est louable, & si le succès ajoute à ce qui est honnête? Nous savons tout

cela, & Ammon lui-même ne le graveroit pas plus profondément dans nos cœurs. Nous sommes tous dans la main des Dieux; & que leur oracle se faise, ce n'est pas moins leur volonté que nous accomplissons. La Divinité n'a pas besoin de paroles : celui qui nous fait naître, nous dit, quand nous naissons, tout ce que nous devons savoir. Il n'a point choisi des sables stériles pour ne s'y communiquer qu'à un petit nombre d'hommes; ce n'est point dans cette poussière qu'il a caché la vérité. La Divinité a-t-elle d'autre demeure que la terre, l'onde, le ciel, & le cœur de l'homme juste? Pourquoi chercher si loin des Dieux? Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce que tu sens en toi-même. Que ceux qui, dans un avenir douteux, portent une ame irrésolue, aient besoin d'interroger le sort : pour moi, ce n'est point la certitude des oracles qui me rassure, mais la certitude de la mort. Timide ou courageux, il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit, & c'est assez ».

Telle fut la réponse de Caton ; & sans chercher à affoiblir la foi qu'on avoit à ce temple, il s'en éloigne, laissant aux peuples leur Ammon, qu'il n'a pas voulu éprouver.

Il marche à la tête de ses troupes, une lance à la main, comme un simple soldat. Dans les travaux qu'ils ont à soutenir, son exemple est l'ordre qu'il donne. On ne le voit ni porté sur un lit, ni traîné sur un char. Forcé de céder au sommeil, il plaint le peu de momens qu'il ne peut lui refuser. Si, après une longue marche, on trouve une eau salutaire, il est le dernier à soulager sa soif ; il se tient sur le bord, & fait boire avant lui jusqu'aux valets de son armée.

Si la plus grande gloire est due au plus vraiment homme de bien, & si l'on considère la vertu en elle-même, sans aucun égard aux succès, ceux de nos ancêtres que nous vantons le plus, ne sont, près de Caton, que des hommes heureux. Qui jamais, ou par ses victoires, ou par le sang qu'ont répandu ses armes, a mérité un si

grand nom ? J'aimerois mieux avoir fait cette marche triomphante autour des Syrthes, à travers la Libye, que de monter trois fois au capitole sur le char de Pompée, ou que de marcher, comme Marius, sur la tête de Jugurtha. Le voici, Rome, le voici le vrai père de la patrie, le Héros digne de tes autels, celui par qui dans aucun temps tu n'auras honte de jurer; celui dont un jour, si jamais ta tête se relève libre du joug, tu feras sûrement un Dieu.

A mesure qu'on avançoit sous cette zône, que la nature a interdite aux humains, les rayons du soleil devenoient plus ardens, les sources d'eau beaucoup plus rares. Cependant on rencontra, au milieu des sables, une fontaine abondante, mais si remplie de serpens, qu'elle avoit peine à les contenir. Le froid aspic rampoit sur ses bords; & le dipse brûlant au milieu des eaux n'y pouvoit éteindre sa soif. Caton (19), qui vit que son armée alloit périr si elle s'abstenoit de boire à cette source : « Amis (dit-il), votre

frayeur eſt vaine : la morſure des ſerpens eſt venimeuſe, le poiſon que leur dent diſtille eſt mortel quand il ſe mêle avec le ſang, mais l'eau dans laquelle ils nagent ne l'eſt pas ». En diſant ces mots, il puiſe de cette eau peut-être empoiſonnée ; & dans tous les ſables de la Libye, cette fontaine fut la ſeule dont il voulût boire le premier.

D'où vient que l'air de la Libye, ſi fertile en venins mortels, peuple ces climats de ſerpens ? Ce n'eſt pas à nous d'en chercher la cauſe ; mais une fable répandue à ce ſujet dans l'univers, a tenu lieu de la vérité.

Au fond de l'Afrique, & vers ces bords où l'Océan bouillonne ſous un ſoleil brûlant, Méduſe tenoit ſon empire. Ce fut de ſon ſein que la nature fit naître les premiers ſerpens. Ce fut (20) de ſa bouche hideuſe qu'on entendit, pour la première fois, ſortir leurs ſifflemens aigus, & qu'on vit leur langue élancée agiter ſes mobiles dards. Comme une longue chevelure ils ſe déployoient ſur ſon dos

& la Gorgone se plaisoit à les sentir flotter sur ses épaules. Autour de son front se dressoient les couleuvres entrelacées, & le venin des vipères découloit de ses cheveux. Son regard frappoit tous ceux qui la voyoient en face, d'une mort qu'ils n'avoient le temps ni de craindre, ni de sentir. Le corps étoit pétrifié avant que l'ame en fût détachée. Ni le père de Médufe (*a*), ni sa mère Céto, ni ses sœurs les Gorgones ne peuvent la regarder, aucun des animaux ne soutient sa vue, les serpens même de sa tête se replient en arrière pour éviter son aspect. En la voyant, les oiseaux du ciel tombent en cailloux, les bêtes féroces se durcissent en pierres, les peuples voisins de l'Ethiopie éprouvent le même sort: ce fut par elle qu'aux bords du couchant, Atlas, qui debout soutenoit le ciel, fut tout à coup transformé en montagne; & lorsque l'épouvante régnoit parmi les Dieux, Pallas, portant sur son égide la tête de la

(*a*) Phorcus, dieu marin, fils de Neptune.

Gorgone, termina la guerre des Titans, en les changeant tous en rochers. Pallas avoit demandé cette tête à Persée pour prix du secours qu'elle lui donna, lorsqu'avec les aîles de Mercure & sa faux ruisselante encore du sang d'Argus, le fils de Jupiter & de Danaé fendit les airs pour aller combattre Méduse. Pallas, en lui traçant sa route, lui donna un bouclier d'airain, dans lequel l'image de la Gorgone se réfléchiroit à ses yeux. Méduse étoit plongée dans un sommeil profond, qui fut pour elle celui de la mort. Mais (21) tous ses serpens n'étoient pas endormis : les uns tomboient languissamment sur son visage & sur ses yeux fermés à la lumière, les autres veilloient à la défense de sa tête. Persée étoit saisi d'effroi; mais Pallas dirigea son vol, & guidant elle-même sa main tremblante, elle fit tomber sous le tranchant du fer cette tête effroyable, armée de serpens. Combien plus terrible en fut l'aspect après qu'elle eut été tranchée ! Quels flots de venin elle répandit ! Combien de morts causa

ſa vue ! Pallas elle-même en eut horreur; & pour ſauver Perſée qu'elle eût pétrifié, quoiqu'il en détournât ſes yeux, elle fit au viſage de la Gorgone un voile épais de ſes cheveux, & du tiſſu de ſes couleuvres; ainſi le fils de Danaé enleva au ciel la tête de Méduſe. Il alloit diriger ſon vol ſur les régions de l'Europe; mais Pallas lui ordonna d'épargner ces fertiles champs, & les peuples qui les cultivoient. Car qui n'eût pas levé les yeux pour regarder Perſée fendant les airs ? Et c'en étoit fait de tous ceux qui auroient vu la tête fatale. Il prend donc une route qui l'éloigne du couchant, & qui lui fait traverſer les ſables de la Libye, ſolitude immenſe, qui ne reçoit aucune eſpèce de culture, & que la nature a livrée aux feux dévorans du ſoleil. Cette terre, condamnée à la ſtérilité, & qui jamais n'a rien produit d'utile, dès qu'elle eſt arroſée du ſang que diſtille la tête du monſtre, conçoit & couve dans ſon ſein les germes qu'y répand cette pluie empeſtée, & que fomente la chaleur. De là ſont éclos (dit

la Fable) l'aſpic, le ſeps, le dipſe, le preſter, & le céraſte, & le ſcytale, & le rapide jaculus, & le baſilic, dont le ſouffle eſt mortel à tous les autres ſerpens, & vous qu'on révère dans nos climats (a), dragons aîlés, brillans d'écailles d'or, & ſans venin par-tout ailleurs que ſous le ciel ardent de la Libye; vous vous lancez du haut des airs ſur les taureaux que votre queue embraſſe, & qu'elle étouffe dans ſes replis. La maſſe énorme de l'éléphant ne le garantit pas lui-même. C'eſt par un chemin tout ſemé de ces ſerpens venimeux, que Caton mène ſes ſoldats endurcis à la ſouffrance, & il a la douleur de les voir périr de bleſſures preſque inviſibles, & dans des tourmens inouis.

Aulus, jeune porte-enſeigne, ſe ſent embraſé d'un feu qui le dévore; le venin qui coule dans ſes veines eſt celui d'un dipſe, dont la dent ſubtile s'eſt à peine laiſſé ſentir. Aulus prend cette ardeur pour celle de la ſoif: ni l'honneur de ſes

(a) Les Grecs les appeloient *Agathodæmones*.

armes, ni la voix de Caton affligé de le voir souffrir, rien ne le retient; il jette son enseigne, il court furieux çà & là, cherchant une eau qui le désaltère; de son épée enfin il se coupe les veines, & il s'abreuve de son propre sang. Caton ordonne qu'on se mette en marche pour dérober à ses soldats ce spectacle décourageant; mais un objet plus douloureux encore se présente à lui. Un Romain, nommé Sabellus, se sentant mordu par un seps, l'arrache aussi-tôt de la plaie où ses dents enfoncées tenoient obstinément; & du fer de son javelot, il le perce & l'attache à la terre. Le seps, quoique le plus petit, est le plus cruel de tous les reptiles. A peine son venin a coulé dans les veines, que les chairs fondent comme la neige, ou comme la cire aux rayons du soleil, & les os restent dépouillés; les os mêmes en sont pénétrés, & il les réduit en poussière, sans laisser aucune apparence du corps qu'il a consumé. Un autre genre de mort succède. Un soldat Marse, appelé Nasidius, reçoit l'atteinte du pres-

ter. A l'inſtant même ſon ſang bouillonne comme l'eau dans l'airain brûlant ; un rouge de feu colore ſon viſage ; ſon corps s'enfle, ſa peau ſe tend, ſa forme naturelle eſt comme enſevelie dans une monſtrueuſe maſſe ; ſes compagnons, n'oſant l'inhumer, s'éloignent de ſon corps hideux, dont le volume s'accroît encore, & le laiſſent en proie aux oiſeaux voraces qui s'abſtiendront d'y toucher, & aux bêtes féroces qu'un trépas ſoudain punira d'en avoir fait leur proie.

Tullus, magnanime jeune homme & ſectateur paſſionné de la vertu de Caton, expire de la morſure d'un ſerpent non moins redoutable : au lieu de ſang, c'eſt un poiſon vermeil qui jaillit de toutes ſes veines : ſa bouche le vomit à grands flots, ſes yeux le répandent en larmes, ſes pores l'exhalent en ſueur ; & tout ſon corps n'eſt qu'une plaie. Pour toi, malheureux Lévus, c'eſt l'aſpic qui fait couler un froid mortel juſqu'à ton cœur. Sans qu'aucune douleur t'annonce ſa morſure, tes yeux appeſantis ſont couverts d'un

épais nuage, & le sommeil te conduit chez les morts. Le serpent Jaculus, auprès duquel la pierre qui se détache de la fronde, & la flèche qui part de la main du Scythe, seroient lentes à fendre l'air, atteint le brave Polus à la tempe; & la vie, pour lui échapper, n'attend pas l'effet du venin. Que servit à Murrhus d'avoir percé un basilic du fer de sa lance? Le poison subtil & rapide s'insinua le long du bois que tenoit la main du jeune homme: il en sentit l'atteinte, & dans le même instant, il se coupa la main d'un coup de son épée; alors voyant, exempt de péril, le venin dévorer sa proie, il s'applaudit de lui avoir livré cette partie de lui-même. Qui croiroit, à voir le scorpion, qu'il eût la force de donner une mort si précipitée? Qui craindroit de fouler le sable où se tient caché l'imperceptible solpuga? Les Parques cependant leur ont donné des droits sur les jours des foibles mortels, & les Romains en font l'épreuve. Ni le jour, ni la nuit ne leur laisse un repos tranquille; la terre où ils

se couchent leur est suspecte; ils n'ont pour lit ni chaume, ni feuillage; ils sont étendus sur le sable, exposés à mille morts. La chaleur de leurs corps attire les serpens, que saisit la fraîcheur des nuits; & ce n'est qu'après les avoir réchauffés dans leur sein, qu'ils se réveillent à leurs morsures.

Ce qui les désespère, c'est que n'ayant pour guide que le ciel (21), ils ne connoissent de leur route, ni la mesure, ni le terme : « O Dieux (s'écrioient-ils souvent) ! rendez-nous les combats que nous fuyons, rendez-nous les champs de Pharsale. Pourquoi faire périr indignement des hommes de courage, qui ont juré de mourir les armes à la main ? Ici, c'est le dipse & le céraste qui nous font la guerre, & qui combattent pour César. Qu'on nous mène donc sous la zône torride, sous le char du soleil, nous y périrons, mais victimes des astres du ciel, non des reptiles de la terre. Ce n'est pas de l'Afrique, ce n'est pas de toi, Nature, que nous nous plaignons. En livrant cette

terre aux ferpens, tu l'avois interdite aux hommes. Tu la rendis ftérile pour les en écarter, & pour les garantir des poifons qu'elle engendre. C'eft nous qui fommes venus malgré toi habiter parmi les ferpens. Qu'il nous voit bien punis celui des Dieux qui, pour rendre ces champs de la mort inacceffibles aux humains, a placé, d'un côté, les écueils des Syrthes, & de l'autre, la zône brûlante ! qu'il nous voit bien punis d'avoir enfreint fes lois ! Peut-être approchons-nous des barrières du monde, & allons-nous pénétrer dans les retraites les plus cachées, les plus profondes de la nature. De plus grands maux peut-être nous y font réfervés. N'eft-ce point là que l'élément du feu fe mêle avec celui des eaux, & que le ciel affaiffe la terre ? Car nous ne connoiffons rien au delà des fables de la Libye, & nous regretterons peut-être ce défert rempli de ferpens : en eux du moins la vie exifte, l'homme y peut refpirer comme eux. Hélas ! nous ne demandons point à revoir les champs de notre patrie : le doux

climat de l'Europe, le beau ciel de l'Aſie eſt trop loin de nous ; mais l'Afrique où eſt-elle ? où l'avons-nous laiſſée ? Quand nous avons quitté Cyrène, le froid de l'hiver s'y faiſoit ſentir. Dans le peu de chemin que nous avons fait, l'ordre des ſaiſons eſt-il renverſé ? Nous avons ſans doute paſſé le milieu du ciel ; nous avançons vers l'autre pole ; nous faiſons le tour de la terre. Peut-être Rome en ce moment eſt-elle ſous nos pieds. Ah ! pour toute conſolation dans nos peines, nous demandons que nos ennemis, que Céſar lui-même oſent nous pourſuivre par où nous les fuyons ».

Ainſi leur dure patience ſe ſoulageoit par des plaintes. Mais ce qui leur fait ſupporter ces travaux, c'eſt la vertu de leur Chef, qui, couché comme eux ſur le ſable, défie à toute heure la Fortune de triompher de lui. Il partage ſeul tous les maux qui déſolent ſon armée. Partout où il eſt appelé il y vole, & il y apporte plus que la vie, la force de ſouffrir la mort. En expirant devant lui, on

n'oseroit laisser échapper une plainte. Et quel pouvoir auroient les plus grands maux sur l'ame de celui qui sait les vaincre, même dans l'ame des autres, & dont le seul aspect leur apprend que la douleur ne peut rien ? La Fortune enfin, lasse d'éprouver ces malheureux, leur offrit un secours si long-temps attendu.

Il y a parmi les Marmarides un peuple qu'on nomme les Psylles (a). C'est le seul dans toute la Libye pour qui les serpens ne soient point à craindre. Il joint contre eux la vertu des herbes à la force des enchantemens, & il semble avoir fait un pacte avec la mort. Ce peuple est si persuadé (22) que son sang est incorruptible au venin, qu'aussi-tôt que ses enfans viennent au jour, il les expose à la morsure

(a) Caton (dit Plutarque) amenoit avec lui de ces hommes qu'on appelle en Afrique les Psylles, lesquels guérissent les morsures des serpens, sucent le venin avec la bouche, & charment & enchantent les serpens mêmes, de manière qu'ils les rendent comme évanouis, & n'ayant pouvoir aucun de mal faire. *Vie de Caton d'Utique.*

de l'aspic, pour éprouver si en eux ce sang n'a point souffert de mélange adultère. Ainsi l'oiseau de Jupiter, dès qu'il a fait éclore ses petits, les présente au soleil levant; & ceux dont l'œil fixe a la force de soutenir l'éclat de ses rayons, sont reconnus & nourris par leur père; mais ceux que la lumière blesse & qui baissent les yeux, sont abandonnés. L'épreuve de la naissance est la même parmi les Psylles : ils ne reconnoissent pour leur enfant que celui qui, sans être effrayé, joue avec les serpens qu'on lui met dans les mains. Le don que ce peuple a de les enchanter, ne lui est pas seulement utile à lui-même, il l'emploie encore au salut de ses hôtes, auprès desquels il veille à leur défense; & sa piété est l'unique refuge de l'étranger dans ces climats. Ce fut elle qui sauva l'armée de Caton. Ce bon peuple suivoit sa marche; & lorsque le Chef ordonnoit de dresser les tentes, les Psylles prenoient soin de purifier le camp, en brûlant à l'entour les herbes odorantes qu'ils savent employer à leurs

enchantemens. Ainſi, le ſoldat paſſoit ces nuits tranquilles. Mais ſi quelqu'un, pendant le jour, avoit reçu l'atteinte de ces reptiles venimeux, c'étoit alors que l'art des Pſylles uſoit des charmes les plus forts pour arrêter le cours du poiſon, & pour le retirer des veines. Si la force des herbes enchantées ne ſuffit pas, ils appliquent leur bouche à la plaie; ils preſſent le venin avec leurs lèvres, ils l'expriment avec leurs dents, & ils reconnoiſſent au goût le ſerpent qui l'a diſtillé.

Soulagée par leur ſecours, l'armée s'avançoit à travers ces campagnes; & la lune avoit déja renouvelé, perdu & repris ſa clarté, depuis qu'elle voyoit Caton errer dans ces ſables ſtériles.

Cependant la terre ſous leurs pas commençoit à s'affermir, & ſa conſiſtance annonçoit l'humidité qui la fertiliſe; déjà même on voyoit de loin s'élever des arbres, peu touffus encore & clair-ſemés ſur l'horiſon; déjà l'on découvroit quelques cabanes couvertes de chaume. O quelle fut la joie des troupes, lorſque, pour

présage d'un plus heureux climat, elles virent, pour la première fois, de fiers lions venir à leur rencontre! Leptis étoit la ville la plus prochaine; & ce fut dans ce séjour tranquille qu'elles passèrent un hiver exempt des chaleurs du Midi & des frimas du Nord.

Dès que César, rassasié de sang, se fut éloigné de Pharsale (*a*), il écarta tous autres soins pour s'attacher à poursuivre son gendre. Après avoir inutilement suivi ses traces sur la terre, guidé par la renommée, il le chercha sur les eaux. Il traverse le Bosphore de Thrace, il voit ce rivage fameux par les amours d'Héro, & cette mer où périt Hellé, & qui depuis en a porté le nom (*b*). De là il gagne la

(*a*) *Ille Pharsali biduo moratus... tertiâ die profectus est versus Orientem, quò Pompeium fugam intendisse didicerat.* App. de bell. civ. *lib.* 2. Ce fut Brutus (selon Plutarque) qui, par conjecture, indiqua à César la route que Pompée avoit prise. *Vie de Brutus.*

(*b*) *Modicis navigiis Hellespontum trajicienti, Cassius cum parte triremium supervenit,*

côte de Sigée (23), & ces bords dont la renommée le remplit d'admiration. Il parcourt les rives du Simoïs, & le promontoire de Rhœté, consacré par le tombeau d'Ajax. Il marche à travers ces ombres qui doivent tant au génie des poëtes ! Il erre dans les champs de la fameuse Troie; il cherche les traces des murs élevés par Apollon. Quelques buissons stériles, quelques troncs de vieux chênes couvrent les débris du palais des Rois & des temples des Dieux. Troie entière est ensevelie sous des ronces; ses ruines mêmes ont péri. Il reconnoît le rocher où fut enchaînée Hésione, & la forêt témoin des amours d'Anchise & de Vénus, & l'antre où siégea le beau Pâris, le juge des trois

---

ad Pharnacem properans ; cumque posset tot triremibus hostem longe navibus imparem opprimere, horrendâ Cæsaris felicitate attonitus, ratusque illum contra se navigare de industriâ, manus supplices è triremi tendens, orabat veniam, moxque classem ei dedit : tantum poterat Cæsarianæ felicitatis opinio. App. de bell. civ. lib. 2.

Déesses, le lieu d'où fut enlevé Ganimède, & le mont sur lequel la crédule Œnone rendit heureux son infidèle amant. Il ne voit pas un seul endroit qui ne rappelle un nom célèbre. Il avoit passé, sans s'en apercevoir, un petit ruisseau qui serpentoit dans la poussière; ce ruisseau étoit le Xante. Il portoit négligemment ses pas sur un monceau de terre couvert de gazon; un Phrygien lui dit: « Que faites-vous? vous foulez les mânes d'Hector ». Il passoit auprès d'un tas de pierres renversées, qui n'étoient plus que d'informes débris: « Quoi (lui dit son guide), vous ne regardez pas l'autel de Jupiter, où Pyrrhus immola Priam »?

O travail immortel & sacré des Poètes! tu sauves de l'oubli tout ce que tu veux; c'est par toi que les peuples triomphent de la mort, & revivent dans tous les âges. César, ne porte point envie à la mémoire de ces Héros que leur Poète a éternisée; car si les Muses du Latium peuvent prétendre à quelque gloire, j'ose te promettre que la race future lira ton nom dans mes

vers, aussi long-temps que le nom d'Achille dans les vers du chantre de Smyrne. Mon Poëme ne périra point, & ne sera jamais condamné aux ténèbres.

Dès que les yeux de César se sont rassasiés du spectacle de la vénérable antiquité; il érige à la hâte un autel de gazon (*a*); & après y avoir allumé la flamme, il y fait ainsi sa prière : « Dieux des cendres de Troie, ô qui que vous soyez qui habitez parmi ses ruines, & vous, aïeux d'Enée & mes aïeux, dont les lares sont aujourd'hui révérés dans Albe & dans Lavinium, & dont le feu apporté de Phrygie brûle encore sur nos autels; & toi, Pallas, dont la statue, qu'aucun homme

(*a*) Alexandre, en passant sur les ruines de Troie, y fit des effusions funéraires aux héros dont les corps y étoient ensevelis, principalement à Achille.... On lui demanda s'il ne vouloit point voir la lyre de Pâris, qu'on disoit avoir conservée. Il répondit : « Je n'ai pas grande envie de voir celle-là; mais je verrois volontiers celle d'Achille, sur laquelle il jouoit & chantoit les hauts faits & prouesses des hommes vertueux du temps passé ». *Plut. Vie d'Alexandre.*

ne vit jamais, est conservée à Rome dans le lieu le plus saint du temple de Vesta, comme le gage solennel de la durée de notre Empire; le dernier, & peut-être le plus fameux des descendans d'Iule fait fumer l'encens sur vos autels, & vous rappelle par ses vœux dans le sein de votre patrie. Accordez-moi des succès heureux dans le reste de mes travaux. Je rétablirai ce royaume, & je le rendrai florissant. L'Ausonie reconnoissante relevera les murs des villes de Phrygie, & Troie, à son tour fille de Rome, renaîtra de ses débris ».

Après avoir formé ces vœux, il remonte sur ses vaisseaux; & profitant de la faveur des vents, il leur livre toutes ses voiles, afin de réparer le temps qu'il a perdu sur les bords Phrygiens. Déjà il a passé Lesbos, bientôt il laisse après lui l'Asie; & le zéphyr qui pousse la flotte, ne laissant pas un moment ses cordages détendus, fait voir à César, dès la septième nuit, les flambeaux du Phare allumés sur le rivage de l'Egypte; mais l'éclat

du jour avoit effacé celui de ces flambeaux nocturnes, avant que César arrivât dans le port.

Au tumulte qu'il vit régner sur le rivage, au bruit confus de mille voix qui se confondoient dans les airs, il conçut des soupçons sur la foi de Ptolomée & de son peuple ; & n'osant d'abord s'y livrer, il tint sa flotte loin du rivage. Bientôt un satellite de Ptolomée, chargé de ses affreux présens, aborde en pleine mer les vaisseaux de César, & lui présente la tête de Pompée, mais couverte d'un voile ; & avant de l'offrir à ses yeux, sa bouche exécrable commence par exalter le crime de son maître.

« Vainqueur de la terre (dit-il à César), ô vous, le plus grand des Romains, &, ce que vous ne savez point encore, maître paisible & de Rome & du monde ; puisque Pompée ne vit plus ; le Roi du Nil vous assure le prix de vos travaux & sur la terre & sur les mers ; il vous présente ce qui manquoit seul à votre victoire de Pharsale. En votre absence, il a terminé pour vous la guerre civile. Pompée, cher-

chant à réparer les pertes qu'il avoit faites dans la Theſſalie, eſt venu tomber ſous nos coups. C'eſt à ce prix, Céſar, que Ptolomée vient d'acheter votre faveur. C'eſt d'un tel ſang qu'il a voulu cimenter ſon alliance avec vous. Recevez ſous vos lois le royaume d'Egypte, ſans qu'il vous coûte un ſeul de vos ſoldats; acceptez l'empire abſolu de la mer où le Nil ſe jette; acceptez tout ce que vous donneriez pour la tête de Pompée; & regardez comme le plus fidèle de vos cliens celui à qui les deſtins ont permis d'exécuter un ſi grand coup d'état. Ne croyez pas, Céſar, qu'il ne ſoit d'aucun prix, parce qu'il a été facile. L'aïeul du jeune Prince étoit lié avec Pompée des nœuds de l'hoſpitalité; ſon père lui devoit ſa couronne. Que vous dirai-je de plus? Vous donnerez vous-même un nom au ſervice qu'il vous a rendu, ou vous attendrez que l'univers le nomme. Si c'eſt un crime, vous avouerez que le mérite en eſt plus grand, puiſqu'on vous en a épargné le reproche ».

Après ce discours, il découvre & présente à César la tête de Pompée. La mort avoit déjà changé ses traits. César eut peine à les reconnoître (*a*). Ce ne fut point à la première vue qu'il rejeta cet horrible présent, & qu'il en détourna les yeux : ses regards s'y attachèrent pour s'en assurer ; mais lorsqu'il eut vérifié le crime, & qu'il put paroître, en sûreté, sensible & généreux, il répandit quelques larmes que la douleur ne faisoit point couler ; & du fond d'un cœur satisfait, il fit sortir des plaintes simulées. Il ne falloit pas moins, pour déguiser sa joie, que tous les signes de la douleur. Par-là il dérobe au tyran du Nil le mérite de son forfait ; & les larmes qu'il répand sur la tête de Pompée, le dispensent de la payer. Lui

(*a*) Lorsqu'on lui présenta la tête de Pompée, il détourna les yeux (dit Appien) ; & il ordonna qu'on l'ensevelît dans un lieu des fauxbourgs, où il fit élever un petit temple à Némesis. *Des guerres civiles*, *lib.* 2. Plutarque ajoute, qu'il reçut le cachet de Pompée ; & qu'en le regardant, il se mit à pleurer, *Vie de de Jules-César*.

qui, sans changer de visage, avoit foulé aux pieds les corps des Sénateurs, & qui d'un œil sec avoit vu Pharsale, il n'osa refuser à Pompée des gémissemens & des pleurs. O César, tu as fait une guerre implacable à celui que tu devois pleurer! Non, ce n'est pas ton alliance avec Pompée qui te touche; ce n'est pas le souvenir de ta fille & de son enfant; tu sais que Pompée étoit cher aux peuples, & tu espères que tes regrets les rangeront sous tes drapeaux. Peut-être aussi es-tu indigné qu'un autre que toi ait osé croire pouvoir disposer de sa vie, & qu'on l'ait dérobé au triomphe de son superbe vainqueur; mais quel que soit le sentiment qui t'arrache des larmes, il est bien éloigné d'une piété véritable; & ce n'étoit pas pour le sauver que tu le cherchois avec tant d'ardeur & sur la terre & sur les mers. O qu'il est heureux que la mort te l'ait enlevé! Quelle honte la Fortune a épargnée à Rome, en ne lui donnant pas le spectacle de César pardonnant à Pompée, & lui laissant la vie!

César ne laissa pas de soutenir par ses paroles les apparences de sa douleur. « Va traître (24), emporte loin de mes yeux (dit-il) ces dons funestes de ton Roi : votre crime est encore plus grand envers César qu'envers Pompée. Vous m'enlevez le seul prix, le seul avantage de la guerre civile, celui de sauver les vaincus. Si la sœur de Ptolomée ne lui étoit pas odieuse, je le payerois comme il le mérite ; je lui enverrois en échange la tête de Cléopatre. Qui lui a permis de mêler à mes victoires des trahisons & des assassinats ? est-ce pour lui donner sur nous le droit du glaive, que nous avons combattu dans la Thessalie ? l'avons-nous rendu l'arbitre de nos jours ? Ce pouvoir que je n'ai pas voulu partager avec Pompée, souffrirai-je que Ptolomée ose l'exercer avec moi ? En vain tant de peuples armés seroient entrés dans nos querelles, s'il restoit dans l'univers d'autre puissance que César, & si la terre avoit deux maîtres. Je quitterois dès ce moment ce rivage que je déteste, sans le soin de ma renommée, qui me défend de

laisser croire que je vous suis par crainte plutôt que par indignation. Et ne croyez pas que je me trompe à ce que vous faites pour le vainqueur : l'accueil qu'a reçu Pompée en Egypte m'étoit préparé ; & si ce n'est pas ma tête que tu portes à la main, je ne le dois qu'au bonheur de mes armes en Thessalie. Le péril étoit bien plus grand que je ne croyois dans cette journée : je ne craignois pour moi que l'exil, la colère de Pompée, le ressentiment de Rome ; & je vois que le glaive de Ptolomée m'attendoit si j'avois fui. Cependant je veux bien pardonner à son âge, & ne pas punir sa foiblesse, du crime qu'on lui a suggéré ; mais qu'il sache que le pardon est tout le prix qu'il en peut attendre. Vous, ayez soin d'élever un bûcher, où la tête de ce Héros se consume, non pas afin que votre crime soit à jamais enseveli, mais afin que son ombre soit appaisée. Sur un tombeau digne de lui, portez votre encens & vos vœux ; recueillez ses cendres dispersées sur ce rivage, & donnez un asile à ses

mânes errans. Que du sein des morts il s'aperçoive de l'arrivée de son beau-père, & qu'il entende les regrets que ma piété donne à son trépas. En préférant tout à César, en aimant mieux devoir la vie à son client d'Egypte qu'à moi, il a dérobé un beau jour au monde ! L'exemple & le fruit de notre réconciliation est perdu. Les Dieux ne m'ont point exaucé, puisqu'ils n'ont pas permis, ô Pompée, que, jetant mes armes victorieuses & te recevant dans mes bras, je t'aye conjuré de reprendre pour moi ton ancienne amitié, & que je t'aye demandé pour toi-même la vie : satisfait, si, par mes travaux, j'avois obtenu d'être ton égal. Alors, dans une paix constante, j'aurois mérité de toi de pardonner ma victoire aux Dieux, & tu aurois obtenu que Rome me l'eût pardonnée à moi-même ».

Quelque touchantes que fussent ces paroles, aucun de ceux qui l'écoutoient ne mêla ses larmes aux siennes. Ils renferment tous leur douleur, ils la dégui-

ſent ſous l'apparence de la joie ; & d'un air ſatisfait (ô lâche complaiſance !) ils regardent le crime atroce dont Céſar paroît affligé.

EXCERPTA
EX LIBRO NONO.

(1) At non in Phariâ Manes jacuêre favillâ,
Nec cinis exiguus tantam compescuit umbram;
Prosiluit busto, semustaque membra relinquens,
Degeneremque rogum, sequitur convexa Tonantis.
Quà niger astriferis connectitur axibus aër,
Quodque patet terras inter lunæque meatus,
Semidei Manes habitant, quos ignea virtus
Innocuos vitæ, patientes ætheris imi
Fecit, & æternos animam collegit in orbes.
Non illuc auro positi, nec ture sepulti
Perveniunt. Illîc postquam se lumine vero
Implevit, stellasque vagas miratur, & astra
Fixa polis; vidit quantâ sub nocte jaceret
Nostra dies, risitque sui ludibria trunci.
Hinc super Emathiæ campos, & signa cruenti
Cæsaris, ac sparsas volitavit in æquore classes;
Et scelerum vindex in sancto pectore Bruti
Sedit, & invicti posuit se mente Catonis.
Ille, ubi pendebant casus, dubiumque manebat,
Quem mundi dominum facerent civilia bella,
Oderat & Magnum, quamvis comes isset in arma
Auspiciis raptus patriæ, ductuque Senatûs.

At post Thessalicas clades, jam pectore toto
Pompeianus erat. Patriam tutore carentem
Excepit, populi trepidantia membra refovit;
Ignavis manibus projectos reddidit enses;
Nec regnum cupiens gessit civilia bella,
Nec servire timens. Nil causâ fecit in armis
Ipse suâ. Totæ post Magni funera partes
Libertatis erant; quas ne per littora fusas
Colligeret rapido victoria Cæsaris actu,
Corcyræ secreta petit, ac mille carinis
Abstulit Emathiæ secum fragmenta ruinæ.
Quis ratibus tantis fugientia crederet ire
Agmina? quis pelagus victas arctasse carinas?

(2) Cum procul ex alto tendentes vela carinæ
Ancipites tenuêre animos, sociosne malorum,
An veherent hostes; præceps facit omne timendum
Victor, & in nullâ non creditur esse carinâ.
Ast illæ puppes luctus, planctusque ferebant,
Et mala vel duri lacrymas motura Catonis.

(3) Ergo indigna fui, dixit, Fortuna, marito
Accendisse rogum; gelidos effusa per artus
Incubuisse viro, laceros exurere crines,
Membraque dispersi pelago componere Magni,
Vulneribus cunctis largos infundere fletus,
Ossibus & tepidâ vestes implere favillâ,
Quicquid ab extincto licuisset tollere busto,
In templis sparsura deûm! Sine funeris ullo
Ardet honore rogus; manus hoc Ægyptia forsan

Obtulit officium grave Manibus. O bene nudi
Crassorum cineres! Pompeio contigit ignis
Invidiâ majore deûm. Similisne malorum
Sors mihi semper erit? Nunquam dare busta licebit
Conjugibus? nunquam plenas plangemus ad urnas?
Quid porrò tumulis opus est, aut ulla requiris
Instrumenta, dolor? Non toto pectore portas,
Impia, Pompeium? non imis hæret imago
Visceribus? Quærat cineres victura superstes.
Nunc tamen hic, longè qui fulget luce malignâ,
Ignis adhuc aliquid, Phario de littore surgens,
Ostendit mihi, Magne, tui; jam flamma resedit,
Pompeiumque ferens vanescit solis ad ortus
Fumus, & invisi tendunt mihi carbasa venti.
Non mihi nunc tellus Pompeio si qua triumphos
Victa dedit, non alta terens Capitolia currus
Gratior: elapsus felix de pector Magnus;
Hunc volumus, quem Nilus habet; terræque nocenti
Non hærere queror: crimen commendat arenas;
Linquere, si qua fides, Pelusia littora nolo.
Tu pete bellorum casus, & signa per orbem,
Sexte, paterna move; namque hæc mandata reliquit
Pompeius vobis in nostrâ condita curâ:
« Me cùm fatalis leto damnaverit hora,
Excipite, ô nati, bellum civile; nec unquam,
Dum terris aliquis nostà de stirpe manebit,
Cæsaribus regnare vacet. Vel sceptra, vel urbes

Libertate sua validas, impellite famâ
Nominis; has vobis partes, hæc arma relinquo.
Inveniet classes quisquis Pompeius in undas
Venerit; & noster nullis non gentibus hæres
Bella dabit. Tantum indomitos, memoresque paterni
Juris habete animos. Uni parêre decebit,
Si faciet partes pro libertate, Catoni.»
Exolvi tibi, Magne, fidem; mandata peregi.
Insidiæ valuêre tuæ, deceptaque vixi,
Ne mihi commissas auferrem perfida voces.
Jam nunc te per inane chaos, per Tartara, conjux,
Si sunt ulla, sequar. Quàm longo tradita leto
Incertum est; pœnas animæ vivacis ab ipsâ
Ante feram. Potuit cernens tua vulnera, Magne,
Non fugere in mortem; planctu contusa peribit:
Effluet in lacrymas: nunquam veniemus ad enses,
Aut laqueos, aut præcipites per inania jactus.
Turpe mori, post te, solo non posse dolore.
Sic ubi fata, caput ferali obducit amictu,
Decrevitque pati tenebras, puppisque cavernis
Delituit: sævumque arctè complexa dolorem,
Perfruitur lacrymis, & amat pro conjuge luctum.
Illam non fluctus, stridensque rudentibus Eurus
Movit, & exurgens ad summa pericula clamor;
Votaque sollicitis faciens contraria nautis,
Composita in mortem jacuit, favitque procellis.

(4) Tristis, ut in multo mens est præsaga timore,

Aſpexit patrios comites à littore Magnus,
Et fratrem; medias preceps tunc fertur in undas.
Dic ubi ſit, germane parens; ſtat ſumma, caputque
Orbis? an occidimus? Romanaque Magnus ad umbras
Abſtulit? Hæc fatur: quem contra talia frater.
O felix, quem ſors alias diſperſit in oras,
Quique nefas audis! Oculos, germane, nocentes
Spectato genitore fero. Non Cæſaris armis
Occubuit, dignoque perit auctore ruinæ.
Rege ſub impuro Nilotica rura tenente,
Hoſpitii fretus ſuperis, & munere tanto
In proavos, cecidit donati victima regni.
Vidi ego magnanimi lacerantes pectora patris;
Nec credens Pharium tantum potuiſſe tyrannum,
Littore Niliaco ſocerum jam ſtare putavi.
Sed me nec ſanguis, nec tantum vulnera noſtri
Affecêre ſenis, quantum geſtata per urbes
Ora ducis, quæ transfixo ſublimia pilo
Vidimus: hæc, fama eſt, oculis victoris iniqui
Servari, ſceleriſque fidem quæſiſſe tyrannum.
Nam corpus Phariæne canes, avidæque volucres
Diſtulerint, an furtivus, quem vidimus, ignis
Solverit, ignoro. Quæcunque injuria fati
Abſtulit hos artus, ſuperis hæc crimina dono;
Servata de parte queror. Cùm talia Magnus
Audiſſet, non in gemitus lacrymaſque dolorem
Effudit; juſtâque furens pietate profatur:
Præcipitate rates è ſiccò litore, nautæ;

Classis in adversos erumpat remige ventos;
Ite duces mecum; nunquam civilibus armis
Tanta sui merces, inhumatos condere manes,
Sanguine semiviri Magnum satiare tyranni.
Non ego Pellæas arces, adytisque retectum
Corpus Alexandri pigrâ Mareotide mergam?
Non mihi pyramidum tumulis evulsus Amasis,
Atque alii reges Nilo torrente natabunt?
Omnia dent pœnas nudo tibi, Magne, sepulchra.
Evolvam busto jam numen gentibus Isin,
Et tectum lino spargam per vulgus Osirim,
Et sacer in Magni cineres mactabitur Apis,
Suppositisque deis uram caput. Has mihi pœnas
Terra dabit; linquam vacuos cultoribus agros;
Nec, Nilus cui crescat, erit; solusque tenebis
Ægyptum genitor, populis superisque fugatis.
Dixerat, & classem sævas rapiebat in undas.
Sed Cato laudatam juvenis compescuit iram.
Interea, totis audito funere Magni
Littoribus, sonuit percussus planctibus æther;
Exemploque carens, & nulli cognitus ævo
Luctus erat, mortem populos deflere potentis.
Sed magis, ut visa est lacrymis exausta solutas
In vultus effusa comas, Cornelia puppe
Egrediens, rursus geminato verbere plangunt.
Ut primùm in sociæ pervenit littora terræ,
Collegit vestes, miserique insignia Magni,
Armaque, & impressas auro, quas gesserat olim,
Exuvias, pictasque togas, velamina summo

Ter conſpecta Jovi, funectoque intulit igni.
Ille fuit miſeræ Magni cinis. Accipit omnis
Exemplum pietas, & toto littore buſta
Surgunt, Theſſalicis reddentia manibus ignem.

(5) Non tamen ad Magni pervenit gratius umbram,
Omne quòd in ſuperos audet convicia vulgus,
Pompeiumque deis obicit, quàm pauca Catonis
Verba, ſed à pleno venientia pectore veri.
Civis obît (inquit) multo majoribus impar
Noſſe modum juris; ſed in hoc tamen utilis ævo,
Cui non ulla fuit juſti reverentia. Salvâ
Libertate potens, & ſolus plebe paratâ
Privatus ſervire ſibi; rectorque Senatûs,
Sed regnantis, erat. Nil belli jura popoſcit;
Quæque dari voluit, voluit ſibi poſſe negari.
Immodicas poſſedit opes; ſed plura retentis
Intulit. Invaſit ferrum, ſed ponere norat.
Prætulit arma togæ, ſed pacem armatus amavit.
Juvit ſumta ducem, juvit dimiſſa poteſtas.
Caſta domus, luxuque carens; corruptaque nunquam
Fortuna domini. Clarum, & venerabile nomen
Gentibus; & multum noſtræ quod proderat urbi.
Olim vera fides, Syllâ Marioque receptis,
Libertatis obît; Pompeio rebus ademto,
Nunc & ficta perît. Non jam regnare pudebit;
Nec color imperii, nec frons erit ulla Senatûs.
O felix, cui ſumma dies fuit obvia victo,

Et cui quærendos Pharium scelus obtulit enses !
Forsitan in soceri potuisses vivere regno.
Scire mori, sors prima viris; sed proxima, cogi.
Et mihi, si fatis aliena in jura venimus,
Da talem Fortuna Jubam: non deprecor hosti
Servari, dum me servet cervice recisâ.

(6) O nunquam pacate Cilix! iterumne rapinas
Vadis in æquoreas? Magnum Fortuna removit;
Jam pelago pirata redis.

(7) Nos Cato, da veniam, Pompeii duxit in arma,
Non belli civilis amor; partesque favore
Fecimus. Ille jacet, quem paci prætulit orbis;
Causaque nostra perit. Patrios permitte penates,
Desertamque domum, dulcesque revisere natos.
Nam quis erit finis, si nec Pharsalia pugnæ,
Nec Pompeius erit? Perierunt tempora vitæ;
Mors eat in tutum; justas sibi nostra senectus
Prospiciat flammas. Bellum civile sepulchra
Vix ducibus prestare potest. Non barbara victos
Regna manent; non Armenium mihi sæva minatur,
Aut Scythicum Fortuna jugum; sub jura togati
Civis eo. Quisquis Magno vivente secundus,
Hic mihi primus erit; sacris præstabitur umbris
Summus honor: dominum, quem clades cogit, habebo;
Nullum, Magne, ducem. Te solum in bella secutus,
Post te, fata sequar; neque enim sperare secunda

Fas mihi, nec liceat. Fortuna cuncta tenentur
Cæſaris; Emathium ſparſit victoria ferrum.
Clauſa fides miſeris, & toto ſolus in orbe eſt,
Qui velit, ac poſſit victis præſtare ſalutem.
Pompeio, ſcelus eſt bellum civile, perempto,
Quo fuerat vivente, fides. Si publica jura,
Si ſemper patriam ſequeris, Cato, ſigna petamus
Romanus quæ Conſul habet. Sic ille profatus.
Inſiluit puppi, juvenum comitante tumultu.

Actum Romanis fuerat de rebus, & omnis
Indiga ſervitii fervebat littore plebes.
Erupêre ducis ſacro de pectore voces:
Ergo pari voto geſſiſti bella, juventus;
Tu quoque pro dominis, & Pompeiana fuiſti,
Non Romana manus? Quòd non in regna laboras,
Quòd tibi, non ducibus, vivis, morienſque quòd orbem
Acquiris nulli, quòd jam tibi vincere tutum eſt,
Bella fugis! quærisque jugum cervice vacante!
Et neſcis ſine rege pati! Nunc cauſa pericli
Digna viris. Veſtro potuit Pompeius abuti
Sanguine. Nunc patriæ jugulos enſeſque negatis,
Cùm propè libertas! Unum Fortuna reliquit
Jam tribus è dominis. Pudeat: plus regia Nili
Contulit in leges, & Parthi militis arcus.
Ite, ô degeneres, Ptolomæi munus, & arma
Spernite. Quis veſtras ullâ putet eſſe nocentes
Cæde manus? Credet faciles ſibi terga dediſſe,
Credet ab Emathiis primos fugiſſe Philippis.

Vadite securi; meruistis judice vitam
Cæsare, non armis, non obsidione subacti.
O famuli turpes, domini post fata prioris,
Itis ad hæredem! Cur non majora mereri,
Quàm vitam, veniamque libet? Rapiatur in undas
Infelix Magni conjux, prolesque Metelli;
Ducite Pompeios; Ptolomæi vincite munus.
Nostra quoque inviso quisquis feret ora tyranno,
Non parvâ mercede dabit. Sciat ista juventus
Cervicis pretio, bene se mea signa secutam.
Quin agite, & magnâ meritum cum cæde parate,
Ignavum scelus est tantùm fuga. Dixit; & omnes
Haud aliter medio revocavit ab æquore puppes,
Quàm, simul effetas linquunt examina ceras,
Atque oblîta favi non miscent nexibus alas,
Sed sibi quæque volat, nec jam degustat amarum
Desidiosa thymum; tum si sonus increpat æris,
Attonitæ posuêre fugam, studiumque laboris
Florigeri repetunt, & sparsi mellis amorem;
Gaudet in Hyblæo securus gramine pastor
Divitias servasse casæ. Sic voce Catonis
Inculcata viris justi patientia Martis.

(8) Ambigua sed lege loci jacet invia sedes;
Æquora fracta vadis, abruptaque terra profundo;
Et post multa sonant projecti littora fluctus.

(9) Olim Syrtis erat pelago, penitusque natabat;
Sed rapidus Titan ponto sua lumina pascens,
Æquora subduxit zonæ vicina perustæ;

Et nunc pontus adhuc Phœbo siccante repugnat.

(10) Invidus, annoso famam qui derogat ævo,
Qui vates ad vera vocat.

(11) O quibus una salus placuit mea castra secutis,
Indomitâ cervice mori, componite mentes
Ad magnum virtutis opus, summosque labores.
Vadimus in campos steriles, exustaque mundi,
Quà nimius Titan, & raræ in fontibus undæ,
Siccaque letiferis squalent serpentibus arva,
Datum iter. Ad leges, patriæque ruentis amorem,
Per mediam Libyen veniant, atque invia tentent,
Si quibus in nullo positum est evadere voto,
Si quibus ire sat est. Neque enim mihi fallere quemquam
Est animus, tectoque metu perducere vulgus.
Hi mihi sint comites, quos ipsa pericula ducent,
Qui me teste, pati, vel quæ tristissima, pulchrum,
Romanumque putant. At qui sponsore salutis
Miles eget, capiturque animæ dulcedine, vadat
Ad dominum meliore viâ. Dum primus arenas
Ingrediar, primusque gradus in pulvere ponam,
Me calor æthereus feriat, mihi plena veneno
Occurrat serpens; fatoque pericula vestra
Prætentate meo, sitiat, quicunque bibentem
Viderit; aut umbras nemorum quicunque petentem,
Æstuet; aut equitem peditum præcedere turmas,
Deficiat; si quo fuerit discrimine notum
Dux, an miles eam. Serpens, sitis, ardor, arenæ,

Dulcia virtuti: gaudet patientia duris.
Lætius est, quoties magno sibi constat, honestum.

(12) Temperies vitalis abest; & nulla sub illâ
Cura Jovis terrâ est; naturâ deside torpet
Orbis, & immotis annum non sentit arenis.

(13) . . . . Non montibus ortum
Adversis frangit Libye, scopulisque repulsum
Dissipat, & liquidas è turbine solvit in auras;
Nec ruit in sylvas, annosaque robora torquens
Lassatur: patet omne solum, liberque meatu
Æoliam rabiem totis exercet arenis.
At non imbriferam cum torto pulvere nubem
In flexum violentus agit: pars plurima terræ
Tollitur, & nunquam resoluto vertice pendet.

(14) . . . . . Nullusque potest consistere miles,
Instabilis raptis etiam, quas calcat, arenis.
Concuteret terras, orbemque à sede moveret,
Si solidâ Libye compage, & pondere duro
Clauderet exesis austrum scopulosa cavernis.
Sed quia mobilibus facilis turbatur arenis,
Nusquam luctando stabilis manet: imaque tellus
Stat, quia summa fugit.

(15) Sic orbem torquente Noto, Romana juventus
Procubuit, metuensque rapi, constrinxit amictus,
Inseruitque manus terræ; nec pondere solo,
Sed nixu jacuit: vix sic immobilis austro,
Qui super ingentes cumulos involvit arenæ,

Atque operit tellure viros. Vix tollere miles
Membra valet, multo congeſtu pulveris hærens.

(16) Utque calor ſolvit, quem torſerat aëra ventus,
Incenſuſque dies, manant ſudoribus artus;
Arent ora ſiti. Conſpecta eſt parva malignâ
Unda procul venâ, quàm vix è pulvere miles
Corripiens, patulum galeâ confudit in orbem,
Porrexitque duci. Squalebant pulvere fauces
Cunctorum; minimumque tenens dux ipſe liquoris,
Invidioſus erat. Mene, inquit, degener, unum,
Miles, in hac turbâ vacuum virtute putaſti?
Uſque adeò mollis, primiſque caloribus impar
Sum viſus? Quantò pœnâ tu dignior iſtâ,
Qui populo ſitiente bibas! Sic concitus irâ
Excuſſit galeam; ſuffecitque omnibus unda.

(17) Ventum erat ad templum, Libycis quod gentibus unum.
Inculti Garamantes habent. Stat corniger illîc
Jupiter, ut memorant; ſed non aut fulmina vibrans;
Aut ſimilis noſtro, ſed tortis cornibus Ammon.
Non illîc Libycæ poſuerunt ditia gentes
Templa; nec Eoïs ſplendent donaria gemmis.
Quamvis Æthiopum populis, Arabumque beatis
Gentibus, atque Indis unus ſit Jupiter Ammon;
Pauper adhùc Deus eſt, nullis violata per ævum
Divitiis delubra tenens; morumque priorum.
Numen Romano templum defendit àb auro.

Esse locis superos testatur silva per omnem
Sola virens Libyen.

(18) Maximus hortator scrutandi voce deorum
Eventus, Labienus erat. Sors obtulit, inquit,
Et fortuna viæ tam magni numinis ora,
Consiliumque dei; tanto duce possumus uti
Per Syrtes, bellique datos cognoscere casus.
Nam cui crediderim superos arcana daturos,
Dicturosque magis, quàm sancto vera Catoni?
Certe vita tibi semper directa supernas
Ad leges, sequerisque Deum. Datur ecce loquendi
Cum Jove libertas. Inquire in fata nefandi
Cæsaris; & patriæ venturos excute mores:
Jure suo populis uti, legumque licebit,
An bellum civile perit. Tua pectora sacra
Voce reple: duræ saltem virtutis amator,
Quære quid est virtus, & posce exemplar honesti.

Ille deo plenus, tacitâ quem mente gerebat,
Effudit dignas adytis è pectore voces:
Quid quæri, Labiene, jubes? An liber in armis
Occubuisse velim potiùs, quàm regna videre?
An sit vita nihil, sed longam differat ætas?
An noceat vis ulla bono? Fortunaque perdat
Oppositâ virtute minas? laudandaque velle
Sit satis? & nunqam successu crescat honestum?
Scimus, & hoc nobis non altiùs inseret Ammon.
Hæremus cuncti superis; temploque tacente,
Nil facimus non sponte dei. Nec vocibus ullis

OF THE ... OF ... ASIATIC

Numen eget; dixitque semel nascentibus auctor
Quicquid scire licet. Steriles nec legit arenas,
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.
Estne dei sedes, nisi terra, & pontus, & aër,
Et cœlum, & virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter est quodcunque vides, quocunque moveris.
Sortilegis egeant dubii, semperque futuris
Casibus ancipites; me non oracula certum,
Sed mors certa facit. Pavido, fortique cadendum est:
Hoc satis est dixisse Jovem. Sic ille profatur:
Servatâque fide templi discedit ab aris,
Non exploratum populis Ammona relinquens.

Ipse manu sua pila gerens, præcedit anheli
Militis ora pedes; monstrat tolerare labores,
Non jubet; & nullâ vehitur cervice supinus,
Carpentove sedens. Somni parcissimus ipse est,
Ultimus haustor aquæ. Cùm tandem fonte reperto
Indiga cogatur latices potare juventus,
Stat, dum lixa bibat. Si veris magna paratur
Fama bonis, & si successu nuda remoto
Inspicitur virtus, quicquid laudamus in ullo
Majorum, fortuna fuit. Quis Marte secundo,
Quis tantum meruit populorum sanguine nomen?
Hunc ego per Syrtes, Libyæque extrema triumphum
Ducere maluerim, quàm ter Capitolia curru
Scandere Pompeii, quàm frangere colla Jugurthæ.
Ecce parens verus patriæ dignissimus aris,
Roma, tuis; per quem nunquam jurare pudebit,

Et quem, si steteris unquam cervice solutâ,
Tunc olim factura deum.

(19) Ductor, ut aspexit perituros fonte relicto,
Alloquitur : Vanâ specie conterrite leti,
Ne dubita, miles, tutos haurire liquores :
Noxia serpentum est admisto sanguine pestis ;
Morsu virus habent, & fatum dente minantur ;
Pocula morte carent. Dixit, dubiumque venenum
Hausit ; & in totâ Libyæ fons unus arenâ
Ille fuit, de quo primus sibi posceret undam.

(20) . . . . Illis è faucibus angues
Stridula fuderunt vibratis sibila linguis,
Femineæ qui more comæ per terga soluti,
Ipsa flagellabant gaudentis colla Medusæ.
Surgunt adversâ subrectæ fronte colubræ,
Vipereumque fluit depexo crine venenum.

(21) . . . . . . Vigilat pars magna comarum,
Defenduntque caput protenti crinibus hydri ;
Pars jacet in medios vultus, oculique tenebras.

(22) . . . . . . Nec, quæ mensura viarum,
Quisve modus norunt, cœlo duce. Sæpe querentes,
Reddite dii, clamant, miseris, quæ fugimus, arma,
Reddite Thessaliam. Patimur cur segnia fata
In gladios jurata manus ? pro Cæsare pugnant
Dipsades, & peragunt civilia bella Cerastæ.
Ire libet quà Zona rubens atque axis inustus
Solis equis ; juvat ætheriis adscribere causis

Quòd peream; cæloque mori. Nil, Africa, de te,
Nec de te, Natura, queror; tot monſtra ferentem,
Gentibus ablatum dederas ſerpentibus orbem;
Impatienſque ſolum Cereris, cultore negato,
Damnaſti, atque homines voluiſti deeſſe venenis.
In loca ſerpentum nos venimus. Accipe pœnas,
Tu quiſquis ſuperùm commercia noſtra peroſus,
Hinc torrente plagâ, dubiis hinc Syrtibus orbem
Abrumpens, medio poſuiſti limite mortes.
Per ſecreta tui bellum civile receſsûs
Vadit; & arcani miles tibi conſcius orbis
Clauſtra petit mundi. Forſan majora ſuperſunt
Ingreſſis. Coëunt ignes ſtridentibus undis,
Et premitur natura poli. Sed longius iſtâ
Nulla jacet tellus, quam famâ cognita nobis
Triſtia regna Jubæ. Quæremus forſitan iſtas
Serpentum terras; habet hoc ſolatia cœlum,
Vivit adhuc aliquid. Patriæ non arva requiro,
Europamque, alios ſoles, Aſiamque videntem.
Qua te parte poli, qua te tellure reliqui
Africa? Cyrenis etiam nunc bruma rigebat.
Exiguâne viâ legem convertimus anni?
Imus in adverſos axes evolvimur orbe;
Terga damus ferienda Noto. Nunc forſitan ipſa eſt
Sub pedibus jam Roma meis. Solatia fati
Hæc petimus: veniant hoſtes, Cæſarque ſequatur
Qua fugimus. Sic dura ſuos patientia queſtus
Exonerat. Cogit tantos tolerare labores
Summa ducis virtus, qui nudâ fuſus arenâ

Excubat, atque omni Fortunam provocat horâ.
Omnibus unus adest fatis; quòque vocatur
Advolat, atque ingens meritum, majusque salute
Contulit, in letum vires: puduitque gementem
Illo teste mori. Quod jus habuisset in ipsum
Ulla lues? casus alieno in pectore vincit,
Spectatorque docet magnos nil posse dolores.

(23) . . . . Fiducia tanta est
Sanguinis: in terram parvus cùm decidit infans,
Ne qua sit externæ Veneris mistura timentes,
Letificâ dubios explorant aspide partus.
Utque Jovis volucer, calido cùm protulit ovo
Implumes natos, solis convertit in ortus;
Qui potuêre pati radios, & lumine recto
Sustinuere diem cœli, servantur in usus;
Qui Phœbo cessere, jacent. Sic pignora gentis
Psyllus habet, si quis tactos non horruit angues,
Si quis donatis lusit serpentibus infans.

(24) Sigeasque petit famæ mirator arenas.
Et Simoëntis aquas, & Graio nobile busto
Rhætion, & multum debentes vatibus umbras.
Circuit exustæ nomen memorabile Troiæ,
Magnaque Phœbæi quærit vestigia muri.
Jam silvæ steriles, & putres robore trunci
Assaraci pressêre domos, & templa deorum:
Jam lassa radice tenent; ac tota teguntur
Pergama dumetis; etiam perière ruinæ.
Aspicit Hesiones scopulos, silvasque latentes

Anchiſæ thalamos ; quo judex ſederit antro ;
Unde puer raptus cœlo ; quo vertice Nais
Luſerit Œnone. Nullum eſt ſine nomine ſaxum.
Inſcius in ſicco ſerpentem pulvere rivum
Tranſierat, qui Xantus erat[d] : ſecurus in alto
Gramine ponebat greſſus : Phryx incola manes
Hectoreos calcare vetat. Diſcuſſa jacebant
Saxa, nec ullius faciem ſervantia ſacri ;
Herceas monſtrator ait, non reſpicis aras ?
O ſacer, & magnus vatum labor ! omnia fato
Eripis, & populis donas mortalibus ævum.
Invidiâ ſacræ Cæſar ne tangere famæ ;
Nam, ſi quid Latiis fas eſt promittere Muſis,
Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores,
Venturi me, teque legent ; Pharſalia noſtra
Vivet, & à nullo tenebris damnabitur ævo.
Ut ducis implevit viſus veneranda vetuſtas,
Erexit ſubitas congeſtu ceſpitis aras,
Votaque turicremos non irrita fudit in ignes.
Dî cinerum, Phrygias colitis quicunque ruinas,
Æneæque mei, quos nunc Lavinia ſedes
Servat & Alba, Lares, & quorum lucet in aris
Ignis adhuc Phrygius, nullique aſpecta virorum
Pallas, in abſtruſo pignus memorabile templo ;
Gentis Iuleæ veſtris clariſſimus aris
Dat pia tura nepos, & vos in ſede priori
Ritè vocat : date felices in cætera curſus ;
Reſtituam populos. Gratâ vice mœnia reddent
Auſonidæ Phrygibus, Romanaque Pergama ſurgent.

Sic fatus, repetit classes, & tota secundis
Vela dedit Coris, avidusque urgente procellâ
Iliacas pensare moras, Asiamque potentem
Prævehitur, pelagoque Rhodon spumante relinquit.

(25) Aufer ab aspectu nostro funesta, satelles,
Regis dona tui: pejus de Cæsare vestrum,
Quàm de Pompeio meruit scelus: unica belli
Præmia civilis, victis donare salutem,
Perdidimus. Quòd si Phario germana tyranno
Non invisa foret, potuissem reddere regi,
Quòd meruit; fratrique tuum pro munere tali
Misissem, Cleopatra, caput. Secreta quid arma
Movit, & inseruit nostro sua tela labori?
Ergo in Thessalicis Pellæo fecimus arvis
Jus gladio? vestris quæsita licentia regnis?
Non tuleram Magnum mecum Romana regentem;
Te Ptolemæe feram? Frustra civilibus armis
Miscuimus gentes, si qua est hoc orbe potestas
Altera, quàm Cæsar; si tellus ulla duorum est.
Vertissem Latias à vestro littore proras:
Famæ cura vetat, ne non damnasse cruentam,
Sed videar timuisse Pharon. Nec fallere vos me
Credite victorem: nobis quoque tale paratum
Littoris hospitium: ne sic mea colla gerantur,
Thessaliæ fortuna facit. Majore profectò,
Quàm metui poterat, discrimine gessimus arma:
Exilium, generique minas, Romamque timebam;
Pœna fugæ Ptolemæus erat. Sed parcimus annis,

Donamusque nefas. Sciat hac pro cæde tyrannus
Nil veniâ plus posse dari. Vos condite busto
Tanti colla ducis : sed non, ut crimina tantum
Vestra tegat tellus. Justo date tura sepulchro,
Et placate caput, cineresque in littore fusos
Colligite, atque unam sparsis date Manibus urnam;
Sentiat adventum soceri, vocesque querentis
Audiat umbra pias. Dum nobis omnia præfert,
Dum vitam Phario mavult debere clienti,
Læta dies rapta est populis; concordia mundo
Nostra perit : caruêre deis mea vota secundis,
Ut te complexus, positis felicibus armis,
Affectus abs te veteres, vitamque rogarem,
Magne, tuam; dignâque satis mercede laborum
Contentus, par esse tibi. Tunc pace fideli
Fecissem, ut victus posses ignoscere divis;
Fecisses ut Roma mihi.

Argument du dixième Livre.

ENTRÉE de César dans Alexandrie. Il visite les Temples des Dieux & le tombeau d'Alexandre. Cléopatre, au milieu de la nuit, vient se jeter à ses pieds : il la réconcilie avec le Roi son frère : leur réunion est célébrée dans un festin. Le sage Achorée y assiste. César l'interroge sur les mervelles de l'Egypte. Réponse du vieillard. Complot de Photin & d'Achillas. Celui-ci s'avance avec une armée. César s'enferme dans le palais avec le jeune Roi pour ôtage. Il y est assiégé. Il fait périr Photin. Arsinoé, sœur de Cléopatre, se rend au camp des Egyptiens, fait assassiner Achillas, & met Ganimède à sa place. Le siège continue. César tente pour s'échapper de regagner les vaisseaux qui

ſont dans le port. Il eſt attaqué ſur la levée qui joint la ville avec l'île du Phare.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE DIXIÈME.

Dès que César, renvoyant devant lui la tête de Pompée, eſt deſcendu ſur ce rivage odieux, il s'élève un combat entre ſa fortune & le deſtin de la coupable Egypte, pour décider ſi le Nil ſubira la même loi que le Tibre, ou ſi le glaive de Ptolomée enlevera au monde le vainqueur après le vaincu. O Pompée, ton ombre ſecourut ton beau-père : elle déroba César au fer de tes aſſaſſins ; & ſans la défiance que lui inſpira ta mort, ce n'eût pas été lui, mais le peuple romain, que l'Egypte auroit eu pour maître.

D'abord ſe croyant aſſuré de la foi de

Ptolomée, après le crime qui en étoit le gage, il entra, précédé de ses étendards, dans les murs fondés par Alexandre. Mais à la vue des faisceaux, le peuple d'Egypte murmure, indigné que Rome vienne jusques dans ses murs commander à ses Rois & s'attribuer leur puissance. Ce tumulte avertit César que les esprits étoient émus & divisés, & que ce n'étoit pas à lui qu'on avoit immolé Pompée. Mais dissimulant sa frayeur (1) sous un visage serein, il parcourut d'un pas intrépide les temples de Sérapis (*a*) & des autres Dieux de l'Egypte, monumens dont la splendeur atteste l'ancienne puissance des Macédoniens. Cependant ni la beauté de ces édifices, ni les richesses qu'ils étalent, ni la majesté du culte qu'on y rend aux Dieux, ni la magnificence & la grandeur de la ville qui les renferme, ne touchent l'ame

(*a*) *Ptolemæus Lagides, sive Soter, Serapidi deo in urbe hac regia, templum invidendæ magnitudinis & structuræ mirabilis dedicari curavit.* Jablouski, Panth. Ægyp. lib. 4. c. 3.

de César. Un seul objet l'émeut & l'intéresse, c'est le tombeau d'Alexandre. Il y descend avec une ardeur impatiente, il contemple d'un œil immobile le lieu où repose cet illustre brigand, dont le ciel vengeur délivra la terre. Ses restes, qu'il eût fallu disperser dans l'univers, sont recueillis comme en un sanctuaire. La Fortune épargne jusqu'à ses mânes, & le bonheur de son règne se perpétue même après sa mort; car si jamais la liberté rentroit dans ses droits sur la terre, ce seroit pour être le jouet des peuples qu'on auroit conservé les cendres de leur oppresseur, & non pour offrir au monde l'exemple utilement terrible du pouvoir immense qu'un homme peut usurper sur les nations.

On le vit sortir de sa Macédoine, héritage obscur de ses aïeux, regarder avec mépris Athènes, dont son père avoit fait la conquête, &, poussé par ses heureux destins, marcher à travers les royaumes de l'Asie & sur des champs couverts de morts. Son glaive destructeur moissonne

les peuples de l'Orient; les fleuves les plus éloignés, dans la Perse l'Euphrate, & le Gange dans l'Inde, sont teints du sang qu'il fait couler; rapide fléau de la terre, foudre terrible dont les coups frappent les Nations entières, astre ennemi du genre humain. Il se préparoit à lancer des flottes sur l'Océan qui environne la terre. L'onde, le feu, rien ne l'arrête; il affronte les écueils des Syrthes, il traverse les sables de la Libye, pour aller consulter Ammon. Par l'Orient, il fût arrivé aux bords où le soleil se couche; il eût fait le tour des deux pôles; il eût vu les sources du Nil. La mort l'arrêta dans sa course, & la nature n'eut pas d'autre bord à opposer à l'ambition de ce furieux. Le même orgueil jaloux, qui lui fit souhaiter d'avoir à lui seul l'empire du monde, ne put souffrir qu'il se donnât un égal dans un successeur. Il aima mieux laisser sa dépouille à déchirer entre ses héritiers. Maître de Babylone, il mourut dans ses murs, révéré du Parthe qu'il avoit dompté. O souvenir humiliant pour Rome! Le Parthe a

redouté la lance macédonienne plus que le javelot romain ! Notre empire s'est étendu jusques sous les astres de l'Ourse, jusqu'aux bornes du couchant, & bien avant dans les climats d'où le vent du midi se lève ; & le seul effort des Arsacides nous arrête dans l'Orient ! Une petite province de l'empire d'Alexandre a été l'écueil de nos armes & le tombeau de nos guerriers !

Ptolomée (2), de retour de Péluse, avoit calmé par sa présence les rumeurs d'un peuple timide ; & César ayant pour ôtage le jeune Roi captif dans son palais, y croyoit être en sûreté. Ce fut alors que Cléopatre quittant la maison de campagne où elle étoit réléguée, & s'exposant la nuit sur une barque, se présenta devant le Phare, corrompit le gardien du port, dont elle fit baisser les chaînes, & se rendit dans le palais, même à l'insçu de César : femme dangereuse, l'opprobre de l'Egypte, l'Erynnis des Latins, & dont les coupables attraits ont fait le malheur de

Rome. Autant la fatale beauté de Sparte (*a*) alluma de haînes entre les Héros de la Grèce & de la Phrygie, autant Cléopatre excita de fureurs entre les plus grands des Romains. Au son du sistre Egyptien, elle jeta (je rougis de le dire) la terreur dans le Capitole. Avec le peuple amolli de Canoppe (*b*), elle osa marcher contre les aigles romaines, & se promettre de rentrer triomphante dans le port du Phare, en y menant captif le second des Césars. Leucate (*c*) vit le moment où il étoit douteux si l'Empire ne passeroit pas aux mains d'une femme, & d'une femme étrangère. Elle en conçut l'espoir ambitieux dès la première nuit qu'elle passa dans les bras de César.

Qui peut, trop foible Antoine, ne pas te pardonner ton amour insensé pour elle?

(*a*) Hélène.

(*b*) Ville d'Egypte.

(*c*) Promontoire de l'Epire, non loin duquel se donna la bataille d'Actium.

L'ame inflexible de César a respiré les mêmes feux. Au milieu de sa rage & de ses fureurs, dans un palais habité par les mânes de Pompée, tout fumant encore lui-même du sang qu'il a versé dans la Thessalie, cet amant adultère a pu mêler aux soins dont il étoit tourmenté, les plaisirs d'un honteux amour, & former au sein des alarmes des nœuds criminels, dont les fruits feront rougir la pudeur & la foi. Quel excès de honte ! il oublie que sa fille a été la femme de Pompée ! O Julie ! il te donne des frères, nés d'une femme dont il n'est point l'époux ; & pour cette femme impudique, laissant à ses ennemis tout le temps de se rassembler en Libye, il perd avec elle, au sein des voluptés, les momens les plus précieux ; il aime mieux lui donner l'Egypte, que de s'assurer l'univers.

Cléopatre, se confiant à sa beauté, parut devant César, affligée, mais sans verser de larmes. Elle n'avoit pris de la douleur que ce qui pouvoit l'embellir encore. Echevelée, & dans ce désordre favorable

à la volupté, elle l'aborde, & lui parle en ces mots.

« O César ! ô le plus grand des hommes ! ſi l'héritière de Lagus, chaſſée du trône de ſes pères, peut encore dans ſon malheur ſe ſouvenir de ſon rang ; ſi ta main daigne la rétablir dans tous les droits de ſa naiſſance, c'eſt une Reine que tu vois à tes pieds. Tu es pour moi un aſtre ſalutaire qui vient luire ſur mes Etats ; c'eſt ton équité que j'implore. Je ne ſerai pas la première femme qui aura dominé ſur le Nil. L'Egypte obéit ſans diſtinction à une Reine comme à un Roi. Tu peux lire les dernières paroles de mon père expirant : il veut qu'épouſe de mon frère, je partage ſon lit & ſon trône ; & le jeune Roi, pour aimer ſa ſœur, n'a beſoin que d'être rendu à lui-même. Mais le perfide Photin s'eſt emparé de ſon eſprit comme de ſa puiſſance. Ce n'eſt pas l'héritage de mon père que je réclame à tes genoux ; c'eſt la dignité de ſa couronne, l'honneur & la liberté de ſon fils, avili par le plus honteux eſclavage. Daigne, Céſar, éloigner de

lui le satellite armé qui l'assiège, & ordonne au Roi de régner. De quel orgueil son ministre infame n'est-il pas enflé, depuis qu'il a tranché la tête de Pompée! C'est toi, César, (puissent les Dieux écarter ce présage!) c'est toi qu'il menace à présent; & il n'est déjà que trop honteux pour le monde & pour toi, que la mort de Pompée ait été le crime ou le bienfait du perfide & lâche Photin ».

Le langage de Cléopatre eût vainement flatté César; mais le charme de sa beauté se communique à sa prière, & plus éloquens que sa voix, ses yeux parlent & persuadent. Ainsi, après avoir séduit son juge, elle employa une nuit honteuse à l'enchaîner dans ses liens.

César ayant rétabli la paix entre Cléopatre & son frère, la joie de ce grand événement fut célébrée dans un festin. Cléopatre y fit éclater un luxe dont Rome encore n'avoit pas l'idée. Le lieu du festin ressembloit à un temple, mais tel que le siècle présent, quoique plus corrompu, le construiroit à peine. Les toits étoient

chargés de richesses, les bois des lambris étoient cachés sous d'épaisses lames d'or. Les murs n'étoient pas incrustés, mais bâtis d'agathe & de porphyre; dans tout le palais on marchoit sur l'onix. Le vestibule étoit revêtu d'ivoire. L'ébène de Méroé y étoit prodiguée; elle y tenoit lieu du chêne vil, & servoit aux portes du palais de support, & non d'ornement; sur ces portes immenses, l'écaille de la tortue de l'Inde est appliquée en relief, & dans chacune de ses taches une émeraude étincelle. Au dedans, on ne voit que des vases de jaspe, que des sièges émaillés de rubis & de diamans, que des lits, où la pourpre, l'or, l'écarlate éblouissent les yeux par ce riche mélange que la navette des Egyptiens sait donner à leur tissu. La salle du festin se remplit d'une multitude d'esclaves, différens d'âge & de couleur; les uns brûlés par le soleil d'Ethiopie, & portant leurs cheveux relevés en arrière & repliés autour de leur tête; les autres d'un blond si clair & si brillant, que César dit n'en avoir pas vu

de plus argenté sur les bords du Rhin. On y voit aussi une malheureuse jeunesse à qui le fer a ôté sa vigueur. Parmi elle, on distingue l'âge viril, mais dénué de ses forces, & ayant à peine sur le menton le duvet de l'adolescence.

Ptolomée & Cléopatre (3) se mirent à table; & César, plus grand que les Rois, prit place entre le frère & la sœur. Peu contente du sceptre de l'Egypte & du cœur du Roi son frère & son époux, Cléopatre avoit employé tous les artifices du luxe à relever l'éclat de sa beauté. Les dons les plus précieux de la mer Rouge brillent dans ses cheveux, & forment sa parure; la blancheur de son sein éclate à travers un voile de *Sidon*, que les femmes d'Egypte ont su rendre plus clair encore, en séparant avec l'aiguille les fils de ce léger tissu.

Sur des appuis d'ivoire, aussi blancs que la neige, on a posé des tables du bois du mont Atlas, & si belles, que César n'en eut jamais de pareilles, même depuis qu'il eut vaincu Juba.

Reine insensée, à quelle imprudence te porte ton ambition ? En étalant aux yeux d'un hôte, vainqueur, tout-puissant, & armé, ces richesses dignes d'envie, ne crains-tu pas d'allumer en lui le désir de s'en emparer ? Quand même il n'auroit pas résolu de s'enrichir des dépouilles du monde ; quand ce seroit, au lieu de César, un des Héros de ces temps heureux où la pauvreté fut en honneur dans Rome, un Fabrice, un Curius, ou ce Consul (*a*) que l'on tira de la charrue, & qu'on amena tout couvert de la pous-

(*a*) Attilius Seranus, ou Quintius Cincinnatus, le premier tiré de la charrue pour être Consul, le second pour être Dictateur. *Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri. Serentem invenerunt dati honores*, Seranum *unde cognomen. Aranti quatuor jugera in vaticano, quæ prata* Quintia *appellantur, Cincinnato viator attulit Dictaturam, & quidem, ut tradit Norbanus, nudo, plenoque pulveris etiam num ore. Cui viator: Vela corpus, inquit, ut proferam Senatûs populique Romani mandata.* Plin. lib. 18, cap. 3.

ſière de ſon champ ; qu'il fût aſſis à cette table, il ſeroit tenté d'emporter en triomphe dans ſa patrie une ſi ſuperbe dépouille.

On ſervit dans des vaſes d'or tout ce que l'air, la terre, le Nil & la mer ont produit de plus exquis, tout ce que l'ambition d'un luxe effréné a pu rechercher de plus rare. Ce n'eſt pas aux beſoins de la nature, mais aux délices de la table, qu'on immole dans ce feſtin une foule d'animaux, qui ſont des Dieux ſur le Nil. Des urnes de criſtal verſent l'eau de ce fleuve, la plus flatteuſe au goût qui ſoit dans l'univers. De profondes coupes de pierre précieuſe reçoivent le jus délicieux des vignes de Méroé, cette liqueur qu'un ſoleil ardent fait bouillonner, & à laquelle il donne en peu de temps la maturité d'une longue vieilleſſe. Le nard odoriférant, & la roſe qui ne ceſſe de fleurir dans ces climats, couronnent le front des convives ; leurs cheveux diſtillent les parfums que ces bords mêmes font éclore, & dont la ſubtile eſſence ne

s'est point évaporée, comme quand ils passent sur des bords éloignés.

Là, César apprend à dissiper les richesses de l'univers conquis ; & honteux d'avoir employé ses armes à vaincre un ennemi pauvre, il ne demande qu'un sujet de guerre contre un peuple si opulent.

Lorsque tous les goûts rassasiés eurent mis fin aux plaisirs de la table (4), César s'adressant au sage Achorée, qui, en longue robe de lin (a), assistoit à cette fête, l'engagea dans un entretien qui fut prolongé bien avant dans la nuit : « Vieillard dévoué au culte des autels, & sans doute chéri des Dieux qui vous accordent de si longs jours, daignez (lui dit-il de l'air le plus affable) m'apprendre l'origine des peuples de l'Egypte. Décrivez-moi ces heureux climats, & les mœurs de leurs habitans ; leurs rites sacrés, & les divers symboles sous lesquels ils adorent la Divinité. Expliquez-moi les

(a) Voyez Plutarque, dans le traité d'Isis.

caractères

caractères mystérieux qu'on voit gravés sur vos tombeaux antiques, & dévoilez enfin des Dieux qui ne demandent qu'à se manifester. Si vos ancêtres ont initié l'Athénien Platon dans la science des choses saintes, à qui pouvez-vous confier ces secrets sublimes, qui en soit plus digne que César ? & à qui l'univers doit-il être connu, si ce n'est à son maître ? Je suis venu chercher Pompée en Egypte ; mais votre renommée m'y attiroit autant que le bruit de sa fuite. Au milieu même des combats, j'ai toujours vaqué à l'étude des mouvemens du ciel, du cours des étoiles, & des secrets des Dieux. Ma période de l'année (*a*) ne le cède point à celle d'Eudoxe, le disciple de Platon. Mais

(*a*) L'année grecque, de trois cent cinquante-quatre jours, donnoit, en quatre ans, quarante-cinq jours d'erreur. L'année de César est de trois cent soixante cinq jours, & la quatrième est bissextile ; en sorte que sa période n'a qu'un jour d'erreur en cent trente-quatre ans. C'est cette erreur que le calendrier de Grégoire XIII a corrigée.

avec cet amour extrême de la vérité, la plus noble passion de mon ame, il n'est rien que je désire aussi ardemment de savoir, que les causes, inconnues depuis tant de siècles, du débordement de votre fleuve, & dans quel lieu, si long-temps inaccessible, il prend sa source. Qu'on me donne une pleine assurance de trouver les sources du Nil; & j'abandonne la guerre civile (*a*) ». Dès que César eut achevé, le sage vieillard lui répondit ainsi.

« Oui, César, il m'est permis de vous révéler les secrets de nos vénérables ancêtres, ces secrets qui jusqu'à ce jour ont été inconnus aux profanes mortels. Que d'autres se fassent un devoir religieux de renfermer tant de merveilles dans le silence; pour moi, je crois qu'il est agréable aux Dieux d'entendre annoncer les prodiges de leur sagesse, & que leurs lois

(*a*) Ce désir de César sembleroit outré, si l'ambition que le Poète lui attribue n'avoit pas été celle de Cyrus, de Cambyse, d'Alexandre, *&c.*

ſoient révélées à tous les peuples du monde ».

Alors il développa aux yeux de Céſar tout ce que l'antique Egypte avoit pu ſavoir de l'ordre éternel qui préſide aux mouvemens des corps céleſtes, de leur influence ſur la nature, & des fonctions qu'ils rempliſſent dans le ſyſtême de l'univers.

« Quant à l'accroiſſement du Nil (ajouta le ſage), c'eſt une erreur (5) des anciens de l'avoir attribué aux neiges de l'Ethiopie (*a*). Il n'en eſt point de ces climats comme de ceux de l'Ourſe & de Borée : la couleur même des peuples qui les habitent, vous annonce un ſoleil brûlant, & un air ſans ceſſe embraſé par le ſouffle du vent du midi. Ajoutez à cela que tous les fleuves, dont la fonte des glaces groſſit la ſource, commencent à s'enfler au retour du printemps, dès la première diſſolution des neiges ; au lieu que le nil n'élève jamais ſes eaux, que

(*a*) Opinion d'Anaxagore.

le Chien céleste n'ait dardé ses rayons, ne rentre dans ses rivages qu'après que la Balance, devenue l'arbitre du jour & de la nuit, les a égalés l'un à l'autre (*a*). Le Nil n'est pas soumis aux mêmes loix que les autres fleuves. Il ne se déborde point en hiver, où l'éloignement du soleil rendroit ses bienfaits inutiles. Destiné à tempérer les feux d'une saison trop ardente, il sort de son lit au milieu de l'été. Placé sous la brûlante zône, de peur que le ciel n'y consume la terre, il se tient prêt à la secourir ; & c'est contre les flammes dévorantes que vomit la gueule du Lion, que ce fleuve élève ses

---

(*a*) L'accroissement du Nil commence peu de temps après l'équinoxe du printemps, mais il est insensible jusques vers le solstice d'été. Dès lors il va en augmentant jusques à l'équinoxe d'automne. *Jablouski*, *Panth. Ægypt. In Cancro enim sensim ac modicè primùm crescit, in Leone plenissimus fluit, pigrescit in Virgine & lentior manat, adhuc tamen crescit ; at in Librâ post æquinoxium, revocatur intra ripas & retrocedit.* Plin Exercit. pag. 436.

eaux. Si-tôt que le tropique commence à s'embraſer, Syène (*a*), expirante ſous le char du ſoleil, implore ſon Dieu tutélaire : le fleuve vient à ſon ſecours ; & il ne ceſſe d'inonder ſes campagnes, que lorſque le ſoleil, déclinant vers l'automne, ne plonge plus ſur Méroé (*b*). Qui peut dire les cauſes de ce prodige ? C'eſt ainſi que la mère commune, la ſage Nature, a voulu déterminer le cours du Nil ; il le falloit pour le bien du monde.

» L'antiquité attribuoit auſſi l'accroiſſement du Nil aux vents du Nord, qui tous les ans, dans la même ſaiſon, règnent conſtamment dans les airs avec une pleine puiſſance : ſoit que ces vents chaſſent vers le midi les nuages du pôle (*c*),

(*a*) Ville de la Thébaïde, au bord du Nil, ſous le tropique, 23 deg. 50 min. de latitude ſeptentrionale, ſelon Ptolémée.

(*b*) Eſpèce d'île formée par les bras du Nil, ou plutôt par deux fleuves qui ſe joignent au Nil ; 16 deg. 25 min. de latit. ſelon Ptolémée, & 18 deg. ſelon M. d'Anville.

(*c*) Véritable cauſe, que Démocrite avoit re-

& que ces nuages fondus en pluie grossissent les sources du Nil ; soit que les flots de la mer, soulevés par la même cause, suspendent la chûte des eaux de ce fleuve, & que, refoulé vers sa source, il soit forcé de surmonter ses bords & de se répandre dans les campagnes (*a*).

» Il en est qui ont supposé de longs canaux dans les entrailles de la terre ; & entre les rochers qui composent la solide épaisseur du globe, des vides profonds, par lesquels la chaleur du Midi attire les eaux du Nord, & les rassemble au milieu du monde, lorsque le soleil, s'éloignant du pôle, lance directement ses feux sur Méroé. Alors (disent-ils) par des routes cachées, l'Eridan, le Da-

---

connue, & qu'Aristote avoit apprise d'Eudoxe ou de Platon, qui la tenoient des Prêtres d'Egypte. Ces vents, que le Poète dit être les zéphyrs, étoient, selon les Grecs, les vents Etésiens, ou vents du Nord, qui seuls sont opposés au cours du Nil vers son embouchure.

(*a*) Opinion de Thalès.

nube, tous les fleuves du Nord viennent grossir le Nil, & un seul lit ne peut contenir toutes les eaux que vomit sa source (*a*).

» On croit aussi que c'est dans l'Océan, qui embrasse & qui contient la terre, que le Nil va puiser ses eaux, & qu'elles déposent leur amertume dans l'immensité de leur cours.

» On n'a pas manqué de dire encore que le soleil, qui se nourrit des humides vapeurs qu'il aspire lorsqu'il touche à notre tropique, en élève plus qu'il n'en peut consumer, & que, par la fraîcheur des nuits, ces eaux surabondantes, rendues à la terre, se joignent à celles du Nil (*b*).

» Pour moi, s'il m'est permis (6) de prononcer sur ce grand phénomène, je crois qu'entre les fleuves répandus sur la terre, les uns, long-temps après qu'elle

(*a*) Opinion commune parmi les Prêtres d'Egypte.

(*b*) Opinion d'Hérodote.

a été formée, sont sortis de son sein par les secousses qui ont brisé ses veines, & sans qu'un Dieu les en ait tirés; que les autres ont été compris dans la première disposition du mécanisme de la nature, & ont commencé avec le grand tout; que ceux-là coulent au hasard, mais que ceux-ci sont dirigés par l'ouvrier & le moteur suprême, qui les soumet aux lois de l'ordre universel, & que de ce nombre est le fleuve à qui l'Egypte doit sa richesse & sa félicité.

» Le désir (7) que vous témoignez de connoître sa source, a été l'ambition des rois de Perse, d'Egypte, & de Macédoine. Il n'est point de siècle qui n'eût été glorieux de transmettre cette découverte aux siècles à venir. Mais le mystère qu'en a fait la nature, demeure encore impénétrable (*a*). Le plus grand des

(*a*) Dans le siècle dernier, des Missionnaires Portugais ont cru avoir découvert les sources du Nil en Abissinie, dans le Royaume de Goiam; mais, selon M. Danville, ils ont pris pour le Nil

Rois que Memphis révère, Alexandre voulut dérober au Nil le secret de son origine. Il envoya une troupe d'élite jusques au fond de l'Ethiopie : la zône brûlante les arrêta ; ils virent le Nil fumant sous les feux de l'astre du jour. Sésostris pénétra vers les bords du couchant jusques aux limites du monde ; & dans sa course triomphante, ce Roi superbe se fit traîner (dit-on) par des Rois attelés à son char ; mais il parvint à boire les eaux du Rhône & de l'Eridan, plutôt que celle du Nil à sa source. L'insensé Cambyse porta la guerre jusques dans l'Ethiopie, & après avoir été réduit à se nourrir de la chair de ses compagnons, il revint sur ses pas, sans avoir découvert le lieu où le Nil prend naissance.

» Fleuve mystérieux, la Fable même n'ose parler de ton origine : tu es inconnu par-tout où tu parois, & aucune

---

un des fleuves qui se jettent dans le Nil ; & celui-ci est le *fleuve Blanc*, dont la source reste inconnue.

Nation n'a eu la gloire de pouvoir dire, *il est à moi*. Je vais donc publier du cours de tes eaux ce que m'en a révélé le Dieu qui nous cache ta source (*a*). Tu viens en croissant du milieu de l'axe de la terre. Tu oses traverser le brûlant tropique, en dirigeant tes flots vers le pôle de l'Ourse, & contre les aquilons. Bientôt tu t'égares en longs détours vers le couchant & vers l'aurore; tu roules dans l'Ethiopie une onde qui lui est étrangère. L'univers ne sait d'où tu lui viens, ni à quelle partie de lui-même il doit les biens que tu lui fais. La nature a jeté sur ta tête un voile qu'elle n'a permis à aucun peuple de lever. Elle n'a pas voulu que le monde pût te voir foible & rampant; elle a caché dans l'éloignement les replis de tes eaux naissantes. Elle a mieux aimé te faire admirer, que te faire connoître aux humains. En te voyant grossi des pluies & des frimas d'un hiver.

(*a*) Le Poëte a pris ce morceau de son oncle Sénèque, *Natural. quest. liv.* 4, *c.* 2.

éloigné, on s'imagine que tu franchis les deux solstices, et que tu parcours les deux pôles. Une partie du monde demande où tu commences, & l'autre où tu finis ton cours. Tu te partages en deux canaux pour embrasser l'île de Méroé, peuplée de noirs habitans, & plantée de bois d'ébène; mais quoique ces bois y abondent & la couronnent de leurs rameaux, les ardeurs de l'été n'y sont tempérées par aucun ombrage : tant l'île est directement frappée des feux du Lion. De là, tu traverses les régions du soleil, sans que le volume de tes eaux diminue; tu parcours d'immenses plaines de sable, tantôt ramassé en un seul lit avec toutes tes forces, tantôt divisé en rameaux, ou répandu sur des rivages faciles à surmonter. En approchant des murs de Phile, barrière commune de l'Egypte & de l'Ethiopie (*a*), tu rassembles de nouveau

(*a*) *Supra cataracten sunt Philæ communis Æthiopum & Ægyptiorum habitatio.* Strab. lib. 17.

tes ondes ; tu les promènes lentement dans les déserts qui bordent le golfe arabique. Qui croiroit, à voir dans ces plaines le cours tranquille de tes eaux, que dans peu tu vas les soulever avec tant de fureur & de violence ? C'est lorsqu'à travers des rochers escarpés & de profonds abîmes, tes chûtes rapides font écumer & bondir tes flots mugissans, c'est alors qu'indigné des obstacles qui traversent ton cours, torrent fougueux, tu te révoltes, & lances ton écume jusqu'au plus haut des airs. Tout frémit au bruit de tes vagues, & la montagne dont tu bats les flancs s'ébranle avec un profond murmure.

» Au delà de ce long détroit, Abaton, cette roche sacrée chez nos vénérables ancêtres, & deux écueils qu'il leur a plu d'appeler les veines du Nil, parce qu'on y observe les premiers signes de son accroissement, soutiennent le choc de ses eaux bondissantes. Plus loin s'élèvent des montagnes que la nature lui oppose pour l'empêcher de se répandre,

& qui privent les champs de Libye du riche tribut de ses eaux. Entre les flancs de ces montagnes, dans une profonde vallée, son onde captive & domptée coule paisiblement dans un majestueux silence. C'est à Memphis qu'il est réservé de lui ouvrir de vastes plaines qu'elle lui permet d'inonder, sans qu'aucune digue s'oppose au débordement de ses eaux ».

Tel fut l'entretien que César, aussi tranquille qu'en pleine paix, poursuivit jusqu'au milieu de la nuit avec ce vieillard vénérable. Mais (8) l'ame atroce de Photin, déjà souillée d'un meurtre abominable, ne peut plus s'abstenir de crimes. Après l'assassinat de Pompée, il ne voit rien qui ne lui soit permis. L'ombre de ce Héros le tourmente; les furies vengeresses l'irritent, & le poussent à de nouveaux forfaits: il croit ses mains dignes aussi de verser le sang de César, ce sang dont la Fortune a résolu d'arroser les Pères Conscrits, pour expier leur défaite. Peu s'en fallut que le châ-

timent de la guerre civile & la vengeance du Sénat ne fuſſent confiés à ce vil eſclave. Sauvez-nous, grands Dieux, de cette honte : empêchez que Céſar ne périſſe d'une autre main que de celle de Brutus ; le ſupplice du tyran de Rome ne ſeroit plus que le crime du Phare, & l'exemple en ſeroit perdu.

Photin médite une entrepriſe à laquelle le deſtin s'oppoſe. Ce n'eſt point par trahiſon qu'il attente à la vie de Céſar ; c'eſt à force ouverte qu'il oſe attaquer ce Chef invincible. Telle eſt, Pompée, l'audace que lui inſpire le ſuccès de ta mort, qu'il prétend faire tomber la tête de ton vainqueur comme la tienne, & le réunir à toi. Voici ce qu'il écrivit à ſon complice Achillas, qui alors étoit à Peluſe avec toutes les forces de l'Egypte : car le jeune Roi les lui avoit confiées, & l'avoit armé autant contre lui-même que contre ſes ennemis.

« Repoſe-toi (lui diſoit Photin) dans une honteuſe molleſſe (9) ; reſte plongé dans un profond ſommeil. Cléopatre,

en ton abſence, s'eſt emparée du palais; le Phare n'eſt pas ſeulement trahi, mais il eſt livré aux Romains. Toi ſeul tu manques à la fête de l'hymen qu'on célèbre ici. Cléopatre, cette ſœur impie, vient de s'unir à ſon frère, après s'être unie à Céſar; & paſſant de l'un à l'autre de ſes deux époux, elle tient le ſceptre du Nil, & mérite celui du Tibre. Cette femme dangereuſe a pu captiver l'ame d'un homme tel que Céſar, & tu lui confies celle d'un enfant! S'il paſſe une nuit avec elle, ſi, une fois reçu dans ſes bras, il a goûté le charme de ſes careſſes inceſtueuſes, & ſi, ſous le nom d'une amitié ſainte, il a reſpiré un criminel amour, il lui accordera tout, & ma tête & la *tienne*, chacune pour prix d'un baiſer. Nous expierons le crime de ſa beauté ſur les gibets ou dans les flammes. Il n'y a plus pour nous ni ſecours, ni refuge: elle a d'un côté le Roi pour mari; de l'autre, Céſar pour amant; & peux-tu douter qu'à ſes yeux nous ne ſoyons tous deux coupables, nous qui n'avons jamais re-

cherché ses faveurs ? Hâte-toi, viens ; je t'en conjure, au nom du crime que nous avons commis ensemble, & dont nous perdons tout le fruit, au nom de cette alliance que le sang de Pompée a scellée entre nous ; viens, par un prompt soulevement, allumer tout à coup la guerre. Marche au palais, change en funérailles les fêtes nocturnes de l'hymen ; que dans le lit nuptial même Cléopatre soit immolée, avec celui des deux qui se trouvera dans ses bras. Que la fortune du Chef des Romains n'étonne point notre courage. Le même coup du sort qui l'a élevé si haut, & qui a imposé son joug à l'univers, fait notre gloire comme la sienne. La mort de Pompée nous égale à César. Jette les yeux sur ce rivage, où notre crime eût dû nous rendre tout-puissans ; consulte ces flots encore teints du sang que nous avons versé ; & demande-leur s'il est quelque forfait que nous n'ayons droit d'entreprendre. Regarde ce peu de poussière qui fait le tombeau de Pompée, & qui couvre à peine son corps

celui que tu crains n'étoit que son égal. Nous ne sommes pas nés d'un sang illustre; mais qu'importe ? Nous n'avons pas en notre pouvoir les richesses & les forces des Nations ; mais par le crime nous sommes grands, & faits pour accomplir de hautes destinées. Ne vois-tu pas que la Fortune attire elle-même en nos mains ces hommes puissans qu'elle a proscrits ? Après une illustre victime, une plus illustre vient s'offrir à nous. Appaisons par ce sacrifice les mânes plaintifs des Romains. Il est possible que le meurtre de César engage Rome à pardonner aux meurtriers de Pompée. Qu'est-ce qui t'effraye ? est-ce le nom de César ? Et que fait un nom pour sa défense ? César n'est ici qu'un soldat : il a laissé loin de lui ses forces. Cette nuit seule, si tu le veux, terminera la guerre civile, vengera les Nations, & précipitera chez les morts cette tête qui nous reste encore à immoler au repos du monde. Venez tous plonger avec fureur vos mains dans le sang de César : que les Egyptiens rendent ce ser-

vice à leur Roi, & les Romains à leur patrie. Toi, cher Achillas, ne perds pas un instant. Tu trouveras César fatigué des délices de la table, troublé par les vapeurs du vin, & prêt à se livrer aux plaisirs de l'amour. Ose tout ; les Dieux seront pour toi : les vœux des Catons & des Brutus te les rendront plus favorables ».

Achillas s'empresse d'obéir à la voix qui l'appelle au crime. Il ne fait point, comme il est d'usage, donner le signal dans le camp ; la trompette, par aucun son, n'annonce que l'on prend les armes ; on transporte à la hâte & sans bruit tous les instrumens de la guerre. Les troupes s'avancent (*a*) ; elles sont (10) en partie composées de Latins ; mais ces transfuges ont oublié leur naissance, & se sont corrompus au point qu'ils obéissent à un esclave, & qu'ils marchent sans honte sous le satellite d'un Roi, eux pour qui

(*a*) Elles montoient à vingt mille hommes à pied, & deux mille hommes de cavalerie.

même il ſeroit infame de ſouffrir ce Roi à leur tête : hommes ſans foi, ſans piété envers les Dieux, ni envers la patrie ; mains vénales, pour qui l'action la mieux payée eſt la plus juſte ! Ce n'eſt pas en Romains, mais en vils mercenaires qu'ils attentent à la vie de Céſar. O malheureuſe Rome, en quel lieu ne trouves-tu pas la guerre civile ? Ceux des tiens que l'Egypte a pu ſouſtraire à la Theſſalie, exercent ſur le Nil les fureurs de Pharſale. Hélas ! qu'auroient-ils fait de plus, ſi Pompée, reçu en Egypte, les eût rangés ſous ſes drapeaux ? Il falloit donc que chaque main romaine ſervît la colère du ciel, & lui payât un tribut de ſang ! Patrie expirante, il n'eſt permis à aucun de tes enfans de s'abſtenir du parricide ! Et voilà comme il a plu aux Dieux de te voir déchirer le ſein. Ce n'eſt plus entre le beau-père & le gendre que les peuples ſont partagés : l'eſclave d'un roi ſe met à la tête de la guerre civile ; Achillas commande [illegible] parti de Romains ; & ſi le ſort ne prenoit pas ſoin de ga-

rantir César du coup qui le menace, ce parti seroit le vainqueur.

Les deux Chefs de l'entreprise étoient au moment de l'exécuter. Dans le tumulte de la fête, le palais étoit ouvert aux surprises de la nuit. Le sang de César pouvoit rejaillir sur la coupe des Rois, & sa tête tomber sur leur table. Mais Achillas & Photin craignirent que, dans le trouble & la confusion d'un combat nocturne, Ptolomée ne fût lui-même enveloppé dans le carnage, & que quelque main égarée, ou conduite par le destin, ne fît tomber sur lui ses coups. La confiance qu'ils avoient en leurs forces fut telle, qu'ils dédaignèrent de hâter leur crime (*a*), & qu'ils méprisèrent l'occasion de l'exécuter infailliblement. Deux esclaves (11) regardent la perte du moment d'immoler César comme facile à réparer ! on le réserve jusqu'au lendemain,

(*a*) Il est à remarquer qu'une faute semblable fit avorter la conjuration de Pison, qui coûta la vie à notre jeune Poète.

pour en faire justice en plein jour ! on donne à César une nuit à vivre ; &, grace à l'Eunuque Photin, sa mort est différée jusqu'au lever du soleil !

L'aurore, du haut du mont Cassius, regarde l'Egypte & y répand le jour, le jour qui dans ces climats est brûlant dès sa naissance. Alors on voit de loin s'avancer vers les murs, non pas des troupes semées dans la campagne & voltigeant par escadrons, mais une armée rangée en bataille, & marchant d'un pas égal, comme elle iroit à l'ennemi dans une guerre légitime. Elle est résolue à combattre de près, & préparée également pour l'attaque & pour la défense.

César (12) se hâte d'assembler les siens (*a*) répandus dans la ville, & s'en-

(*a*) César n'avoit amené avec lui que les restes de deux légions, réduites ensemble à trois mille hommes, & huit cents hommes de cavalerie. Sa flotte n'étoit composée que de dix longs vaisseaux Rhodiens, & de quelques navires d'Asie. Mais il reçut des secours, & il eut bientôt jusqu'à trente-

ferme dans le palais, honteux d'être réduit à chercher un refuge. Le palais même est encore trop vaste pour le petit nombre de ses défenseurs : leur Chef les ramasse en un point. La colère & l'effroi l'agitent; il craint l'assaut dont il est menacé, & il est indigné de le craindre. Ainsi frémit un fier lion dans la cage qui le renferme, & brise ses dents à ronger les barreaux de sa prison. Ainsi, Dieu de Lemnos, s'irriteroit ta flamme dans les cavernes de la Sicile, si quelque puissance fatale fermoit les bouches du sommet de l'Ethna.

Cet homme audacieux qui n'aguère, au pied de l'Emus, parcouroit d'un œil fier, du haut d'une éminence, tous les Grands de Rome assemblés, l'armée du Sénat, & Pompée à leur tête; qui, condamné par sa propre cause, & n'ayant rien à espérer des Dieux, marcha sans crainte, & osa se promettre de rendre injustes les destins; ce même homme est

---

quatre vaisseaux, parmi lesquels il y en avoit quinze à quatre & à cinq rangs de rames.

pâle & tremblant aux apprêts de la révolte d'un esclave ; à son approche, il va se cacher dans l'obscurité d'un palais, comme les enfans & les femmes quand leur ville est prise d'assaut. Il met tout l'espoir de sa vie dans une porte qui l'enferme. Il court égaré où la frayeur le guide, sans toutefois quitter le jeune Ptolomée, qu'il a sans cesse à son côté. Il est résolu à se venger sur lui ; & si les flèches & les flambeaux lui manquent, il fera voler sur ces esclaves la tête de leur maître, au lieu de flammes & de traits. C'étoit ainsi que Médée, redoutant le vengeur de sa trahison & de sa fuite, attendoit son père irrité, tenant d'une main la tête de son frère, & de l'autre le glaive prêt à la trancher.

Cependant l'extrémité du péril obligea César de tenter les voies de la paix. Un des suivans de Ptolomée (*a*) fut en-

(*a*) *Missi à Rege ad Achillam Serapion & Dioscorides, quos ille, priusquam audiret, aut, cujus rei causâ missi essent cognosceret, corripi ac interfici jussit.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

voyé vers Achillas & Photin, pour leur reprocher leur conduite, & leur demander, au nom du Roi, par quel ordre ils avoient pris les armes. Mais, au mépris des droits les plus ſaints & des lois les plus inviolables chez tous les peuples du monde, ils firent maſſacrer l'envoyé de leur maître & le miniſtre de la paix : crime atroce par-tout ailleurs, mais qui doit à peine être compté parmi les forfaits monſtrueux dont l'infâme Egypte eſt chargée. Peuple amolli & corrompu, ta lâcheté a fait ce que la barbarie des peuples les plus féroces n'eût oſé faire : tes crimes leur ſont inconnus.

Céſar, que la guerre environne, ſe voit preſſé de toutes parts. Déjà tombent dans le palais mille traits lancés du dehors. Cependant l'ennemi n'emploie ni le belier, qui d'un ſeul coup eût ébranlé les murs & briſé les portes, ni aucune autre machine capable de les forcer ; il n'a pas même recours aux flammes : répandu autour du palais, il ſe contente d'en inveſtir l'enceinte, ſans jamais réunir ſes forces

pour

pour s'ouvrir un passage & tenter un assaut. Les destins combattent pour César, & sa fortune lui sert de forteresse.

On attaque aussi le palais du côté de la mer (*a*), où cet édifice pompeux s'avance au milieu des flots sur une digue audacieuse. Mais César est présent partout; d'un côté, il repousse l'ennemi avec le fer; de l'autre, avec le feu : & telle est sa constance & son activité, qu'assiégé lui-même, il se comporte en assiégeant. Sur les vaisseaux unis pour le combat, il fait lancer des torches de poix allumées. Le feu n'est pas lent à se communiquer aux cordages, & aux bois enduits

(*a*) Il y avoit dans le port, outre la flotte de César, cinquante vaisseaux à trois & à cinq rangs de rames, que l'Egypte avoit envoyés à Pompée, & qui s'étoient retirés depuis sa défaite; de plus, vingt vaisseaux réservés pour garder la ville. César les fit tous brûler. En peu de jours, les Egyptiens se firent une nouvelle flotte de vaisseaux réparés ou construits à la hâte, au nombre de vingt-sept, à quatre & à cinq rangs de rames, sans compter les plus petits. *Cés. de la guerre civile, lib.* 3.

de cire, dont les navires ſont couverts.
Les antennes & les bancs des rameurs ſont en même temps embraſés. Déjà la flotte à demi conſumée s'enfonce dans les eaux ; & bientôt la mer eſt couverte d'armes, d'hommes, & de débris. L'incendie ne ſe borne pas aux vaiſſeaux, il gagne les maiſons voiſines de la mer. Le vent favoriſe la flamme ; & emportée par un rapide ſouffle, elle ſe répand ſur les toits avec la même vîteſſe que ces feux volans allumés dans l'air, qui n'ont pour aliment qu'une vapeur ſubtile, & dont l'œil ſuit à peine le lumineux ſillon. Ce déſaſtre rappela au ſecours de la ville les troupes qui aſſiégeoient le palais ; & Céſar n'eut garde de donner au ſommeil un temps ſi cher & ſi propice : dans l'obſcurité de la nuit, il s'élance ſur ſes vaiſſeaux, & profitant toujours avec ſuccès des haſards de la guerre, & du temps qui s'enfuit, il employe ce peu d'inſtans à s'emparer de l'île du Phare, qui ſervoit alors de barrière à la mer.

Sous le règne du devin Protée, cette

île étoit loin du rivage, & assez avant au-milieu des flots; à présent elle touche presque aux murailles d'Alexandrie, César en tira deux avantages: l'un, d'interdire la mer aux ennemis; l'autre, d'assurer aux secours qu'il attendoit lui-même, l'entrée du port, l'accès des murs, & la communication libre avec la mer.

Cette nuit même, sans plus différer, il punit le traître Photin, mais non par le supplice qu'il auroit mérité: il ne fut ni attaché à la croix, ni jeté dans les flammes, ni déchiré par les bêtes féroces. O justice des Dieux! on lui trancha la tête; Photin mourut de la mort de Pompée!

Cependant la jeune sœur de Cléopatre, Arsinoé, par l'industrie de son esclave Ganimède, parvient au camp des ennemis; & en l'absence du roi, dont elle prend la place, elle s'attribue le pouvoir suprême, & fait plonger le fer vengeur dans le sein du perfide & rebelle Achillas. O Pompée, voilà encore

une victime qu'on envoye à ton ombre. Mais ce n'est pas assez pour toi; & nous préservent les Dieux que ce soit-là le terme de ta vengeance! La Cour d'Égypte & son Roi même ne suffisent pas pour appaiser tes mânes; & jusqu'à ce que les glaives du Sénat soient enfoncés dans le sein de César, Pompée ne sera point vengé.

L'audace des Egyptiens ne fut point abattue, ni leur fureur étouffée par la mort de leur Général: ils retournèrent aux combats sous la conduite de Ganimède; & ce jour où César courut le plus affreux danger, suffiroit seul pour perpétuer sa mémoire dans tous les âges.

Sur la levée étroite qui traverse le port & joint l'île du Phare à la ville, César, à la tête des siens, s'étoit avancé pour gagner des vaisseaux qu'il voyoit vides & sans défense. Dans un instant il est environné de tous les périls de la guerre. Devant lui & à ses côtés d'épaisses lignes de vaisseaux le pressent, & bordent l'enceinte du port; par derrière, ceux de la

ville le chargent en même temps : pour lui, nul moyen de salut, ni dans la fuite, ni dans la valeur ; à peine a-t-il l'espoir d'une mort honorable. Ce n'est pas au milieu d'une armée qu'il a défaite, & sur un champ couvert d'ennemis égorgés, qu'il touche au moment de périr ; c'est sans verser une goutte de sang qu'il se voit pris, forcé par le lieu même, & sans savoir s'il doit craindre ou s'il doit souhaiter la mort. Dans cette extrémité, se rappellant Sæva, & sa défense sur la brèche du fort devant Dirrachium, il pense à la gloire immortelle dont se couvrit ce Romain, lorsque, sur les débris du rempart que l'ennemi alloit franchir, il résista seul à Pompée . . . . . .

SUPPLÉMENT.

Le pont que César défendoit sur la levée, étoit forcé ; il alloit être pris lui-même. Abandonné des siens, il se jeta sur une barque, afin de gagner ses vaisseaux. Mais prévoyant que la barque, où se précipitoit la foule, alloit couler

à fond, il s'élança dans la mer, & joignit sa flotte à la nage, quoiqu'il y eût deux cents pas de distance, & qu'il ne nageât que d'une main (*a*); tenant de l'autre ses papiers élevés au-dessus de l'eau. Les uns (*b*) disent qu'il tenoit aussi sa cotte-d'armes avec les dents, pour ne pas laisser ce trophée à l'ennemi; les autres (*c*) prétendent qu'il l'abandonna, & que ce fut-là son salut: car l'ennemi dirigea ses traits sur la dépouille flottante de César, qu'il prenoit pour César lui-même. Dès qu'il eut gagné sa flotte, il envoya au secours des siens. Il avoit perdu quatre cents soldats, & un peu plus que le même nombre de matelots & de rameurs. Mais l'audace & l'ardeur de ses troupes, loin de se laisser abattre par ce revers, n'en fut que plus intrépide, & il eut besoin de la retenir plutôt que de l'exciter.

(*a*) Suetone, Plut. *&c.*

(*b*) Suet.

(*c*) Flor. App.

Les Egyptiens voyant la constance des Romains s'affermir dans les succès, & s'accroître dans les disgraces, firent demander à César de leur envoyer leur jeune Roi, pour leur prescrire ce qu'ils devoient faire ; assurant que s'il leur répondoit de l'amitié des Romains, ils s'y livreroient avec confiance. Quoique César connût bien la perfidie de ce peuple, il n'hésita point à lui accorder sa demande. Si Ptolomée devoit lui rester fidèle, il étoit utile de le renvoyer ; & il se déclaroit contre lui, ce seroit un Roi, & non plus un esclave, qu'il auroit pour adversaire : cela seul l'auroit décidé. Il renvoya donc le jeune Prince ; & celui-ci poussa la dissimulation jusqu'à le prier, les larmes aux yeux, de ne pas l'obliger à s'éloigner de lui. Mais à peine il se vit en liberté, qu'il lui déclara une guerre implacable.

Cependant un des Lieutenans & des amis de César, appelé Mithridate, arrivant de Syrie en Egypte avec un puissant secours, s'étoit emparé de Peluse ;

& marchoit vers Alexandrie. Ptolomée, ayant appris qu'il approchoit du Delta, fit passer à ses troupes le bras du Nil, au delà duquel l'ennemi étoit campé. Il l'attaqua; mais il fut repoussé; & César, instruit de ce qui se passoit, étant venu au-devant des siens, les joignit après leur victoire.

Ptolomée avoit pris un poste qui dominoit la plaine. César entreprit de l'y forcer; & la terreur s'étant emparée des Egyptiens, les uns furent tués sur la place, les autres, se précipitant du côté du Nil, allèrent s'y noyer. Le Roi, qui se sauvoit sur une barque, fut submergé lui-même, & César rentra victorieux dans Alexandrie. L'Egypte se soumit à lui, & il en remit le sceptre à Cléopatre, en société avec son second frère. Il ne voulut pas (dit Tacite) faire de l'Egypte une province, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de quelque Préteur violent, qui suscitât de nouveaux troubles. Mais, si l'on croit César lui-même (a),

(a) *De bell. civ. lib.* 3.

sa conduite en Egypte eut pour motifs l'alliance que Ptolomée, père de ceux-ci, avoit faite avec Rome sous son précédent consulat, & le testament de ce même Roi, dans lequel il supplioit Rome, au nom de tous les Dieux & au nom de l'alliance qu'il avoit jurée avec elle, de faire exécuter fidèlement ses dernières volontés. Cette guerre avoit duré neuf mois.

Tandis que ces choses se passoient en Egypte, Pharnace s'étoit emparé de la Cappadoce & de la petite Arménie. Cn. Domitius Calvinus, Lieutenant de César, l'en avoit voulu chasser; mais Pharnace, l'ayant battu, avoit pris la ville de Pont, l'avoit mise au pillage, avoit fait vendre comme esclaves tous les citoyens, & mutiler tous les enfans qui n'avoient pas atteint l'âge de puberté. César se met en marche, passe par la Syrie, y distribue des récompenses à ceux qui ont bien mérité de lui, rassure les esprits des peuples, règle & termine leurs différens, reçoit dans son alliance

les Rois & les Princes voisins, s'en fait des amis à lui-même & des alliés aux Romains. Il donne à Sextus César le gouvernement de cette province & de la Cilicie, qu'il trouve également soumise; & après y avoir tout réglé comme dans l'Assyrie, il s'avance dans la Cappadoce. Alors comme il approche de la Galatie, le roi Déjotarus, allié de Pompée, vient en criminel suppliant lui demander pardon. César lui pardonne, & lui rend ses marques de la royauté, se bornant à lui demander sa cavalerie, avec une légion que ce Prince avoit formée à la manière des Romains.

Arrivé enfin dans le Pont, il rassembla ses troupes (*a*) qui n'étoient redoutables ni par le nombre, ni par la discipline; à la réserve de la sixième légion de vétérans, qu'il avoit amenée avec lui d'Egypte, mais que les combats & les fatigues avoient si fort ruinée, qu'elle étoit réduite au nombre de mille hom-

(*a*) Plutarque dit qu'il avoit trois légions.

mes. Il ne laissa pas de faire dire à Pharnace qu'il eût à se retirer. Pharnace, qui savoit bien que César étoit pressé & impatient de se rendre à Rome, essaya de gagner du temps; mais César, avec cette promptitude qui lui étoit naturelle, & que la nécessité exigeoit alors, marche à lui, & campe en sa présence près de la ville de Zéla.

Pharnace, à la tête de son armée, descend de la hauteur où il étoit posté, & d'une même impulsion il monte celle que César occupe (*a*). Les Romains, étonnés de tant d'audace, sont ébranlés d'abord; mais leur valeur se ranime & l'emporte: l'armée de Pharnace est précipitée du haut du camp de César, & poursuivie jusques dans le sien, d'où Pharnace, à

(*a*) Appien ne parle pas aussi honorablement qu'Hirtius de la valeur des troupes de Pharnace: *Ad primum clamorem editum, in fugam hostem vertit.... quo tempore fertur dixisse : O te beatum, Pompei, qui cum talibus bello Mitridatico decertans, Magni & existimationem & cognomen adeptus es!* De bell. civ. lib. 2.

peine échappé, s'enfuit avec quelques débris de ſa cavalerie. Ce fut de ce champ de bataille que Céſar écrivit à Rome : *Je ſuis venu, j'ai vu, & j'ai vaincu.*

Tranſporté de joie d'avoir terminé en ſi peu de temps une guerre de cette importance, Céſar livre à ſes ſoldats toutes les richeſſes du camp ennemi, renvoie à Déjotarus les troupes qu'il lui avoit priſes, laiſſe dans le Pont Célius Vincianus avec deux légions ; de là, prenant ſa route par la Galatie & la Bythinie, il achève de tout régler dans les provinces de l'Orient ; & avec la même célérité qu'il a miſe à exécuter de ſi grandes choſes, il arrive dans l'Italie.

Rome, en ſon abſence, n'étoit pas tranquille : il s'y étoit élevé une ſédition populaire, qui fut éteinte à ſon arrivée ; mais il s'en excita une plus dangereuſe. Les ſoldats qui, ſous ſes drapeaux, avoient combattu à Pharſale, demandoient la récompenſe qui leur avoit été promiſe, & leur congé à titre d'émérites. Céſar leur fit dire que la guerre n'étoit

point fini ; & que leur récompense leur étoit assurée dès que tout seroit terminé. Ils répondirent que ce n'étoient plus des promesses, mais des effets qu'ils demandoient. Alors César, malgré les instances de ses amis, se présenta dans le champ de Mars. Les soldats s'y assemblent, encore émus, mais sans leurs armes, & le saluent, selon l'usage, en l'appelant leur Général. Il leur demande ce qu'ils veulent. Ils n'osent lui parler de payement, mais ils demandent leur congé. Ils espéroient que le besoin qu'il avoit d'eux, l'obligeroit à les retenir. Mais lui, contre leur attente, *Votre congé?* (dit-il) *je vous l'accorde;* & comme ils restoient tous muets & immobiles d'étonnement, *je ne laisserai pas* (ajouta-t-il) *de vous donner ce que je vous ai promis, quand j'aurai triomphé avec d'autres que vous.* A ces mots remplis de clémence, la honte & l'émulation les saisirent ; il leur parut infâme d'abandonner leur Général, & insensé de s'attirer sa haîne, après s'être déjà rendus odieux à l'autre parti. Cha-

cun attendoit en ſilence que Céſar ajoutât quelque choſe de plus ; & ſes amis l'exhortoient à ne pas laiſſer ſes ſoldats dans l'abattement où il les voyoit. Il reprit la parole, & au lieu de les appeler ſoldats, il les appela *quirites*, citoyens. Ce nom leur fut inſupportable ; & par un cri général, ils annoncèrent leur repentir, & demandèrent à ſervir encore. Céſar, ſans les écouter, fit ſemblant de deſcendre de ſon tribunal, & ce fut alors que leurs cris redoublèrent. Ces braves gens le conjuroient de reſter & de les punir. Il s'arrêta comme incertain de ſa réſolution ; & puis ſe tournant vers eux : « Je ne punirai perſonne (dit-il), mais je ne puis que m'affliger de voir ma dixième légion, ma légion favorite, donner l'exemple de la ſédition. Je vous accorde votre congé ; mais je reviendrai, &, à mon retour, j'accomplirai mes promeſſes. Dès que la guerre ſera finie, je vous diſtribuerai des terres, non pas, comme Sylla, des terres enlevées à d'autres citoyens, pour nourrir entre eux & vous une diſ-

...de éternelle, mais des terres du domaine public, mais des terres qui sont à moi; & s'il n'y en a pas assez, j'en acheterai à mes dépens ». Alors ce ne fut qu'un applaudissement & une acclamation générale. La dixième légion demeuroit seule consternée, croyant César irrité contre elle, & elle disoit : *Qu'il nous décime, & qu'il nous pardonne*. César enfin se laissa fléchir, & leur pardonna. L'Histoire a peu d'exemples aussi frappans du pouvoir des mœurs & de la discipline.

Un autre sujet de chagrin pour César, ce fut de voir avec quelle insolence ses amis, Dolabella, Anitius, Antoine & Corsinius abusoient à Rome de sa faveur; mais le besoin qu'il avoit de tels ministres, l'obligea de dissimuler.

Une guerre nouvelle l'appeloit en Afrique : il ne perdit pas un moment. La seconde année de sa dictature expiroit; il fut élu Consul pour la suivante, & incontinent il se rendit en Sicile, au port de Lilybée. Là, quoiqu'il apprît

que Scipion & Juba réunis avoient à lui opposer une cavalerie innombrable, six légions de Numides, dix légions de Romains, une multitude de troupes légères, cent vingt éléphans, & de puissantes flottes, il n'en fut point découragé. Il assemble des galères & des navires de transport, il réunit six légions & deux mille hommes de cavalerie ; à mesure que ces troupes arrivent, il les embarque ; & laissant à Allienus, Proconsul en Sicile, le soin de lui envoyer en toute diligence ce qu'il ne peut pas emmener, il fait voile avec toute sa flotte. Il aborde près d'Adrumete, & y débarque trois mille hommes de pied, & quinze cents hommes de cheval seulement ; car le reste s'est dispersé. De là il marche vers Leptis ; & cette ville franche & libre lui envoie des députés, pour l'assurer qu'elle lui est dévouée. Le hasard y conduit plusieurs de ses vaisseaux ; & il apprend que les autres, ne sachant où aborder, ont tourné du côté d'Utique. Il renvoie sa flotte en Sicile prendre de

nouvelles troupes, & fait demander à la Sardaigne & aux provinces les plus voisines les vivres dont il a besoin : il détache dix vaisseaux pour recueillir ceux qui se sont égarés ; & ayant appris que dans l'île de Cercine, occupée par l'ennemi, il y a des magasins de blé, il charge C. Sallustius Crispus d'aller s'emparer de cette île.

Les ordres de César étoient si absolus, qu'il falloit obéir, sans alléguer les difficultés ; mais les lenteurs le désoloient : il prit le parti de s'embarquer lui-même, pour aller chercher ses vaisseaux. Il étoit sorti du port de Ruspine, & il luttoit contre les vents qui l'empêchoient de s'éloigner, lorsqu'il vit venir à lui une partie de ces vaisseaux dont il étoit en peine, & avec eux il rentra dans le port.

Tout foible qu'il étoit, il ne déguisoit point, il exageroit même à ses troupes les forces de l'ennemi. « Apprenez (leur disoit-il) que Juba arrive en peu de jours avec dix légions, trente-huit mille

hommes de cavalerie, cent mille de troupes légères, & trois cents éléphans ». La politique lui réussit : ces forces qu'on redoutoit de loin, on les méprisa en les voyant de près ; & Juba présent détruisit l'impression de terreur qu'avoit faite sa renommée.

Le premier combat que César eut à soutenir, ce fut la veille des kalendes de Janvier, trois jours après son arrivée en Afrique. Labienus étoit à la tête de l'armée ennemie, & il fut secondé par de nouvelles troupes que lui amena Pétreius, ancien Lieutenant de Pompée. La manœuvre de la cavalerie Numide étoit nouvelle pour les troupes de César, & cette cavalerie avoit tous ses avantages dans la plaine immense où l'action se passoit. Elle n'en fut pas moins rompue & repoussée deux fois, par l'habileté de César & la valeur de ses légions (*a*).

(*a*) Appien dit que Scipion étoit absent, que Labienus fut blessé à la cuisse, & que Petreius laissa échapper la victoire, disant qu'il n'en falloit pas dérober l'honneur à Scipion.

César, instruit que Scipion devoit venir incessamment l'attaquer avec toutes ses forces, ne négligea rien pour la sûreté de son camp : il fit des soldats de ses matelots, & les exerça à lancer des traits, pour avoir des troupes légères à opposer à celles de l'ennemi. Mais il étoit dans la disette : les blés du pays avoient été enlevés, & l'on avoit arraché les laboureurs de la charrue ; ce qui avoit fait manquer la dernière moisson. Il fallut à César une vigilance, une habileté, une constance incroyables, pour se soutenir, avec si peu de forces & de ressources, contre des armées innombrables qui l'assiégeoient dans son camp. Il y étoit réduit à nourrir ses chevaux d'algue marine, lavée dans de l'eau douce. Il avoit encore la douleur de voir sous ses yeux brûler les villages, ravager les champs, enlever ou tuer les bestiaux, détruire ou déserter les villes & les places, égorger ou traîner dans les fers leurs principaux habitans, & sous le nom d'ôtages, emmener les enfans, dont on faisoit des

esclaves. Il entendoit les cris, il voyoit les larmes des députés des villes qui l'imploroient; & il ne pouvoit les secourir. Il pressoit avec les plus vives instances les secours qu'il attendoit lui-même, & nuit & jour il avoit les yeux sur la mer, dans l'impatience de les voir arriver. Ils arrivèrent enfin: d'un côté Sallustius Crispus enlève tous les blés de l'île de Cercine, & les envoye au camp de César; de l'autre, le proconsul Allienus embarque à Lilybée deux légions, huit cents hommes de cavalerie gauloise, & mille frondeurs & archers. Le convoi, par un vent favorable, arrive en quatre jours dans ce même camp; la joie y éclate, la confiance y renaît, & la frayeur commence à se répandre dans l'armée ennemie.

Dès lors César se vit en état de donner à son camp plus d'étendue & plus d'aisance. Le six des kalendes de février, il se mit en marche au milieu de la nuit, & alla s'établir sur un amphithéâtre de collines qui bordoit la mer, & devant

lequel s'étendoit une plaine de quinze cents pas. L'ennemi avoit un poste sur l'une de ces collines : ce poste fut attaqué ; & Labienus, pour le soutenir, détacha l'aîle droite de sa cavalerie. César, à l'instant, fit avancer l'aîle gauche de la sienne ; & une espèce de château qui interrompoit la vue, ayant empêché Labienus de voir le mouvement que faisoit César, il ne s'aperçut qu'il étoit coupé qu'au moment qu'il fut attaqué par derrière. La cavalerie Numide épouvantée prit la fuite ; & les troupes qu'elle abandonnoit se trouvant enveloppées, on en fit un carnage affreux. Les légions de Scipion, témoins de ce désastre, en furent effrayées, & se jetèrent dans leur camp.

César, depuis cet avantage, ne cessa de se présenter à l'ennemi, mais sans s'exposer à être enveloppé par la cavalerie Numide. Scipion avoit au centre de son armée la ville d'Uzite, en face du camp de César. Celui-ci, des deux extrémités de la hauteur qu'il occupoit,

tira deux lignes qu'il dirigea sur les deux angles des murs de la ville. Ce retranchement étoit destiné à protéger les deux flancs de son armée, lorsqu'elle approcheroit de la ville pour l'attaquer, & à faciliter la désertion de l'armée ennemie dans la sienne, ce qui lui réussit mieux qu'il n'osoit l'espérer. Il avoit encore pour objet de se procurer dans la plaine, au moyen des puits, l'eau qui manquoit sur les collines, & qu'il falloit tirer de loin.

Tandis qu'une partie de l'armée étoit occupée à ces travaux, l'autre se tenoit sous les armes en présence de l'ennemi. Mais quoique Juba se fût joint à Scipion avec des forces redoutables, l'assurance & l'intrépidité de César leur imposoit; & la seule fois qu'ils osèrent tenter une légère attaque, ils furent si bien repoussés, que, sans la nuit qui survint, ou plutôt sans un vent orageux qui faisoit voler la poussière dans les yeux des soldats de César, Labienus & Juba étoient pris, & leur cavalerie absolument détruite.

Dans ces circonſtances, arrivèrent de Sicile dans l'armée de Céſar la neuvième & la dixième légion. Les travaux des lignes étoient achevés, & Céſar avoit fermé ſon camp par une parallèle aſſez loin de la ville, pour n'avoir pas à craindre les traits lancés du haut des murs.

Scipion met ſon armée en bataille, & Céſar, déployant la ſienne, ſe diſpoſe à le recevoir. Scipion, méditant la même manœuvre que Pompée à Pharſale, avoit placé à mille pas de ſon aîle droite un corps de cavalerie Numide, avec une multitude de frondeurs & d'archers pour envelopper l'aîle gauche de Céſar, au moment que ſon aîle droite l'attaqueroit en face. Céſar fit de ſon côté ce qu'il avoit fait en Theſſalie : il tripla ſon aîle gauche, y poſta ſa cavalerie; & ne comptant pas aſſez ſur elle, il la couvrit d'une légion, mêlant de plus entre les chevaux des gens de pied légèrement armés. Ce fut ſans doute par ces diſpoſitions qu'il intimida l'ennemi; & ce qu'on n'avoit jajamais vu juſqu'alors, les deux armées

ſe tinrent en préſence depuis le matin jusqu'au ſoir, ſans que ni l'une ni l'autre osât riſquer l'attaque.

Mais Céſar, qui manquoit de vivres dans ſon camp, fut obligé de le quitter. Il partit la nuit, & alla s'établir ſous la ville d'Agar, dont il étoit maître. Scipion le ſuivit de près, & diviſa ſon armée en trois camps, à ſix milles de l'ennemi. Céſar ne pouvoit faire un pas ſans être environné & aſſailli par la cavalerie Numide; & ce nouveau genre de guerre excédoit ſes légions. Ce qui lui cauſoit encore plus d'inquiétude, c'eſt que, n'ayant eu à faire juſqu'alors qu'à cette cavalerie légere & ſans frein, qui lui échappoit à chaque inſtant, & à chaque inſtant revenoit à la charge, il ne connoiſſoit pas encore les légions de l'armée ennemie, & qu'il ne ſavoit pas comment il lui ſeroit poſſible de faire face à tout, s'il falloit ſoutenir à la fois le choc des troupes légères, & l'attaque des légions. Les éléphans l'embarraſſoient encore, & il en avoit fait venir d'Italie pour y aguerrir ſes

ses soldats. Il lui avoit fallu renoncer à ses manœuvres accoutumées ; & au lieu de ces mouvemens rapides & hardis qu'il exécutoit contre les Gaulois, peuple franc & sans artifice, qui dans les combats méprisoit la ruse & n'employoit que la valeur, il s'étoit réduit à une conduite attentive, inquiète, & lente, ayant sans cesse à se garantir des surprises & des embûches d'un ennemi fourbe & rusé.

Enfin César étant campé devant la ville de Thapsus qu'il avoit investie, afin de la réduire, Scipion, pour la secourir, marche vers lui par les hauteurs. Il avoit à passer un défilé de mille cinq cents pas entre des salines & la mer : ce fut là que César vint au devant de lui. L'ordre de bataille de Scipion étoit formidable, & César balançoit à l'attaquer d'abord ; mais ne pouvant plus retenir l'ardeur de ses soldats, il monte à cheval & charge à leur tête. A l'instant, une grêle de flèches & de pierres tombe sur les éléphans (a) ;

(a) Ce fut, dit Appien, la cinquième légion

ces animaux effrayés tournent le dos, écrasent les troupes rangées derrière eux, & ouvrent un passage à celles de César. La cavalerie Maure, placée du même côté que les éléphans, prend aussi l'épouvante; le désordre & l'effroi gagnent les légions; & celles de César, renversant tout ce qui leur résiste, s'emparent des retranchemens.

L'armée de Scipion, éperdue & dispersée dans la campagne, où le vainqueur la poursuit, se jette dans le camp qu'elle a quitté la veille, dans l'espoir de s'y rallier; mais les soldats ont beau chercher des yeux un Chef qui les commande, il ne s'en trouve plus aucun. Ils passent de ce camp à celui de Juba; mais ils trouvent, en arrivant, que César s'en est emparé. Alors désespérant de leur salut, ils gagnent une hauteur voisine, & mettant bas les armes, ils font le

qui demanda à être opposée aux éléphans, & qui les mit en fuite; en mémoire de cette action, elle eut depuis des éléphans pour enseignes.

ſigne accoutumé pour demander à ſe rendre. Cela même ne put les ſauver. Les vétérans de Céſar, outrés de douleur & de rage, du maſſacre qu'on avoit fait de ceux des leurs qui avoient été pris ſur deux vaiſſeaux & menés au camp de Scipion, égorgèrent ſans pitié les vaincus, même à la vue de Céſar, dont ils imploroient la clémence, & qui demandoit grace pour eux.

Céſar, après avoir pris trois camps, tué cinquante mille des ennemis, & diſſipé tout le reſte (*a*), ſans avoir perdu que cinquante des ſiens, laiſſe quelques légions devant les places qui lui réſiſtent, & va droit à Utique, où commande Caton.

Preſque tout ce qui s'étoit ſauvé de l'armée de Scipion s'étoit retiré dans Utique (*b*), & Caton fit tous ſes efforts

(*a*) *Ita hic quoque exercitus ex 80000 fermè conflatus militibus, longâ duratus militiâ.... in univerſum afflictus eſt, non ſine ingenti gloriâ Cæſaris.* App. de bell. civ. lib. 2.

(*a*) Ce morceau eſt extrait de Plutarque, *vie*

pour les engager à se tenir dans cette place, & à s'y défendre courageusement; mais il ne put les y déterminer. Il fallut consentir à leur fuite, & il leur donna ses vaisseaux. Pour lui, tranquille au milieu des ruines de sa patrie, il ne s'occupa que du salut des siens : il les accompagna jusques sur le port, & les regarda s'embarquer, embrassant tous ses hôtes & amis, & leur disant adieu. Car il leur avoit conseillé de se sauver comme les autres. Quant à son fils, il ne lui persuada point de s'en aller, & ne crut pas devoir le presser d'abandonner son père.

Les Sénateurs qui étoient restés auprès de lui, le suppliant de leur pardonner s'ils n'étoient pas tous des Catons, lui avouèrent qu'ils avoient dessein d'envoyer vers César, pour demander grace, d'abord pour lui, résolus, s'ils ne l'obtenoient pas, d'y renoncer pour eux-mêmes, &

---

de Caton, traduction d'Amiot. J'y ai mêlé seulement quelques traits pris dans Appien.

de combattre pour ſon ſalut juſques au dernier ſoupir. Caton répondit, qu'il leur ſavoit gré de l'affection qu'ils lui témoignoient, & qu'ils faiſoient bien de pourvoir à leur propre ſalut; mais que pour le ſien, il n'en falloit point parler; que c'étoit aux vaincus à prier, & aux coupables à demander pardon; que pour lui, graces aux Dieux, il avoit toujours été invincible & irréprochable. Les habitans d'Utique lui ayant offert de même d'intercéder pour lui, il leur répondit en ſouriant qu'il n'avoit pas beſoin de conciliateurs auprès de Céſar, & que Céſar le ſavoir bien. L. Céſar, parent du vainqueur, allant l'implorer pour lui-même, vouloit auſſi parler en faveur de Caton: celui-ci le lui défendit, & ne laiſſa pas de lui aider à compoſer ſa harangue; il lui recommanda ſeulement ſes deux fils & ſes amis. Le ſoir, il ſoupa comme il avoit coutume; il s'entretint avec ſes familiers ſur le départ de ceux qui s'étoient embarqués, demanda s'ils avoient un bon vent, & ſi le lendemain, à l'ar-

rivée de César, ils feroient assez loin pour échapper à sa vue ? La seule apparence à laquelle on se douta de son dessein, ce fut la chaleur qu'il mit à soutenir cette maxime des Stoïciens, *qu'il n'y a que l'homme de bien qui soit libre, & que tous les méchans sont esclaves.* En allant se coucher, il ne laissa rien apercevoir d'extraordinaire, sinon qu'il embrassa son fils un peu plus affectueusement. Quand il fut seul, il lut une partie du dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame; & tout à coup cherchant son épée, il ne la trouva point au chevet de son lit; son fils l'en avoit fait ôter : il la demanda, mais sans empressement, & continua sa lecture. Il avoit achevé de lire, & on ne lui rendoit pas son épée; alors il fit venir son fils & ses domestiques, & avec colère il leur demanda si on vouloit le livrer tout vif à César ? « Que ne *lies-tu ton père, mon ami* (dit-il à son fils), *& que ne lui attaches-tu les mains derrière le dos jusqu'à ce que César arrive ? N'êtes-vous point aussi d'avis* (dit-il à

ſes amis) *de forcer un homme de mon âge à vivre pour la ſervitude* » ? Son fils & ſes amis ſortirent en fondant en larmes ; & on lui envoya ſon épée par un enfant. Quand il la tint, il examina ſi la pointe étoit bien aiguiſée, & le tranchant bien affilé. « *Maintenant* (dit-il) *je ſuis à moi* ». Ayant mis l'épée auprès de lui, il relut le même dialogue, puis s'endormit d'un profond ſommeil. Au milieu de la nuit il s'éveilla, & envoya ſavoir ſur le port ſi tous les vaiſſeaux avoient fait voile ; on lui répondit qu'ils étoient tous en mer, excepté un ſeul, mais qu'il faiſoit un vent très-fort, & qu'il y avoit de la tourmente. Il gémit en penſant au danger que couroient tant de malheureux. Dès qu'il fut ſeul, il tira ſon épée, & ſe l'enfonça dans le ſein ; mais n'étant pas expiré du coup, il tomba de ſon lit, & au bruit de ſa chûte, on accourut, on le trouva qui nageoit dans ſon ſang, & qui regardoit ſortir ſes entrailles. Comme elles n'étoient point bleſſées, ſon Mé-

decin les remit ; & Caton s'étant évanoui, donna le temps de coudre la plaie : mais quand il eut repris ſes ſens, il fit ſemblant de rendre graces au Médecin, & dit qu'il avoit beſoin de repos. Ayant ainſi renvoyé ſon fils, ſes amis & ſes domeſtiques, il ouvrit de nouveau ſa plaie, & s'arrachant du corps les entrailles qu'il déchira avec ſes ongles, il rendit le dernier ſoupir (*a*).

Comme Céſar approchoit d'Utique, il vit venir à lui Lucius Céſar, les deux fils de Caton, & une foule de Romains qui ſe jetèrent à ſes pieds. Il leur fit grace ſelon ſa coutume ; & en apprenant la mort de Caton, il dit : « Caton m'a envié la gloire de donner un bel exemple ».

Juba, échappé au vainqueur, s'enfuit avec Petreius, & prit le chemin de Zama, ville de ſon royaume où il avoit laiſſé ſes femmes, ſes enfans, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Mais il y avoit auſſi fait dreſſer un bûcher immenſe au

(*a*) Agé d'environ cinquante ans.

milieu de la place, & il avoit déclaré en partant, que s'il étoit vaincu, il jetteroit dans ce bûcher toutes ses richesses; & qu'après avoir fait égorger tous les citoyens, il les y feroit brûler, & s'y brûleroit lui-même avec ses enfans & ses femmes. Les habitans de Zama, qui n'avoient point oublié cette menace, instruits de la victoire que César avoit remportée, fermèrent leurs murs à Juba; il eut beau employer tour à tour les menaces & les prières, & se réduire enfin à demander qu'on lui envoyât ses femmes & ses enfans, il ne put rien obtenir. Il se retira avec Petreius dans sa maison de campagne; & ceux de Zama ayant envoyé demander à César de les secourir avant que Juba fût en état de les forcer dans leur ville, César lui-même s'y rendit. Là, toute la cavalerie Numide, sur ce qu'elle entend publier de sa clémence & de sa bonté, vient lui demande grace & se livrer à lui.

Juba, réduit au désespoir, proposa à Petreius, pour mourir honorablement

de tirer l'épé l'un contre l'autre. Petreïus y consentit, & affoibli comme il l'étoit par l'âge, il fut tué sans peine par le jeune Roi. Celui-ci, après avoir essayé vainement de se percer lui-même, demanda en grace, à l'un de ses esclaves, de lui rendre ce cruel office, & l'esclave lui obéit.

Faustus Sylla & Afranius, comme ils alloient passer en Espagne, sont pris & tués dans une émeute. Scipion s'étoit embarqué avec quelques amis, & avoit pris la même route; mais après avoir été longtemps battu par la tempête, il rencontre une flotte ennemie, & ses vaisseaux sont submergés (*a*).

César ayant enlevé de Zama les richesses du roi des Numides, retourne à Utique, y faire vendre les biens de trois cents Romains négocians en Afrique, dont Caton avoit fait son conseil, & qui de leurs personnes & de leur argent avoient

(*a*) Appien dit que de peur d'être pris, Scipion se tua lui-même.

fervi le parti de Pompée; il impose un tribut annuel aux villes de Thapfe, de Leptis, d'Adrumète; & après avoir pourvu à tout pour la fûreté de ces places, il remonte fur fa flotte dans le port d'Utique, le jour des ides de Juin.

Arrivé à Rome, il affemble le peuple, & dans une harangue il annonce qu'il vient d'acquérir à l'Empire romain un pays fi vafte, qu'il peut donner tous les ans à la République deux cent mille minots de blé & deux millions de livres d'huile. Il fait enfuite quatre fois (*a*) fon entrée triomphante. La première fois il triomphe des Gaules, la feconde de l'Egypte, la troifième du royaume de Pont, la quatrième de l'Afrique, comme vainqueur de Juba; & ces triomphes font fuivis de feftins & de fpectacles magnifiques. Les libéralités de Céfar furent dignes du Maître du Monde. Il donna à fes foldats tout ce qu'il leur avoit pro-

(*a*) Plutarque n'en compte que trois : il a omis le triomphe des Gaules.

mis; il diſtribua de l'argent au peuple; il l'invita tout à la fois à un feſtin de vingt-deux mille tables. Enfin César, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait à Pharſale, éleva un temple à *Venus mère*, & à côté de la ſtatue de la Déeſſe il fit placer celle de Cléopatre.

Dans le dénombrement qui fut fait alors, le peuple Romain ſe trouva réduit à la moitié de ce qu'il étoit avant la guerre civile (*a*).

Les débris des armées vaincues à Pharſale & en Afrique s'étoit réunis en Eſpagne, & formoient, avec les Eſpagnols & les Celtibères, peuples robuſtes & vaillans, une armée nouvelle & terrible. César, élu Conſul pour la quatrième fois, partit de Rome, & ſe rendit en vingt-ſept jours au fond de l'Eſpagne, où l'attendoit la guerre. Il ſavoit bien qu'il avoit à faire à une multitude d'ennemis verſés dans l'art des combats, & que la

(*a*) *In tantum afflixit Rempublicam contentio duorum civium.* App. de bell. civ. 2.

nécessité & le désespoir rendroient capables de tout oser ; aussi, sans rien donner au hasard, mesuroit-il tous ses mouvemens, jusqu'à se laisser accuser de lenteur par le fils aîné de Pompée, que la supériorité de ses forces rendoit téméraire & présompteux.

L'Espagne ultérieure est favorable à qui veut prolonger la guerre. A chaque pas on y trouve des camps avantageux & fortifiés par la nature, & les eaux y sont en abondance. Il eût été facile au parti de Pompée d'y ruiner celui de César, en le retenant dans un pays où il n'avoit aucune ressource : la disette l'en eût chassé ou l'eût consumé à la longue, & de siège en siège, de poste en poste, les légions harassées auroient péri insensiblement. La confiance du jeune Pompée lui fit perdre ses avantages. Il désiroit, disoit-il, que l'ennemi voulût s'exposer en plaine ; mais il croyoit être sûr qu'il ne l'oseroit jamais. César étoit plus impatient que lui d'en venir à une bataille ; & l'occasion s'en offrit sous les

murailles de Munda. La ville étoit ſituée ſur une éminence, & au pied des murs le jeune Pompée avoit établi ſon camp. Celui de Céſar étoit aſſis ſur des collines oppoſées, & entre les deux s'étendoit une plaine d'environ cinq mille pas. César ne douta point que Pompée ne deſcendît dans la plaine, & il s'y avança le premier. Mais l'ennemi n'oſa s'éloigner de plus de mille pas des remparts de la ville, & quoique l'égalité du lieu dût l'inviter à y venir diſputer la victoire, il perſiſta dans la réſolution de conſerver l'avantage qu'un poſte élevé lui donnoit. Ce fut ſans doute cet avantage, du côté de l'ennemi, qui inſpira aux troupes de Céſar la frayeur qu'elles témoignèrent dès le ſignal de la bataille. Céſar, qui les vit prêtes à ſe rebuter, s'écria : Grands Dieux ! un ſeul jour, un combat honteux va-t-il effacer l'éclat de tant de victoires » ! Alors courant de rang en rang, la viſière de ſon caſque levée, afin qu'en le voyant en face, ſes ſoldats fuſſent plus honteux de reculer, il leur

disoit, que s'ils ne rougissoient pas de se laisser battre, *ils le prissent au corps, & le livrassent eux-mêmes de leurs propres mains à ces jeunes enfans.* Ce reproche ne les touchoit pas; il fallut pour les entraîner, que, prenant lui-même un bouclier, il se jetât dans la mêlée. Alors s'adressant aux capitaines qui se trouvoient le plus près de lui : « Dans un moment, dit-il, nous serons délivrés, moi de la vie, & vous de la guerre ». A ces mots, il s'élança si avant, qu'il n'étoit plus qu'à dix pas de l'ennemi, & que son bouclier fut dans un instant percé d'un grand nombre de flèches. Les officiers, ne voyant plus que le danger que couroit César, l'environnèrent & le couvrirent de leur corps, & toute l'armée fondit à la fois sur l'armée ennemie. Le combat dura tout le jour, & fut douteux jusqu'au soir, mais la dixième légion qui étoit à la droite de César, ayant ébranlé l'aîle de l'ennemi qui lui étoit opposée, il fallut, pour soutenir celle-ci,

tirer une légion de l'aîle droite de Pompée; & ceux de César profitant de ce moment de trouble pour forcer l'aîle qu'on avoit affoiblie, la victoire se décida pour eux. L'ennemi se retira dans la ville, qui se rendit le lendemain. Dans cette bataille, il périt trente mille hommes du parti de Pompée, & de ce nombre furent Labienus, Attius Varus, & trois mille Chevaliers. César ne perdit que mille des siens, mais des meilleurs & des plus braves. Le soir il dit à ses familiers, que plusieurs fois auparavant il avoit combattu pour la victoire, mais que dans cette dernière action il avoit combattu pour sa propre vie. Le plus jeune des enfans de Pompée, Sextus, se sauva de la bataille, & alla faire sur les mers l'indigne métier de Pirate. L'aîné, blessé à l'épaule & à la cuisse, & s'étant démis le talon, se voyoit poursuivi & pressé sans relâche; il se cacha dans une caverne, & il eût été difficile de l'y découvrir: mais il fut trahi par ses escla-

ves ; & peu de jour, après la bataille on apporta sa tête à César. Ainsi fut terminée la guerre civile, le jour des Bacchanales, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, étoit sorti de Rome à la tête de son parti.

EXCERPTA

EX LIBRO DECIMO.

(1) . . . . Tum, vultu ſemper celante timorem,
Intrepidus, ſuperûm ſedes, & templa vetuſti
Numinis, antiquas Macetûm teſtantia vires,
Circuit; & nullâ captus dulcedine rerum,
Non auro, cultuque deûm, non mœnibus urbis,
Effoſſum tumulis cupide deſcendit in antrum.
Illîc Pellæi proles veſana Philippi,
Felix prædo, jacet, terrarùm vindice fato
Raptus: ſacratis, totum ſpargenda per orbem,
Membra viri poſuêre adytis: Fortuna pepercit
Manibus, & regni duravit ad ultima fatum.
Nam ſibi libertas unquam ſi redderet orbem,
Ludibrio ſervatus erat, non utile mundo
Editus exemplum, terras tot poſſe ſub uno
Eſſe viro. Macetûm fines, latebraſque ſuorum
Deſeruit, victaſque patri deſpexit Athenas;
Perque Aſiæ populos, fatis urgentibus actus,
Humana cum ſtrage ruit, gladiumque per omnes
Exegit gentes: ignotos miſcuit amnes,
Perſarum Euphratem, Indorum ſanguine Gangen:
Terrarum fatale malum, fulmenque, quod omnes
Percuteret pariter populos, & ſidus iniquum

Gentibus. Oceano classes inferre parabat
Exteriore mari. Non illi flamma, nec undæ,
Nec sterilis Libye, nec Syrticus obstitit Ammon.
Isset in occasus, mundi devexa secutus,
Ambissetque polos, Nilumque à fonte bibisset :
Occurrit suprema dies, naturaque solum
Hunc potuit finem vesano ponere regi :
Qui secum invidiâ, quâ totum ceperat orbem,
Abstulit imperium ; nulloque hærede relicto,
Totius fati lacerandas præbuit urbes.
Sed cecidit Babylone suâ, Parthoque verendus.

(2) Jam Pelusiaco veniens à gurgite Nili
Rex puer, imbellis populi sedaverat iras,
Obside quo pacis Pellæâ tutus in aulâ
Cæsar erat : cum se parvâ Cleopatra biremi,
Corrupto custode Phari laxare catenas,
Intulit Emathiis ignaro Cæsare tectis ;
Dedecus Ægypti, Latio feralis Erinnys,
Romano non casta malo. Quantum impulit Argos,
Iliacasque domos facie Spartana nocenti,
Hesperios auxit tantum Cleopatra furores.
Terruit illa suo (si fas) Capitolia sistro,
Et Romana petit imbelli signa Canopo,
Cæsare captivo Pharios ductura triumphos ;
Leucadioque fuit dubius sub gurgite casus,
An mundum, ne nostra quidem matrona, teneret.
Hoc animi nox illa dedit, quæ prima cubili
Miscuit incestam ducibus Ptolemaïda nostris.

Quis tibi vesani veniam non donet amoris ,
Antoni ; durum cum Cæsaris hauserit ignis
Pectus, & in media rabie, medioque furore,
Et Pompeianis habitatâ Manibus aulâ,
Sanguine Thessalicæ cladis persusus adulter
Admisit Venerem curis, & miscuit armis
Illicitosque toros, & non ex conjuge partus ?
Prô pudor ! oblitus Magni, tibi, Julia, fratres
Obscænâ de matre dedit ; partesque fugatas
Passus in extremis Libyes coalescere regnis,
Tempora Niliaco turpis dependit amori,
Dum donare Pharon, dum non sibi vincere mavult !
Quem formæ confisa suæ Cleopatra ; sine ullis
Tristis adit lacrymis, simulatum comta dolorem,
Quem decuit, veluti laceros dispersa capillos,
Et sic orsa loqui : Si qua est, ô maxime Cæsar,
Nobilitas, Pharii proles clarissima Lagi,
Exul in æternum sceptris depulsa paternis,
Si tua restituat veteri me dextera fato,
Complector regina pedes. Tu gentibus æquum
Sidus ades nostris. Non urbes prima tenebo
Femina Niliacas : nullo discrime sexûs,
Reginam scit ferre Pharos. Lege summa peremti
Verba patris, qui jura mihi communia regni,
Et thalami cum fratre dedit. Puer ipse sororem,
Sit modò liber, amet ; sed habet sub jure Pothini
Affectus, ensesque suos. Nil ipsa paterni
Juris habere peto : culpâ, tantoque pudore
Solve domum ; remove funesta satellitis arma,

Et regem regnare jube. Quantoſne tumores
Mente gerit famulus, Magni cervice revulſa!
Jam tibi (ſed procul hoc avertant fata) minatur.
Sat fuit indignum, Cæſar, mundoque, tibique,
Pompeium facinus meritumque fuiſſe Pothini.

Nequicquam duras tentaſſet Cæſaris aures;
Vultus adeſt precibus, facieſque inceſta perorat.
Exigit infandam corrupto judice noctem.

(3) Diſcubuêre toris reges, majorque poteſtas
Cæſar: & immodice formam fucata nocentem,
Nec ſceptris contenta ſuis, nec fratre marito,
Plena maris rubri ſpoliis, colloque, comiſque
Divitias Cleopatra gerit, cultuque laborat.
Candida Sidonio perlucent pectora filo,
Quod Nilotis acus compreſſum pectine ſerum
Solvit, & extenſo laxavit ſtamina velo.
Dentibus hîc niveis ſectos Atlantide ſilvâ
Impoſuêre orbès; quales ad Cæſaris ora
Nec capto venêre Jubâ. Prô cæcus, & amens
Ambitione furor! civilia bella gerenti
Divitias aperire ſuas, incendere mentem
Hoſpitis armati! Non ſit licet ille nefando
Marte paratus opes mundi quæſiſſe ruinâ;
Pone duces priſcos, & nomina pauperis ævi
Fabricios, Curioſque graves; hîc ille recumbat
Sordidus Hetruſcis abductus Conſul aratris;
Optabit patriæ talem duxiſſe triumphum.

Infudêre epulas auro, quod terra, quod aër;

Quod pelagus, Nilusque dedit, quod luxus inanis
Ambitione furens toto quæsivit in orbe.

(4) Postquam epulis Bacchoque modum lassata voluptas
Imposuit, longis Cæsar producere noctem
Inchoat alloquiis; summâque in sede jacentem
Linigerum placidis compellat Achorea dictis:
O sacris devote senex, quodque arguit ætas,
Non neglecte deis, Phariæ primordia gentis,
Terrarumque situs, vulgique edissere mores,
Et ritus, formasque deûm; quodcunque vetustis
Insculptum est adytis profer, noscique volentes
Prode deos. Si Cecropium sua sacra Platonem
Majores docuêre tui; quis dignior unquam
Hoc fuit auditu, mundique capacior hospes?
Fama quidem generi Pharias me duxit ad urbes,
Sed tamen & vestri: media inter prœlia semper
Stellarum cœlique plagis, superisque vacavi;
Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.
Sed cum tanta meo vivat sub pectore virtus,
Tantus amor veri, nihil est quod noscere malim
Quàm fluvii causas per secula tanta latentes,
Ignotumque caput: spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes; bellum civile relinquam.
Finierat; contraque sacer sic orsus Achoreus:

Fas mihi magnorum Cæsar secreta parentum
Prodere, ad hoc ævi populis ignota profanis.
Sit pietas aliis miracula tanta silere:

Aſt ego cœlicolis gratum reor, ire per omnes
Hoc opus, & ſacras populis noteſcere leges.

(5) Vana fides veterum, Nilo, quò creſcat in arva,
Æthiopum prodeſſe nives. Non Arctos in illis
Montibus, aut Boreas. Teſtis tibi ſole peruſti
Ipſe color populi, calidique vaporibus Auſtri.
Adde, quod omne caput fluvii, quodcunque ſoluta
Præcipitat glacies, ingreſſo vere tumeſcit
Prima tabe nivis; Nilus neque ſuſcitat undas
Ante Canis radios, nec ripis alligat amnem
Ante parem nocti Librâ ſub judice Phœbum.
Inde etiam leges aliarum neſcit aquarum:
Nec tumet hybernus, cùm longè ſole remoto
Officiis caret unda ſuis: dare juſſus iniquo
Temperiem cœlo, mediis æſtatibus exit.
Sub torrente plagâ ne terras diſſipet ignis,
Nilus adeſt mundo, contraque incenſa Leonis
Ora tumet; Cancroque ſuam torrente Syenen,
Imploratus adeſt; nec campos liberat undis,
Donec in autumnum declinet Phœbus, & umbras
Extendat Meroë. Quis cauſas reddere poſſet?
Sic juſſit Natura parens decurrere Nilum:
Sic opus eſt mundo.

(6) Aſt ego, ſi tantam jus eſt mihi ſolvere litem;
Quaſdam, Cæſar, aquas poſt mundi ſera peracti
Secula, concuſſis terrarum erumpere venis,
Non id agente deo; quaſdam, compage ſub ipsâ,
Cum toto cæpiſſe reor, quas ille creator

Atque opifex rerum certo ſub jure coërcet.

(7) Quæ tibi noſcendi Nîlum, Romane, cupido eſt,
Et Phariis, Perſiſque fuit, Macetûmque tyrannis;
Nullaque non ætas voluit conferre futuris
Notitiam; ſed vincit adhuc natura latendi.
Summus Alexander regum quos Memphis adorat,
Invidit Nilo, miſitque per ultima terræ
Æthiopum lectos: illos rubicunda peruſti
Zona poli tenuit, Nilum vidêre calentem.
Venit ad occaſum, mundique extrema Seſoſtris,
Et Pharios currus regum cervicibus egit;
Ante tamen veſtros amnes, Rhodanumque, Padumque,
Quàm Nilum de fonte bibit. Veſanus in ortus
Cambyſes longi populos pervenit ad ævi,
Defectuſque epulis, & paſtus cæde ſuorum,
Ignoto te, Nile, redit. Non fabula mendax
Auſa loqui de fonte tuo eſt: ubicunque videris,
Quæreris; & nulli contingit gloria genti,
Ut Nilo ſit læta ſuo. Tua flumina prodam,
Quà Deus undarum celator, Nile, tuarum
Te mihi noſſe dedit. Medio conſurgis ab axe,
Auſus in ardentem ripas attollere Cancrum;
In Boream is rectus aquis mediumque Booten;
Curſus in occaſum flexu torquetur, & ortus;...
Æthiopumque feris alieno gurgite campos;
Et te terrarum neſcit cui debeat orbis.
Arcanum Natura caput non prodidit ulli;

Nec

Nec licuit populis parvum te, Nile, videre,
Amovitque ſinus, & gentes maluit ortus
Mirari, quàm noſſe tuos. Conſurgere in ipſis
Jus tibi ſolſtitiis, alienâ creſcere brumâ,
Atque hyemes adferre tuas, ſolique vagari
Conceſſum per utroſque polos. Hîc quæritur ortus,
Illic finis aquæ. Latè tibi gurgite rupto
Ambitur nigris Meroë fecunda colonis,
Læta comis hebeni: quæ, quamvis arbore multâ
Frondeat, æſtatem nullâ ſibi mitigat umbrâ:
Linea tam rectum mundi ferit illa Leonem.
Inde plagas Phœbi, damnum non paſſus aquarum,
Præveheris, ſterileſque diu metiris arenas.
Nunc omnes unum vires collectus in amnem,
Nunc vagus, & ſpargens facilem tibi cedêre ripam.
Rurſus multifidas revocat piger alveus undas,
Quà dirimunt Arabum populis Ægyptia rura
Regni clauſtra Philæ..... Quis te tam lenè fluentem,
Moturum tantas violenti gurgitis iras,
Nile, putet! Sed cùm lapſus abrupta viarum
Excepêre tuos, & præcipites cataractæ,
Ac nuſquam vetitis ullas obſiſtere cautes
Indignaris aquis; ſpumâ tunc aſtra laceſſis:
Cuncta fremunt undis: ac multo murmure montis
Spumeus invictis caneſcit fluctibus amnis.
Hinc, Abaton, quam noſtra vocat veneranda vetuſtas,
Petra patens, primos ſentit percuſſa tumultus,

Et ſcopuli, placuit fluvii quos dicere venas,
Quòd manifeſta novi primum, dant ſigna tumoris.
Hinc montes Natura vagis circumdedit undis,
Qui Libyæ te, Nile, negant: quos inter ut altâ
In convalle jacens ſtat molibus unda receptis.
Prima tibi campos permittit, apertaque Memphis
Rura, modumque vetat creſcendi ponere ripas.

(8) . . . . . . Sed non veſana Pothini
Mens imbuta ſemel tam ſacra cæde, vacabat
A ſcelerum motu. Magno nihil ille perempto
Jam putat eſſe nefas: habitant ſub pectore Manes,
Ultriſceſque deæ dant in nova monſtra furorem.
Dignatur viles iſto quoque ſanguine dextras,
Quo Fortuna parat victos perfundere patres;
Pœnaque civilis belli, & vindicta Senatûs
Penè data eſt famulo. Procul hoc avertite, Fata,
Crimen, ut hæc Bruto cervix abſente ſecetur.
In ſcelus it Pharium Romani pœna tyranni,
Exemplumque perit.

(9) . . . . Tu mollibus, inquit,
Nunc incumbe toris, & pingues exige ſomnos:
Invaſit Cleopatra domum. Nec prodita tantum eſt,
Sed donata Pharos. Ceſſas accurrere ſolus
Ad dominæ thalamos? nubet ſoror impia fratri:
Nam Latio jam nupta duci eſt: interque maritos
Diſcurrens Ægypton habet, Romamque meretur.
Expugnare ſenem potuit Cleopatra venenis;
Crede, miſer, puero: quem nox ſi junxerit una,

Et ſemel amplexus inceſto pectore paſſus
Hauſerit obſcænum titulo pietatis amorem,
Meque, tuumque caput, per ſingula forſitan illi
Oſcula donabit. Crucibus, flammiſque luemus
Si fuerit formoſa ſoror. Nil undique reſtat
Auxilii: rex hinc conjux, hinc Cæſar adulter.
Et ſumus, ut fatear, tam ſævâ judice ſontes.
Quem non è nobis credet Cleopatra nocentem,
A quo caſta fuit? per, te, quod fecimus unà,
Perdidimuſque nefas, perque ictum ſanguine Magni
Fœdus, ades: ſubito bellum molire tumultu:
Irrue! nocturnas rumpamus funere tedas,
Crudelemque toris dominam mactemus in ipſis,
Cum quocunque viro. Nec nos deterreat auſis
Heſperii fortuna ducis. Quæ ſuſtulit illum,
Impoſuitque orbi, communis gloria nobis:
Nos quoque ſublimes Magnus facit. Aſpice litus,
Spem noſtri ſceleris: pollutos conſule fluctus
Quid liceat nobis; tumulumque è pulvere parvo
Aſpice Pompeii non omnia membra tegentem:
Quem metuis, par hujus erat. Non ſanguine clari:
Quid refert? Nec opes populorum, ac regna movemus.
Ad ſcelus ingentis fati ſumus. Adtrahit illos
in noſtras Fortuna manus. En altera venit
Victima nobilior. Placemus cæde ſecundâ
Heſperias gentes. Jugulus mihi Cæſaris hauſtus
Hoc preſtare poteſt, Pompeii cæde nocentes
Ut populus Romanus amet. Quid nomina tanta

Horremus, vireſque ducis, quibus ille relictis
Miles erit? nox hæc peraget civilia bella,
Inferiaſque dabit populis & mittet ad umbras,
Quod debetur adhuc mundo, caput. Ite feroces
Cæſaris in jugulum: præſtet Lagea juventus
Hoc regi, Romana ſibi. Tu parce morari:
Plenum epulis, madidumque mero, venerique paratum.
Invenies. Aude: Superi tot vota Catonum,
Brutorumque tibi tribuent.

(10) . . . . Pars maxima turbæ
Plebis erat Latiæ; ſed tanta oblivio mentes
Cepit, in externos corrupto milite mores,
Ut duce ſub famulo, juſſuque ſatellitis irent,
Quos erat indignum Phario parere tyranno.
Nulla fides, pietaſque viris qui caſtra ſequuntur
Venaleſque manus: ibi fas, ubi maxima merces:
Ære merent parvo; jugulumque in Cæſaris ire
Non ſibi dant. Prô fas! ubi non civilia bella
Invenit imperii fatum miſerabile noſtri?
Theſſaliæ ſubducta acies in littore Nili
More furit patrio. Quid plus te, Magne, recepto,
Auſa foret Lagea domus? dat ſcilicet omnis
Dextera, quod debet ſuperis: nullique vacare
Fas eſt Romano. Latium ſic ſcindere corpus
Dîs placitum: non in generi, ſocerique favorem
Diſcedunt populi. Civilia bella ſatelles
Movit, & in partem Romanam venit Achillas.

Et nisi fata manus à sanguine Cæsaris arcent,
Hæc vincent partes.

(11) Visum famulis reparabile damnum,
Illam mactandi dimittere Cæsaris horam!
Servatur, pœnas in apertâ luce daturus!
Donata est nox una duci, vixitque Pothini
Munere Phœbeos Cæsar dilatus in ortus!

(12) . . . . . . At Cæsar mœnibus urbis
Diffusus, foribus clausæ se protegit aulæ,
Degeneres passus latebras. Nec tota vacabat
Regia compresso: minimâ collegerat arma
Parte domùs: tangunt animos iræque, metusque;
Et timet incursus, indignaturque timere.
Sic fremit in parvis fera nobilis abdita claustris,
Et frangit rabidos præmorso carcere dentes.
Non secùs in Siculis, fureret tua flamma cavernis,
Obstrueret summam si quis tibi, Mulciber, Ætnam.
Audax Thessalici qui nuper rupe sub Æmi,
Hesperiæ cunctos proceres, aciemque Senatûs,
Pompeiumque ducem, causâ sperare vetante,
Non timuit, fatumque sibi promisit iniquum,
Expavit servile nefas. .
Ceu puer imbellis, ceu captis femina muris,
Quærit tuta domus: spem vitæ in limine clauso
Ponit, & incerto lustrat vagus atria cursu;
Non sine rege tamen, quem ducit in omnia secum,
Sumpturus pœnas & grata piacula morti,
Missurusque tuum, si non sint tela, nec ignes,

In famulos, Ptolemæe, caput. Sic barbara Colchis
Creditur, ultorem metuens regnique fugæque,
Ense suo, fratrisque simul cervice paratâ,
Expectasse patrem.

Fin de la Pharsale.

LA
BOUCLE DE CHEVEUX
ENLEVÉE,
POÈME DE POPE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS.

LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

CHANT PREMIER.

D'UNE jeune Beauté je chante la colère
Et les graves effets d'une offenſe légère.
Muſe, adreſſe à Caril ces vers que je lui doi :
Bélinde les lira, c'en eſt aſſez pour moi ;
Et la plus haute gloire où mon eſpoir s'étende,
C'eſt que l'une m'inſpire & que l'autre m'entende.
O Déeſſe ; dis-moi, quel Démon pétulent
Arma contre une Belle un Lord tendre & galant.
Dis-moi par quelle force, encor plus inconnue,
Contre un Lord amoureux elle fut ſoutenue.
Dans un ſimple mortel que de témérité !
Dans un cœur foible & doux que de ſévérité !
Des rideaux le ſoleil colorant la ſurface,
Ouvre, en tremblant, des yeux dont la clarté l'efface ;
Déjà, midi ſonnant, s'éveillent à demi
Des amans malheureux qui n'ont jamais dormi ;
Des ſonnettes au loin déjà le bruit circule ;
Trois fois ſur le parquet le talon de la mule

Donne, à coup redoublés, le ſignal du réveil :
A ce bruit, ſecouant ſes grelots de vermeil,
De ſa niche en bâillant le petit chien déloge ;
Et la montre répond au doigt qui l'interroge.
Bélinde eſt ſeule encore attachée au duvet :
Un Sylphe complaiſant voltige à ſon chevet ;
Le ſonge du matin, qu'il a poſté près d'elle,
En planant ſur ſon front, l'effleure de ſon aîle :
Bélinde à ſon côté croit voir un Adonis.
Moins brillans, dans un bal, ſont nos jeunes Marquis.
Elle rêve & rougit ; un ſonge l'épouvante.
Mais le Sylphe, approchant ſa lèvre ſéduiſante,
L'applique à ſon oreille, & lui tient ce diſcours.
« O toi, dont les attraits font naître mille Amours,
Jeune & chaſte Beauté, ſur qui veillent ſans ceſſe
Mille habitans de l'air que ta gloire intéreſſe ;
Si tout ce que l'on dit des Sylphes, des Lutins,
Frappa, dès le berceau, tes eſprits enfantins,
Et jeta la frayeur dans ton ame craintive,
Prête à la voix d'un Sylphe une oreille attentive ;
Connois toi, de ta gloire apprends à mieux jouïr ;
Et des biens d'ici bas ceſſe de t'éblouïr.
Il eſt des vérités qu'ignore le vulgaire ;
Mais l'œil de l'Innocence en perce le myſtère ;
Un enfant les pénètre ; & contre cet écueil
Un Philoſophe altier voit briſer ſon orgueil.
Que, fier de ſa raiſon, le rebelle incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule,

La timide Pudeur, la naïve Beauté,
Peut ſeule ouvrir les yeux à leur douce clarté.
D'Eſprits aériens un fidèle cortège,
Aux ſpectacles, au bal t'entoure & te protège.
Penſe à ces courtiſans à te ſuivre aſſidus,
Et ton cercle de Lords ne t'occupera plus.
Apprends que ces Eſprits furent jadis des femmes:
Le Ciel, d'un corps plus pur a revêtu leurs ames.
A vos derniers ſoupirs, vos goûts ne meurent pas.
La Joueuſe aime l'hombre au delà du trepas;
La Ducheſſe n'a plus ni carroſſe, ni Pages;
Mais elle ſuit des yeux de brillans équipages.
Votre eſprit, que domine un aſcendant vainqueur,
Va chercher l'élément qu'imitoit votre cœur.
L'Altière en Salamandre eſt métamorphoſée,
Et monte, avec le feu, vers la ſphère embraſée;
Celle dont la douceur fit des amans heureux,
Se gliſſe dans les flots, & ſerpente avec eux;
La Prude eſt transformée en maligne Gnomide;
La Coquette, changée en légère Sylphide;
Voltige dans les airs, ſans ſe fixer jamais.
Vois cependant quels dons le deſtin nous a faits;
Nous pouvons, dégagés d'une chaîne mortelle,
prendre à tous les inſtans une forme nouvelle,
Varier notre ſexe, & combler les déſirs
D'une Beauté qui fuit lés profanes plaiſirs.
D'amoureux vainement une foule l'aſſiège;
De leurs ſoins aſſidus ſon Sylphe rompt le piège.

Rien ne trompe ſon zèle & ſon activité:
Coups-d'œil le jour ; le ſoir, & dans l'obſcurité ;
Petits mots dits tout bas, n'ont pour elle aucun charme.
Si de l'occaſion le péril nous alarme,
Si la danſe l'anime, ou ſi de doux accens
Viennent trop agiter ou ſon ame ou ſes ſens,
A ſa vertu ſon Sylphe aſſure la victoire ;
Et l'honneur, vain fantôme, en a toute la gloire.
Parmi vous, il en eſt que le Ciel en courroux
Livre aux ſoins inquiets d'un vieux Gnome jaloux.
On les voit s'admirer, d'elles-mêmes épriſes.
Le Gnome, d'un rival craignant les entrepriſes,
Les enivre d'orgueil, & de leurs courtiſans
Il leur fait dédaigner les vœux & les préſens.
Au ſéduiſant éclat d'une nobleſſe altière,
A l'aſpect de l'étoile ou de la jarretière,
A l'approche d'un Duc, à l'hommage d'un Lord,
Le jaloux ſurveillant fait un nouvel effort.
D'autres Gnômes, chargés d'un emploi moins ſtérile,
Préſident aux projets d'une Coquette habile;
Ils dirigent les yeux d'une tendre Beauté,
Donnent à ſes regards un air de volupté,
Et quand, près d'un amant, ſon jeune cœur palpite,
Ils colorent ſon teint d'une rougeur ſubite.
De ſoins plus délicats un Sylphe eſt occupé.
Tandis que le vulgaire imbecille & trompé
Prend pour l'égarement d'une Nymphe timide
Les pas myſtérieux du Sylphe qui la guide,

D'un dédale rempli d'amoureux & d'amours,
Il lui fait sans danger parcourir les détours.
Ainsi, pour la guérir d'une vaine foiblesse,
D'un objet aussi vain il l'occupe sans cesse.
Quelle ingrate Beauté verroit impunément
Un présent magnifique, offert modestement;
Si d'un rival actif l'adroite vigilance
N'arrêtoit le transport de sa reconnoissance,
Et prodigue à propos, par un bal enchanteur
N'effaçoit tout l'éclat du présent séducteur?
Du jeune Florio quelle Beauté sauvage
Pourroit, sans s'attendrir, écouter le langage,
Si près d'elle Damon ne se glissoit soudain,
Et, pour la rassurer, ne lui serroit la main?
Tels sont les soins heureux dont un Sylphe se pique:
Il conduit ses projets en sage Politique;
Pour les femmes toujours attentif & zélé,
Il soutient à propos leur courage ébranlé;
Il combat un blondin par un brun qui l'efface;
Il oppose à la taille & les airs & la grâce;
Par un faste rival un faste est balancé,
Et par d'autres plumets un plumet éclipsé.
Enfin tout ce qui peut vous séduire & vous plaire,
Se trouve combattu par un charme contraire;
Et les foibles mortels nomment légèreté
L'effet prodigieux de notre habileté.
Moi, le chef vigilant de ta garde fidèle,
Je me nomme Ariel, & je te réponds d'elle.

Mais, hélas ! dans les airs voyageant ce matin,
De cette heureuse étoile où brilloit ton destin,
J'ai cru voir se ternir la clarté rayonnante.
Quelle est cette disgrace imprévue, étonnante,
Que tu dois éprouver avant la fin du jour ?
Je l'ignore ; & malgré les soins de mon amour,
Je ne sais ni par qui, ni quoi, ni quand, ni comme.
Prends garde à toi, crains tout, fuis l'approche de l'homme.
A ces mots, de Bélinde excitant le réveil,
Mirine saute, aboye, & chasse le sommeil.
Un billet, s'il en faut croire la Renommée,
Se présente d'abord à la Nymphe alarmée.
Soupirs, chaînes, ardeurs, tourmens d'un cœur blessé,
Ne sont pas plutôt lus, le songe est effacé.
Alors quittant son lit, tranquille & rassurée,
Elle approche à pas lents d'une table sacrée.
Devant elle rangés, des vases de vermeil,
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.
Bélinde, déployant sa longue chevelure,
Adore en habit blanc les Dieux de la parure.
Une image céleste éclate en un miroir.
Sur ce divin objet, si doux pour elle à voir,
Elle attache ses yeux, l'admire, & se prosterne.
De la Divinité Prêtresse subalterne,
Nérine se présente à l'autel enchanté,
Erigé par le luxe & par la vanité.
L'autel est embelli, la timide Prêtresse,
Par les rites sacrés honore la Déesse.

Pour orner ses attraits, déjà sont découverts
Les précieux tributs de la terre & des mers.
Là, des flacons remplis des parfums de l'Asie,
Exhalent dans les airs leur suave ambroisie;
Là, brille en des écrins l'amas éblouissant
Des dons que le soleil fait éclore en naissant;
Là, l'écaille & l'ivoire en peignes sont changées,
Et l'epingle & l'aiguille en escadrons rangées;
Là, parmi les pompons, le fard, les diamans,
On voit les billets doux, la Bible, & les Romans.
La céleste Beauté prend ses puissantes armes:
Son front, à chaque instant, reçoit de nouveaux charmes;
Ses grâces, ses attraits semblent se réveiller;
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller;
Son sourire est plus doux; le teint de l'Immortelle,
Prend insensiblement une fraîcheur nouvelle:
Autour d'elle empressés, les Sylphes amoureux
Embellissent sa tête, arrangent ses cheveux,
Ils donnent à sa manche une forme élégante,
Ils étalent les plis de sa juppe flottane,
Et Nérine, au succès qui la met en crédit,
Le croyant son ouvrage, en secret applaudit.

CHANT SECOND.

TELLE qu'en un ciel pur on voit naître l'aurore,
Telle parut Bélinde, & plus brillante encore,
Lorſque vers la Tamiſe elle porta ſes pas,
Pour faire aux Dieux des eaux contempler ſes appas.
Mille jeunes Beautés viennent ſur le rivage,
D'une galante cour lui diſputer l'hommage.
Bélinde les efface, & ſon air gracieux
Captive tous les cœurs & fixe tous les yeux.
Le feu des diamans jaillit de ſa couronne;
Sur ſon ſein le rubis étincelle & rayonne;
Vifs comme ſa penſée, & non moins inconſtans,
Ses yeux ſur mille objets tombent en même temps:
Aux mortels empreſſés qui volent ſur ſes traces,
Elle accorde un ſourire, & jamais d'autres grâces;
Sans déplaire aux amans, ſévère avec bonté,
Elle ſait mettre un frein à leur témérité:
Comme l'aſtre du jour dont elle eſt la rivale,
Elle verſe autour d'elle une lumière égale;
Elle ſait déguiſer, ſous un voile charmant,
Ses défauts, s'il en eſt, avec tant d'agrément;
Et ceux même qu'on trouve à la plus accomplie,
Un regard de Bélinde obtient qu'on les oublie.

Pour le tourment des cœurs & le plaiſir des yeux,
Elle laiſſoit flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes coulant ſur ſa gorge naiſſante,
Ombrageoient de ſon cou l'ivoire éblouiſſante.
L'amour avec ces nœuds qu'on ne pouvoit briſer,
Enchaînoit les mortels qui l'oſoient mépriſer;
& dans ce labyrinthe une ame embarraſſée
Ne regretta jamais ſa liberté paſſée.
A l'aide des cheveux ſouvent nous amorçons
Les volages oiſeaux, les timides poiſſons;
Non moins imprudens qu'eux, auprès d'une inhumaine,
Des cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Bélinde un Marquis eſt charmé:
Déjà de les ravir le projet eſt formé.
Par force ou par adreſſe, il veut hâter ſon crime.
Aux déſirs d'un amant tout paroît légitime.
Aux Dieux avant le jour il adreſſe des vœux;
La nuit prête ſon ombre à ce myſtère affreux.
Il les invoque tous, s'incline, les adore;
Mais c'eſt toi, tendre Amour, toi ſur-tout qu'il implore.
Du Roman de Cyrus ſur Clélie entaſſé,
A ce Dieu redoutable un autel eſt dreſſé.
Le Marquis lui conſacre un gand, trois jarretières,
Glorieux monumens de ſes amours premières;
Un tas de billets doux s'allume ſur l'autel;
L'autel eſt embraſé; l'audacieux mortel
Oſe à ſes vœux ardens mêler la folle envie,
Qu'un tréſor, d'où dépend le bonheur de ſa vie,

Soit bientôt dans ses mains, pour n'en sortir jamais.
Mais le Ciel, attentif à ses vœux indiscrets,
N'exauce qu'à demi sa prière funeste,
Et les vents dans les airs en dissipent le reste.
Bélinde cependant monte sur son vaisseau.
L'onde s'enorgueillit sous ce brillant fardeau.
Des plus doux instrumens la touchante harmonie,
Aux charmes de la voix avec art réunie,
Fait retentir ces bords de sons mélodieux,
Qui glissant sur les eaux s'envolent dans le cieux.
Les volages zéphyrs rident l'onde tranquile;
Et la voile ondoyante à leur souffle est docile.
La Déesse sourit; ce sourire charmant
Verse dans tous les cœurs le calme & l'enjoûment.
Mais du sein d'Ariel toute joie est chassée.
D'un malheur inconnu Bélinde est menacée;
Et son Sylphe, en tremblant, voit venir ce revers.
Il convoque à grand bruit les habitans des airs.
A sa voix aussi-tôt tout ce peuple timide
Rase d'un ciel d'azur la surface liquide;
Et les airs, divisés par ce prompt mouvement,
Imitent des zéphyrs le doux frémissement.
Ceux-ci, se reposant sur les voiles flottantes,
Etalent au soleil leurs aîles éclatantes;
Dans un nuage d'or ceux-là semblent nager;
Dans un air plus subtil d'autres vont se plonger;
Fluide, transparent, dissous par la lumière,
Leur corps fuit des mortels la débile paupière;

Leurs habits, composés de liquides saphirs,
Flottent abandonnés au souffle des zéphyrs:
Ce tissu radieux des larmes de l'aurore,
Dans le vague des airs se trame & se colore;
La lumière y produit les diverses couleurs
Que Flore, à son retour, voit briller sur les fleurs;
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs aîles,
Répand sur cet émail des nuances nouvelles.
Assis sur le grand mât, de Sylphes entouré,
Ariel dans ses mains tient son sceptre azuré:
Son plumage de pourpre à leurs yeux se déploie;
Et dans l'inquiétude où son ame est en proie,
Il leur tient ce discours qui les glace à leur tour:
« Nombreuses légions, qui composez ma Cour,
Ecoutez votre Roi dans un profond silence.
Jamais à vos penchans je n'ai fait violence.
Aussi libres que moi dans ces plaines d'azur,
L'un aime à voltiger dans un air calme & pur;
Aux rayons du soleil d'autres s'épanouïssent,
Et de mille couleurs sous ses yeux s'embellissent;
D'autres, lorsque l'aurore annonce son retour,
Ouvrent à ses coursiers les barrières du jour;
Quelques-uns, dans les cieux, des comètes fatales
Prennent soin de tracer les routes inégales;
A régler les saisons les autres destinés,
Conduisent dans leur cours les astres fortunés;
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la terre,
Liguent les vents fougueux, allument le tonnerre;

Des nuages épais forment les tourbillons,
Et d'une pluie heureuſe inondent les ſillons.
D'autres, les yeux baiſſés ſur la nature humaine
Obſervent des mortels la conduite incertaine;
Tandis que dans la paix, comme dans les combats,
Leurs redoutables chefs font le ſort des Etats,
Et par mille revers, dont la terre s'étonne,
Elèvent un Monarque, ou briſent ſa couronne.
Pour nous, ſur les Beautés notre empire s'étend.
Doux ſoins, aimable emploi, quoique moins éclatant!
Sylphes, vous le ſavez, nous bornons notre zèle
A rendre plus touchans les charmes d'une Belle:
Nous faiſons reſpecter aux Aquilons fougueux
La poudre dont l'éclat embellit ſes cheveux;
Nous ſavons retenir les parfums qu'ils exhalent;
Nous enlevons l'émail que les roſes étalent;
Et nos pinceaux légers, ſous ce rouge trompeur,
D'un viſage terni déguiſent la pâleur.
Eſt-il pour l'embellir quelque ſoin qu'on néglige?
Eſt-il quelque défaut qu'un Sylphe ne corrige?
Cet art qui chaque jour, par d'heureux changemens,
Ajoute à leurs habits de nouveaux agrémens,
Cet art des nouveautés, ſi fécond en ſyſtêmes,
En ſonge à leur eſprit nous l'inſpirons nous-mêmes.
Mais entre ces Beautés, celle qui dut le mieux
Fixer par ſes attraits vos ſoins officieux,
Va ſubir en ce jour une étrange diſgrace.
Quel ſera ce revers dont le Ciel la menace?

Quel en ſera l'auteur ? La ſageſſe des Dieux
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.
J'ignore ſi Bélinde, en faveur d'un profane,
Doit enfreindre les lois de la chaſte Diane,
Ou caſſer ſeulement un vaſe du Japon ;
Voir obſcurcir ſa gloire, ou tacher ſon jupon ;
Si de ſes courtiſans écoutant les fleurettes,
Elle doit perdre au bal ſon cœur ou ſes tablettes ;
Ou ſi Mirine touche au rivage des morts.
Quel que ſoit ce danger, redoublez vos efforts.
Du ſoin de ſes pendans je charge Berbinette ;
Celui de l'éventail regarde Zéphirette ;
Momentille, ſa montre eſt remiſe en ta main ;
Ces boucles de cheveux qui flottent ſur ſon ſein,
Je te les livre à toi, vigilante Criſpine ;
Et moi je veillerai ſur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous, oubliant ſon devoir,
Indigne de mon choix, trahiſſoit mon eſpoir,
De mon reſſentiment il ſeroit la victime,
Et la peine du moins égaleroit le crime.
De brûlantes vapeurs deſſécheroient ſon corps ;
Il feroit pour voler d'inutiles efforts ;
De gomme ou de pommade on enduiroit ſes aîles ;
Et bientôt il perdroit ſes grâces naturelles.
Tel qu'on peint Ixion ſur ſa roue étendu,
Sur un café brûlant demeurant ſuſpendu,
Il en reſpireroit la brûlante fumée.
Je n'offrirois ſans ceſſe à ſa vue alarmée,

Que cette vaſte mer écumante à ſes pieds ».
   Ainſi parle Ariel aux Sylphes effrayés.
Leur nombreuſe phalange, à ſes ordres fidèle,
Vole auprès de Bélinde, & ſe place autour d'elle.
Dans l'or de ſes cheveux les uns vont ſe nicher;
Au bord de l'éventail d'autres vont ſe percher;
Sur ſes riches pendans quelques-uns ſe ſuſpendent;
Juſqu'autour de ſon ſein il en eſt qui deſcendent;
Tous, le cœur conſterné, palpitant, incertain,
Attendent en tremblant les décrets du deſtin.

CHANT TROISIÈME.

DANS ces vallons fleuris où la Tamiſe errante,
De Londres, dans ſon ſein, voit l'image flottante,
S'élève d'*Ampconcourt* le ſuperbe palais.
En ſecret dans ces lieux les Miniſtres Anglois
Contre nos ennemis vont préparer des ligues,
Ou contre nos Beautés méditer des intrigues.
Reine (*a*) d'un triple Empire heureux & rédouté,
C'eſt là que vous prenez des avis & du thé.
Ce fut dans ces beaux lieux que ſe rendit Bélinde.
L'éloge de la Reine, ou d'un écran de l'Inde,
Une *viſite*, un bal, fourniſſent *tour à tour*
Aux graves entretiens de ſa brillante Cour.
Chaque mot qu'on prononce eſt un *trait de ſatire*.
Si par haſard la troupe, obſtinée à médire,
Suſpend pour reſpirer ces propos importans,
Le tabac, l'éventail rempliſſent ces inſtans :
On obſerve un regard, un geſte, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.
Le ſoleil cependant ſur nos brûlans ſillons
Ne lançoit déjà plus que d'obliques rayons :

(*a*) Anne, Reine d'Angleterre.

Les Sénateurs, lassés d'une longue abstinence,
Opinant au hasard, désertoient l'audience,
Et pour laisser dîner leur Juge encore à jeun,
Les criminels couroient à leur terme commun,
De remords inquiets libres à l'ordinaire.
On voyoit de Marchands la troupe mercenaire,
De la Bourse chez eux fuir d'un pas empressé;
Les soins de la toilette avoient enfin cessé.
Bélinde, qu'animoit le désir de la gloire,
Ose dans un combat, sûre de sa victoire,
[redacted] deux fiers ennemis défier la valeur.
Sur son front radieux [redacted]rit leur malheur.
Trois fois neuf combattans, nourris dans les alarmes,
Formant trois bataillons, paroissent sous les armes.
La guerrière à l'instant range en ordre les siens,
Alors des légions d'Esprits aériens
Sur les trois étendards fondent d'un vol rapide.
Au sort d'un combattant chaque Sylphe préside.
Ariel conduisoit le premier Matador.
Jadis il étoit femme, il s'en souvient encor;
Et son humeur jadis inquiète, orgueilleuse,
Sur les honneurs du pas est toujours pointilleuse.

Quatre terribles Rois paroissent sur les rangs.
Leur moustache, leur front couvert de cheveux blancs,
Leur barbe les rendoit encor plus vénérables.
On voyoit auprès d'eux quatre Reines aimables;
Dans leurs augustes mains elles portoient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimoient les douceurs.

Après

Après elles marchoient une troupe de Gardes,
Le chapeau ſur la tête, armés de hallebardes;
Et divers écuſſons, tracés ſur les habits,
Diſtinguoient les ſoldats des différens partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médite,
Bélinde nomme Pique, & Pique eſt favorite:
L'Héroïne commande, & ſes noirs Matadors
Par cent exploits fameux ſecondent ſes efforts.
Aux chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille eſt le premier dont le bras ſe ſignale;
Il enchaîne à ſon char deux ennemis vaincus,
Deux plus vaillans encor, par Manille abattus,
De ce guerrier ſuperbe honorent la victoire:
Baſte paroît bientôt, mais avec moins de gloire;
Il ne défait qu'un Noble avec un Plébéïen.
Le Roi de Pique alors, dans un grave maintien,
S'avance, & fait briller dans ſa main redoutable,
A la place du ſceptre, un glaive inévitable:
Un long manteau de pourpre, au haſard entr'ouvert,
Laiſſe voir en flottant ſa jambe à découvert.
Son Eſclave rebelle au combat le défie;
Le Monarque à ſes pieds le fait tomber ſans vie.
Sur l'Éſclave de Trefle il porte auſſi ſes coups.
O deſtin des combats inconſtant & jaloux!
Ce vaillant Quinola, qui, dans d'autres journées,
Sans peine eût renverſé des têtes couronnées,
Qui dans toute une armée eût ſemé la terreur,
Sous le fer du Monarque expire ſans honneur.

Bélinde, juſqu'alors ſignalant ſon courage,
Sur les deux Paladins avoit eu l'avantage;
Mais la fortune enfin ſeconda le Marquis.
Il t'amène au combat, jeûne Sémiramis,
Toi que le Roi de Pique a choiſi pour épouſe.
Du prix de la valeur cette Reine jalouſe,
Court ſur le Roi de Trefle & lui perce le flanc.
La blancheur de ſes mains ſe teignit de ſon ſang.
Que ſert à ce tyran ſa taille monſtreuſe,
Son riche diadême, & ſa robe pompeuſe?
Que lui ſert d'avoir ſeul, parmi les Souverains,
Le pouvoir de porter un globe dans ſes mains?
Le cruel en tombant vomit ſon ame *noire*.
Le Marquis, orgueilleux d'une telle victoire,
Fait marcher à l'inſtant ſes terribles carreaux.
Plus richement paré que les Rois ſes rivaux,
Leur Monarque en profil laiſſe voir ſon viſage.
De ſon auguſte Reine il ſoutient le courage;
Et ces vaillans époux, courant de toutes parts,
Foulent des ennemis les bataillons épars.
Comme les légions & d'Aſie & d'Afrique
Formoient par leur mélange un ſpectacle tragique,
Quand le Maure, noyé dans ſon ſang répandu,
Avec l'Aſſirien périſſoit confondu:
Tels, cœurs, trefles, carreaux, aux yeux de l'aſſemblée
Rompus & diſperſés, tombent dans la mêlée.
Ces peuples différens d'habits & de couleurs,
Sont tous enveloppés dans ce commun malheur.

Les vaincus effrayés se pressent & reculent ;
Leurs nombreux escadrons en tombant s'accumulent ;
L'Esclave des carreaux, à la honte du sort,
Voit la Reine des cœurs céder à son effort.
Bélinde, à cet aspect, tremble, pâlit, se trouble ;
Codille la menace, & sa frayeur redouble ;
Elle se croit défaite, & son cœur abattu
Veut en vain rappeler sa première vertu.
Mais dans les grands périls, témoin la Grèce & Rome,
Pour changer la fortune il suffit d'un grand Homme.
L'As de cœur au combat s'avance sans effroi.
Bélinde cependant garde en secret le Roi.
Indigné d'avoir vu son épouse craintive,
D'un esclave insolent devenir la captive,
Il regarde cet As, l'œil ardent de courroux,
S'élance, & l'ennemi meurt percé de ses coups.
Bélinde s'applaudit & pousse un cri de joie ;
l'écho de toutes parts jusqu'au ciel le renvoie.
Les fleuves, les vallons, les montagnes, les bois,
Ebranlés par ce cri, le répètent cent fois.
Ne saurez-vous jamais, mortels pleins de foiblesse,
Être heureux sans orgueil, malheureux sans bassesse ?
Tout cet éclat s'envole ; &, par un prompt retour,
Ce jour si beau devient le plus malheureux jour.

On avoit terminé ce combat mémorable,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vases précieux que la Chine produit.
Le café par leurs mains en poussière est réduit ;

A l'aide d'un flambeau l'esprit de vin s'allume;
Une flamme d'azur l'effleure & le consume :
Observant du Japon l'usage révéré,
On érige un autel de coupes entouré.
Ce nectar qui des sens, par une douce voie,
Fait passer jusqu'au cœur la vigueur & la joie,
Dans des vases nombreux ruisselle abondamment
Et tout brûlant encor bouillonne en écumant.
De Sylphes empressés une brillante troupe
Vole autour de Bélinde, & couronne sa coupe.
Ceux-là, sur son café qu'ils veulent refroidir,
Par des battemens d'aile appellent le zéphyr :
D'autres sur sa parure étendent leur plumage.
L'arabique liqueur qui réveille le Sage,
Et qui du Nouvelliste éclairant les écarts,
Lui fait dans l'avenir promener ses regards,
Du jeune audacieux secondant l'entreprise,
Lui découvre un moyen d'obtenir, par surprise,
Ces boucles de cheveux dont il est si jaloux.
Arrête, & crains des Dieux le terrible courroux,
Impie ! & de Scylla si tu sais la disgrace (*a*),
Ton crime fut le sien, & son sort te menace.
Oh ! combien les mortels, injustes & pervers,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts !

(*a*) Fille de Nisus, Roi de Mégare. Elle arracha de la tête de son père un cheveu d'or, d'où dépendoit le sort de sa couronne ; & pour ce crime elle fut changée en alouette.

Aglaé, du Marquis pénétrant l'artifice,
Prend le temps d'exercer sa jalouse malice,
Et lorgnant le perfide, offre à ses yeux distraits,
Des ciseaux qu'en ses mains elle tenoit tout prêts.
Le Marquis se saisit de cette arme cruelle.
Tel au temps d'Amadis, un Chevalier fidèle,
Entrant dans le tournois pour disputer le prix,
Des mains de la Beauté dont il étoit épris,
Recevoit autrefois ou la lance ou l'épée.
Du soin de son café seulement occupée,
Bélinde se baissoit pour en humer l'odeur.
Cependant le Marquis, plein d'une aveugle ardeur,
Fait briller sur son cou l'instrument redoutable.
De Sylphes alarmés une foule innombrable
Vole, pour la défendre, autour de ses cheveux.
En vain, pour l'avertir de ce péril affreux,
Unissant leurs efforts, ranimant leur audace,
Trois fois de ses pendans ils ébranlent la masse;
Trois fois elle détourne un regard étonné,
Et trois fois l'ennemi recule consterné.
Ariel, de Bélinde observant la pensée,
D'un amant dans son cœur voit l'image tracée,
Et tout le reste échappe à son art confondu.
Ce sage gardien, interdit, éperdu,
Reconnoît du destin la volonté suprême,
Et quitte, en soupirant, cette Nymphe qu'il aime.
Le Marquis ouvre alors les ciseaux meurtriers,
Fait glisser une Boucle entre les deux aciers,

Les rapproche ſoudain, & d'une main hardie
Va couper ſans pitié cette Boucle chérie.
Déjà le double acier crioit en s'uniſſant,
Lorſqu'un Sylphe, excité par ce péril preſſant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppoſe au coup fatal ſa ſubſtance fluïde.
Hélas! pour ſa Déeſſe en vain s'expoſe-t-il,
L'impitoyable acier coupe ſon corps ſubtil;
Mais l'agile matière à l'inſtant réunie,
De ſon corps mutilé rétablit l'harmonie.
Bélinde, c'eſt ainſi que tes cheveux ſacrés
De leur chef à jamais ſe virent ſeparés.
Dans tes yeux à l'inſtant des foudres s'allumèrent,
La terre s'en émut, les ſphères en tremblèrent.
Non, l'on ne pouſſe point des cris ſi douloureux
Lorſque la pâle mort, de ſes voiles affreux,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupière,
Ou qu'une porcelaine eſt réduite en pouſſière.
Victoire! s'écria le Marquis ſatisfait,
La Boucle eſt en mes mains, mon triomphe eſt parfait.
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête.
Je m'enorgueillirai d'une telle conquête,
Tant que les Alcions ſe plairont ſur les mers,
Les ours dans les forêts, les oiſeaux dans les airs;
Un Marquis dans un bal, une jeune Coquette
Dans un cercle d'amans, ou devant ſa toilette;
Oui, tant que nos ſalons, artiſtement ornés,
Par de nombreux flambeaux ſeront illuminés;

Tant qu'aux jours ſolennels on ſe rendra viſite,
Et que de l'Atlantis on louera le mérite;
Qu'on verra nos Beautés tracer des billets doux,
Recevoir des préſens, donner des rendez-vous;
Que les femmes à Londre aimeront la parure;
Mon nom ſera fameux chez la race future.
Le fer ravage enfin ce qu'épargne le temps:
Il frappe les humains, abat leurs monumens.
Des mains des Immortels il a détruit l'ouvrage;
Il a caché ſous l'herbe Ilion & Carthage;
Et Rome, ſuccombant ſous ſes coups obſtinés,
Trois fois s'enſevelit ſous ſes murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô Nymphe inconſolable!
S'il ſoumet tes cheveux à ſa force indomptable.

CHANT QUATRIÈME.

Tel qu'on voit l'Océan, quand deux Vents courroucés
Font bouillonner les flots par les flots repoussés;
Telle à son désespoir Bélinde abandonnée,
Est par divers transports tour à tour entraînée.
Un Roi fait prisonnier dans l'ardeur d'un combat,
Un femme au mépris livrée avec éclat,
Un amant arraché des bras de son amante,
Un tyran que la mort vient glacer d'épouvante,
Aminte pour un pli qui manque à son habit,
N'éprouvèrent jamais la fureur, le dépit,
Qu'alluma dans ton ame, ô fille infortunée!
De tes cheveux ravis la triste destinée.
Le sensible Ariel, partageant ses douleurs,
S'enfuit loin de ces bords, les yeux baignés de pleurs.
Des habitans de l'air la légion fidèle
Sur les pas de son Chef s'éloigne de la Belle.
Aussi-tôt Ombriel, Gnome ennemi du jour,
De la Nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue
Dans ce lieu souterrain le Gnome s'insinue.
Jamais on n'y sentit le zéphyr caressant;
Mais du vent du midi le souffle assoupissant

Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure,
Les regards du soleil n'ont jamais pénétré.
C'est là que sur un lit aux soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, triste, pâle, & rêveuse,
Repose mollement la Déesse quinteuse.
La Douleur la retient attachée au duvet,
Et la sombre Migraine assiège son chevet.
Aux côtés de son lit paroissent deux suivantes,
Egales en emplois, en humeurs différentes;
L'une, vieille Sibylle, au teint noir & plombé
Y traîne un corps mourant sous cent lustres courbé:
C'est la Malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides.
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le Ciel;
Et flattant avec art le mérite modeste,
A ses embrassemens mêle un poison funeste.
L'autre, jeune Beauté (c'est l'Affectation),
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Roule un œil languissant, & se pâme avec grace.
Malgré son air mourant, les roses & les lys
Etalent sur son teint leur brillant coloris.
C'est ainsi qu'une Belle emprunte avec adresse
D'un tendre négligé la piquante mollesse.

Elevés dans les airs sur un nuage épais,
Mille fantômes vains entourent ce palais.

Là paroît Alecton de couleuvres armée,
Qui vomit des torrens de flamme & de fumée.
A la pâle lueur des lugubres flambeaux,
Des ſpectres effrayans ſortent de leurs tombeaux;
Ici l'on croît errer dans les Champs Elyſées:
De mille fleuves d'or des plaines arroſées,
Dès dômes de criſtal, des palais enchantés,
Aux yeux des habitans s'offrent de tous côtés.
Les mortels, dans ces lieux oubliant leur nature,
De mille objets divers imitent la figure.
Le Gnome parfumé des plus fortes odeurs,
Abordant ſans effroi la mère des Vapeurs:
Triſte Divinité, dit-il, je vous ſalue;
D'un ſexe lunatique, ô maîtreſſe abſolue!
Vous qui de nos Beautés, dès leur jeune ſaiſon,
Juſques ſur leur déclin gouvernez la raiſon;
Vous qui, pour égarer leur eſprit fantaſtique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poétique;
Vous qui, ſuivant toujours leurs goûts & leur humeur,
Savez avec tant d'art empoiſonner leur cœur;
Vous ſeule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des Ecrits ridicules;
Par vous une Hypocrite, au cœur pétri de fiel,
Va dans ſon humeur noire offrir des vœux au Ciel.
L'Orgueilleuſe par vous diffère une viſite;
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'acquitte,
Vous ſeule lui dictez le ſublime aſſommant
Dont ſa ſotte fierté pare un froid compliment.

Mais une Nymphe encor méprise votre Empire.
Faite pour le plaisir, sa présence l'inspire.
Ah ! si j'ai su jamais ravir un agrément,
Ou semer de boutons un visage charmant ;
Si d'un jaune vermeil, des Coquettes antiques
J'ai souvent coloré les figures étiques ;
Si pour faire former d'injurieux soupçons,
J'ai dérangé des lits ou froissé des jupons ;
Si je plantai cent fois, pour noircir les épouses,
Un bois aérien sur des têtes jalouses ;
Si d'un bichon malade irritant les douleurs,
J'ai su des plus beaux yeux faire couler des pleurs ;
Ou si, pour exercer mon oisive malice,
Ma main d'une coiffure a détruit l'édifice ;
Accordez-moi, Déesse, au nom de tant d'exploits,
Que dès ce jour Bélinde obéisse à vos lois.
De vos noires vapeurs offusquez cette Belle ;
Tout l'univers bientôt sera triste comme elle.

La Déesse, à ces mots, l'œil sombre & dédaigneux,
Semble le rebuter en exauçant ses vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulysse
Des Vents emprisonnés captiver le caprice,
Dans une outre profonde elle enferme les cris
Et tout ce qui du sexe enflamme les esprits.
Dans un vase enfumé la chagrine Déesse
Delaye en murmurant la crainte & la tristesse.
Chargé de ces trésors, l'orgueilleux Ombriel
Va revoir à l'instant la lumière du Ciel.

Il voit Bélinde en pleurs, la tête échevelée :
Taleſtris ſoutenoit ſon amie accablée,
Quand l'outre ſe déchire, & fait pleuvoir ſoudain
Les plaintes & les cris enfermés dans ſon ſein.
Bélinde entre en fureur : ſon implacable amie
L'irrite, & vers les cieux tend les mains, & s'écrie :
O fille infortunée ! (Amptoncourt, à ces mots,
Répond de tous côtés par la voix des échos.)
O fille infortunée ! un jeune téméraire
Sera de tes cheveux l'heureux dépoſitaire !
Tant de poudre, d'eſſence, & de ſoins aſſidus,
Tant de riches parfums ſeront ainſi perdus !
Prévis-tu ce larcin dont le traître ſe flatte,
Lorſque pour s'embellir ta tête délicate
Se livroit en tremblant à ce fer tortueux
Qui lui cauſa cent fois des maux ſi rigoureux !
O Boucle ! — Quel bonheur pour qui te l'a ravie !
Pour les autres amans quelle ſource d'envie !
Je ne prévois que trop ſur cet enlevement
Du ſexe vertueux l'étrange étonnement.
Non, non, jamais l'honneur ne ſauroit le permettre,
L'honneur à qui nos vœux doivent tous ſe ſoumettre,
A qui tous les plaiſirs, ſi-tôt qu'il a parlé,
Le repos, la raiſon, tout doit être immolé.
Bélinde, à juſte titre on te voit affligée :
Par cent diſcours malins tu ſeras outragée :
Je vois de toutes parts les ſourires railleurs,
Les geſtes offenſans, & les regards moqueurs.

Non, tu ne ſeras plus la Beauté dominante ;
Un ſeul mot va ternir cette gloire éclatante.
Aurai-je déſormais & la force & l'eſprit
D'appuyer ton honneur que ce revers flétrit ?
Après un tel affront, puis-je, ſans infamie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon amie ?
Tu le verras bientôt, cet orgueilleux Marquis,
Dans un riche criſtal, émaillé de rubis,
Plaçant inſolemment cette Boucle uſurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah ! plutôt, que le ciel, que la terre, les eaux,
L'homme & les perroquets rentrent dans le chaos.
Dans ſes yeux, à ces mots, la colère s'allume.
Elle lance un regard au Chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du Marquis,
Dit-elle, Chevalier ; mon cœur eſt à ce prix.
De plus graves objets l'ame alors occupée,
Sur ſa boîte d'émail & ſa canne jaſpée
Il attiroit les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours ſolide,
Et qui de ſon eſprit laiſſoit voir tout le vide.
Il écoute en ouvrant de grands yeux interdits ;
Puis, d'un ton important, il s'adreſſe au Marquis ;
Et prenant du tabac, en ces mots il s'explique :
Mais rien n'eſt plus plaiſant ! l'aventure eſt unique !
Une Boucle ! Ah parbleu ! mais cela ſe fait-il ?
Et ne ſavons-nous pas qu'il faut être civil ?

Tu badines, Marquis. Trève de raillerie :
Allons, rends ces cheveux, rends-les moi, je t'en prie.
Il achève, & charmé de tout ce qu'il a dit,
De rechef ſur ſa boîte il frappe & s'applaudit.
Je ſuis fâché, répond le Marquis inflexible,
Qu'à ce diſcours touchant on me trouve inſenſible ;
Mais je jure aujourd'hui, par ces cheveux ſacrés,
De leur aimable chef à jamais ſéparés,
De porter à ce bras, inſtrument de ma gloire,
Juſques dans le tombeau, le prix de ma victoire.
  En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la boucle & l'étale à leurs yeux.
  Le Gnome s'applaudit, & d'une main traîtreſſe
Caſſa le vaſe impur d'où ſortit la triſteſſe.
Bélinde ſur ſon ſein, enflé par les ſanglots,
Laiſſe tomber ſa tête, & prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints ſur ſon amie en larmes.
  O jour pour moi fécond en mortelles alarmes,
Où je me vois ravir ma joie & mes cheveux !
Pourquoi vis-je Amptoncourt ? Voyage malheureux !
Je ne ſuis point, hélas ! tu le ſais, chère amie,
La première à la Cour que l'amour ait trahie.
Pourquoi ne ſuis-je née en des lieux inconnus,
Où l'hombre & le café ne ſoient point parvenus ?
Dans mon obſcurité, jeune & belle, ſans crainte,
Des regards des mortels j'aurois bravé l'atteinte ;
Et comme ſur leur tige on voit mourir les fleurs,
J'aurois, en vieilliſſant, vu ternir mes couleurs.

Sur la foi du Marquis par quel ſort m'embarquai-je ?
Ah ! j'aurois dû prévoir qu'il me tendoit un piège.
Mon Sylphe cette nuit me l'avoit annoncé.
Quel preſtige aveugloit mon eſprit inſenſé ?
Pourquoi, dans mon palais, oiſive & retirée,
Aux langueurs de l'ennui ne me ſuis-je livrée ?
Les Dieux me l'ont prédit : j'ai ſenti ce matin
Ma pommade trois fois chanceler ſous ma main ;
J'ai vu, lorſque les vents retenoient leurs haleines,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines.
Mon perroquet, ſaiſi d'une ſecrète horreur,
Garde un ſilence affreux ; Mirine entre en fureur :
Quels préſages frappans de ce revers funeſte !
Hélas ! de mes cheveux vois le malheureux reſte.
O reſte malheureux ! . . . Bélinde, que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.
O déplorable ſort de ces boucles galantes !
Affligeant ſouvenir, images déſolantes !
Ces boucles qu'on friſoit avec tant d'agrément,
En flottant ſur mon cou, en faiſoient l'ornement ;
Leurs beaux jours ſont paſſés, il ne m'en reſte qu'une,
Qui va de ſa compagne éprouver l'infortune.
J'entends déjà rouvrir le funeſte ciſeau . . . .
Il ne te manque plus que ce crime nouveau ;
Viens donc, barbare, viens, & que ta main impie
Ne laiſſe aucune trace.... Ah ! quelle eſt ta furie,
Cruel ! pour contenter ton aveugle déſir,
Etoient ce mes cheveux que tu devois choiſir ?

CHANT CINQUIÈME.

ELLE dit, & ſes yeux ſe rempliſſent de larmes.
La triſteſſe à ſes traits donne de nouveaux charmes
Les ſpectateurs émus partagent ſes douleurs.
Le Marquis eſt lui ſeul inſenſible à ſes pleurs;
Les Dieux & les Deſtins ont endurci ſon ame.
Taleſtris vainement joint la menace au blâme;
Sourd aux cris de l'amour, qui pourra l'émouvoir?
La pitié ſur ſon cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la prière d'Anne, au déſeſpoir d'Eliſe,
Moins inſenſible encor parut le fils d'Anchiſe.
Mais la grave Clarice, au maintien compoſé,
Lève ſon éventail, & d'un air empeſé
Sur ſon ſein demi-nu le déploie en cadence;
Ses regards inquiets demandent du ſilence.
On ſe tait, on l'écoute, elle baiſſe les yeux,
Et dit à demi-voix ces mots ſentencieux:
Que ſert à la beauté ce culte imaginaire,
Qui confond ſous ſes lois le ſage & le vulgaire?
Que lui ſert, pour orner ſes attraits ſéduiſans,
Que la terre & la mer épuiſent leurs préſens;
Que d'un carroſſe en foule aſſiégeant la portière,
De jeunes étourdis une troupe légère

S'empresse tour à tour de nous donner la main,
Et pour se faire voir borde notre chemin ?
Pourquoi, lorsqu'au spectacle on nous voit dans nos loges,
Tous ces saluts profonds, ces regards, ces éloges ?
De ces respects flatteurs quelle est la vanité ;
Si chez nous la sagesse, appui de la beauté,
Ne fait dire au public, à l'aspect d'une femme :
Vous voyez un beau corps, qu'anime une belle ame !
Qui d'entre nous, hélas ! n'aimeroit à passer
Le jour à se parer, & la nuit à danser,
Si les amusemens, la danse, les parures
Pouvoient de notre teint effacer les gravures,
Conserver nos attraits, & loin de notre front
Ecarter des hivers l'inévitable affront ?
Qui de nous des plaisirs s'interdiroit l'usage,
Et voudroit s'abaisser jusqu'aux soins du ménage ?
On pourroit mettre alors des mouches & du fard,
Et lancer sans péché quelque tendre regard :
Mais puisqu'avec le temps nos attraits se ternissent,
Et que, frisés ou non, tous les cheveux blanchissent ;
Que malgré le secours d'un art trop impuissant,
Le teint le plus uni se ride en vieillissant,
Qu'une chaste pudeur ne rend point immortelle,
Qu'en pure perte enfin une fille est cruelle ;
Usons de tous nos droits au gré de nos désirs,
Et bravons les revers au milieu des plaisirs.
Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce & paisible
A pour persuader une force invincible.

Mais les discours amers, les murmures, les cris;
Le ton fier & hautain aigrissent les esprits.
Pour se faire adorer, vainement une Belle
Roule amoureusement une vive prunelle :
Les yeux seuls sont frappés de cet éclat trompeur;
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.
Ainsi parle Clarice, & n'est point applaudie
Ce silence imprévu l'étonne & l'humilie.
Bélinde la regarde en fronçant le sourcil.
Peut-on, dit Talestris, à ce discours subtil,
Méconnoître une Prude? Aux armes! vîte aux armes!
Poursuit-elle. Sa voix appelle les alarmes.
A peine ce signal a fait retentir l'air,
Que, l'œil étincelant, plus prompte que l'éclair,
Talestris au combat la première s'avance.
On se range en bataille, & l'attaque commence.
Héroïnes, Héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails & des robes froissées
Se mêle au craquement des baleines cassées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ses mains,
N'avoit jamais servi la fureur des humains.
Vaillans comme les Dieux, comme eux invulnérables;
Au milieu du péril ils sont inébranlables.
C'est ainsi que des Grecs le Chantre audacieux,
Sur les murs d'Ilion fait combattre les Dieux,
Et de ces fiers rivaux nous retraçant les haînes,
Allume dans leur cœur les passions humaines.

Vulcain sort à sa voix des antres de Lemnos,
Et du Xante effrayé vient embrasser les flots.
Pallas est opposée au frère de Bellone,
Et le fils de Maya combat contre Latone.
L'Olympe retentit du bruit de leurs débats;
Jupiter prend la foudre, elle part en éclats,
Et la voûte des cieux chancèle sur nos têtes:
Le Souverain des mers soulève les tempêtes;
Les flots, en mugissant, répondent à leurs cris,
Et laissent entrevoir les gouffres de Thétis;
Les tourbillons errans se heurtent, s'aplatissent,
De leurs chocs véhémens les pôles retentissent;
Phébus à ses coursiers abandonne son char,
Chaque astre vagabond roule au gré du hasard;
Tous les vents échappés de leur prison obscure,
De tumulte & d'horreur remplissent la nature;
La terre est ébranlée, & sent fléchir ses gonds;
Les chênes orgueilleux qui couronnent les monts,
Jusqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altière;
L'enfer ouvre son sein aux traits de la lumière,
Le Styx suspend son cours, Pluton épouvanté
S'élance de son trône, en voyant la clarté.

Tandis qu'en ce combat la valeur se déploie,
Ombriel, palpitant de fureur & de joie,
Leur applaudit de l'aîle, & du haut d'un miroir
Dans ce trouble croissant admire son pouvoir.
Les Sylphes, appuyés sur les brins d'une aigrette,
Portent de tous côtés une vue inquiète,

Obſervent le péril, & dans les deux partis
Raniment des guerriers les efforts rallentis.
Taleſtris cependant, reſpirant le carnage,
S'ouvre à travers les rangs un pénible paſſage.
Sa vue à deux Héros donne un trépas ſubit :
L'un eſt un Petit-Maître, & l'autre un bel Eſprit :
L'un expire en chanſon, l'autre par métaphore.
Cruelle ! je ſuis mort, quoique *je vive encore*,
Dit l'un ; ſur un fauteuil il s'allonge pâmé.
L'autre chante ces mots, l'œil à demi fermé :
Que vos yeux ſur les cœurs ont un cruel empire !
Que leurs traits ſont mortels... ! Il ſe tait, il expire.
Tel des chants les plus doux, le cygne, avant ſa mort,
Du Ménandre charmé fait retentir le bord.
De Plume, ce guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre pôle en tous lieux eſt ſemée,
Pour déſarmer Doris s'avance plein d'orgueil.
Cloé qui marche à lui, le bleſſe d'un coup-d'œil ;
Le palais retentit de ſes cris de victoire.
Mais de l'avoir bleſſé c'eſt aſſez pour ſa gloire :
A l'illuſtre vaincu le doux vainqueur ſourit,
Et ce ſouris flatteur à l'inſtant le guérit.
Cependant Jupiter, du haut de l'Empirée,
Elève dans les airs ſa balance dorée ;
Il y met d'un côté l'eſprit de nos Marquis ;
De l'autre les cheveux que l'un d'eux a conquis.
La balance eſt d'abord chancelante, incertaine ;
Mais enfin l'eſprit cède & la boucle l'entraîne.

Bélinde se présente, & lance au ravisseur,
Pour la première fois, un regard de fureur.
Le Marquis à ses coups vient s'exposer lui-même,
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
D'un premier coup de doigt il se voit renversé :
De tabac dans ses yeux un torrent est versé;
Le malin Ombriel dirige cette nue;
Le Héros étourdi tousse, pleure, éternue;
La salle en retentit. Cède au sort qui t'attend,
S'écrie alors Bélinde. En ses mains à l'instant
Brille une aiguille d'or, précieuse antiquaille.
Son bisaïeul jadis la portoit en médaille;
Mais lorsque ce Héros descendit au cercueil,
Sa veuve, pour orner sa ceinture de deuil,
En boucle transforma ce monument gothique;
Elle fit de la Boucle un grelot magnifique,
Qui de sa jeune enfant embellit le hochet;
Le grelot à son tour fut mis dans le creuset,
Et transformé lui-même en une longue aiguille,
Dont la veuve, à sa mort, fit présent à sa fille.
Long-temps à ses cheveux celle-ci le porta,
Et par les droits du sang Bélinde en hérita.
Cesse, dit le Marquis, ennemie orgueilleuse,
Cesse de t'applaudir de ma chute honteuse.
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non, l'aspect de la mort n'étonne point mon cœur:
Mais si je meurs, hélas! tu me feras ravie :
Fais-moi brûler d'amour, mais laisse-moi la vie.

Mes pleurs ne sauroient-ils fléchir ta cruauté ?
Rends la Boucle, répond l'implacable Beauté.
La voûte retentit de ses clameurs terribles.
Avec moins de fureur & des cris moins horribles,
Le barbare Othello demandoit le mouchoir,
La source de son crime & de son désespoir.
Mais que l'ambition est souvent abusée !
Que de vainqueurs, après une conquête aisée,
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main !
Cette Boucle, le fruit d'un coupable larcin,
Conservée un instant au prix de tant de peines,
S'échappe, & se dérobe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce trésor profané,
A rester parmi nous n'étoit point destiné.
Tout ce qui sans retour est perdu sur la terre,
La lune dans son sein le recueille & l'enserre.
Là, dans des vases d'or on prend soin d'enfermer
L'esprit des conquérans, trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche cristal est l'esprit des Poètes,
Et celui des Marquis dans de petites boîtes ;
On y trouve des cœurs d'un même trait blessé,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelacés ;
Là, sont des Courtisans les promesses stériles,
Et les regards quêteurs des Coquettes habiles ;
Les pleurs d'un héritier qui perd son bienfaiteur,
La foi d'un Petit-Maître & l'encens d'un flatteur.
Là, pour les moucherons on trouve des volières,
L'araignée & la puce y vivent prisonnières.

On y voit un amas d'inſectes deſſéchés,
Aux plus lointains climats avec ſoin recherchés.
Là, ſont tous les tréſors de nos naturaliſtes,
Et les raiſonnemens de nos froids Nouvelliſtes.
On dit que ces cheveux à la terre enlevés,
Dans ce beau magaſin ſont auſſi conſervés;
Mais croyez-en ma Muſe : à la voûte azurée
Elle vit attacher cette Boucle ſacrée.
Seule elle l'aperçut ; une Divinité
Pouvoit ſeule obſerver ſon vol précipité.
C'eſt ainſi qu'autrefois le fortuné Procule,
Seul au ſéjour des Dieux vit s'élever Romule.
Cette Boucle changée en aſtre lumineux,
Dans ſa courſe enflammée étale ſes cheveux,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure.
Jadis de Bérénice on vit la chevelure
Avec un moindre éclat épancher ſes rayons,
Et tracer dans les cieux de moins vaſtes ſillons.
Les Sylphes qui de l'œil la ſuivoient dans ſa route,
Tandis qu'elle approchoit de la céleſte voute,
La voyoient par degrés briller de feux plus vifs.
A contempler ſon cours, nos galans attentifs,
Dans le parc, à l'envi, par de tendres cantiques,
Viendront tous ſaluer ſes rayons ſympathiques.
Les amans fortunés la prendront pour Vénus;
Ils viendront l'implorer, par des vœux aſſidus,
Sur les tranquilles bords du lac de Roſemonde.
Quand la ſérénité régnera dans le monde,

Des yeux de Galilée empruntant le ſecours,
Patridge de cet aſtre obſervera le cours,
Et les doctes calculs de ce grand Aſtronome
Fixeront les deſtins de Louis & de Rome.
O toi, dont cette perte excite les douleurs
Ceſſe, jeune Beauté, de répandre des pleurs.
De l'Olympe aujourd'hui l'ornement & la gloire,
Cette Boucle à jamais conſacre ta mémoire.
Ce qui te reſte encor de ces cheveux charmans,
N'embellit tes attraits que pour quelques momens:
Après que de tes yeux les flèches invincibles
Auront cauſé la mort aux cœurs les moins ſenſibles,
Tu dois mourir toi-même; & lorſqu'un voile affreux
Aura fait éclipſer ces aſtres lumineux,
Qu'on verra tes cheveux traînés dans la pouſſière,
La Boucle, avec ſplendeur parcourant ſa carrière,
Jettera ſur ton nom un éclat immortel;
Et les ſiècles futurs le liront dans le ciel.

Fin de la Boucle de cheveux enlevée.

FRAGMENT
D'UN POÈME
SUR LA MUSIQUE.

POLYMNIE,
POÈME.

CHANT PREMIER.

MUSE du chant, dis-moi tes aventures.
Mais plus tranquille après de longs revers,
Viens, en riant, egayer mes peintures,
Et de ta lyre accompagne mes vers.
Lorsqu'au milieu des climats qu'il éclaire,
Le Dieu du jour, dans ses douze maisons,
Ayant cent fois promené les saisons,
Voit célébrer sa fête séculaire ;
Dans un salon du pourpris radieux
Est assemblé le grand Conseil des Dieux.
Par un édit Jupiter les convoque.
Il veut savoir quel est, à cette époque,
L'état du monde, & connoître, en bon Roi,
Si chacun d'eux a rempli son emploi.
De ce Conseil la dernière séance (a)
Fut orageuse. On arrive en silence ;

(a) En 1700.

Chacun se place ; & sur le tapis vert,
Du temps passé le regiſtre eſt ouvert.
Ce n'eſt par-tout que folie & miſère.
Tout eſt en feu, la Chine & l'Indoſtan,
Le Kan, le Czar, le Sophi, le Sultan,
Les Rois d'Europe, hélas! juſqu'au Saint-Père;
Et demandez pourquoi tout ce bruit-là ;
C'eſt que les Rois s'ennuîroient ſans cela.
Lors Jupiter, enflammé de colère,
Branlant la tête & fronçant le ſourcil,
Ce ſourcil noir qui fait trembler la ſphère :
« Dieux inſenſés, Dieux fainéans, dit-il,
Eſt-ce donc là le bien qu'on a dû faire ?
Quoi! ces mortels qui devoient déſormais
Etre ſi bons, ſi modérés, ſi ſages,
Sont plus méchans & plus foux que jamais!
De mal en pis vous menez tous les âges.
Par l'Achéron! ſi j'en crois mon courroux,
A ce lien je vous ſuſpendrai tous,
Et vous ferai tourner comme la fronde,
Pour vous apprendre à mieux régir le monde ».
Un loup féroce aux troupeaux d'alentour
Cauſe, en hurlant, beaucoup moins d'épouvante,
Que Jupiter, avec ſa voix tonnante,
N'en répandit dans la céleſte Cour.
Les Dieux trembloient d'être mis à la chaîne,
N'oſoient répondre, & reſpiroient à peine.
Alors Vénus lui donnant un baiſer,
Allons, mon père, il faut vous appaiſer,

Chacun de nous a fait bien des folies,
Moi la première, & vous peut-être aussi.
« Ah ! lui dit-il, les tiennes sont jolies ».
Et d'un seul mot le voilà radouci.
L'instant d'après, Hébé lui verse à boire.
Ainsi, le Dieu, calme & désaltéré,
Prête l'oreille au Conseil rassuré.
Chacun parla, chacun fut, à l'en croire,
Blanc comme neige. On avoit à Thémis
Escamoté tous ces arrêts sinistres ;
Mars & Minerve accusoient leurs Ministres,
Plutus ses Gens, Mercure ses Commis.
« Absens ont tort, dit le Maître du Monde.
Mais ce Phébus à la crinière blonde,
Ce Dieu des Arts, ce Sultan des neuf Sœurs,
Qui d'un beau siècle annonçoit la merveille,
Et dont la voix, souveraine des cœurs,
Devoit mener les humains par l'oreille,
Les attendrir & les civiliser ;
Qu'a-t-il produit avec son beau génie,
Son éloquence, & sa vaine harmonie » ?
« Hélas ! j'ai fait, pour les apprivoiser,
Ce que j'ai pu, dit le Dieu de la lyre.
On s'instruisoit en croyant s'amuser ;
Pour être sage, on n'auroit eu qu'à lire.
Jamais le cœur ne fut plus éloquent ;
Jamais l'esprit n'eut un sel plus piquant.
J'ai fait parler & Corneille & Molière ;
Au Champenois qu'aimoit La Sablière,

De mes pinceaux n'avois-je pas fait don ?
N'avois-je pas, faveur plus ſingulière,
Moi-même inſtruit Racine & Fénelon ?
Après cela, plaignez-vous d'Apollon.
Il a tout fait, pour toucher, pour ſéduire;
En éclairant le monde, il l'a poli :
A vivre en paix il n'a pu le réduire :
Le marbre encore ne s'eſt point amolli.
Enfin ma ſeule & dernière eſpérance,
Père des Dieux, c'eſt la Muſe du chant.
Qui peut l'entendre avec indifférence ?
Des dons de plaire elle a le plus touchant ;
Elle adoucit les tigres de la Thrace;
Elle attendrit le Rhodope & l'Hæmus.
Eſt-il de cœurs, ou d'airain ou de glace,
Qu'en ſoupirant elle n'ait point émus ?
   Mais Polymnie eſt timide & ſenſible.
Avec ſes ſœurs j'ai voulu l'envoyer
Chez les humains : j'ai tenté l'impoſſible;
Et les dégoûts qu'elle iroit eſſuyer,
Lui font encore une peur invincible ».
« De ce remède il faut donc eſſayer,
Dit Jupiter. Fais partir cette Muſe.
C'eſt me priver d'un talent qui m'amuſe ;
Mais un bon Roi doit ſavoir s'ennuyer ».
   Tout obéit quand Jupiter commande.
   Mais ſur quels bords veut-il que je deſcende ?
Dit Polymnie. Allons, il faut choiſir
Quelque contrée où règne le plaiſir.

La Grèce, hélas! mon aimable patrie,
Par l'esclavage est dès long-temps flétrie:
De leur berceau les Beaux-Arts sont exclus.
Bords de Pénée, & vous, rive fleurie
Du beau Céphise! O regrets superflus!
Je cherche en vain ma retraite chérie;
On y gémit, & l'on n'y chante plus.
Le Nord, en proie aux fureurs de la guerre,
Sert de théâtre à de sanglans exploits;
Et les échos de ces sauvages bois
Où le Dieu Mars fait ronfler son tonnerre,
N'entendroient pas les doux sons de ma voix.
La Politique absorbe l'Angleterre:
Pour ses plaisirs il lui faut envoyer
Des Arts parfaits qu'elle n'ait qu'à payer.
Tous les talens, sur les bords de la Seine,
Sont rassemblés à la voix de Louis,
Et mes deux sœurs, Thalie & Melpomène,
Ont à sa Cour des succès inouis;
Mais du François la vanité jalouse,
Tient par caprice à l'erreur qu'elle épouse;
Et dans ses goûts ce peuple si léger,
N'est pas toujours en humeur de changer.
Il prit pour moi je ne sais quelle Fée
Qui l'enivra des pavots de Morphée.
Pour le tirer de cet enchantement,
Il faut, de loin, l'éveiller doucement,
Et disposant son oreille à m'entendre,
Solliciter sa faveur, mais l'attendre ».

Sur l'Italie alors fixant les yeux,
Elle aperçut ces champs délicieux
Qu'ont célébrés Théocrite & Virgile.
« Allons, dit-elle, habiter ces beaux lieux
Qui de mes Sœurs furent deux fois l'asile ».
Vers Pausilippe alors, du haut des airs,
Elle descend. Deux lauriers toujours verts
Sur une tombe inclinent leur ombrage.
Le temps au marbre a gravé son outrage,
Mais de Virgile a respecté le nom.
A ce beau nom la Déesse est émue,
Elle soupire, & dit : « Je te salue
Chantre divin d'Orphée & de Didon.
Ah ! ton génie, en te rendant célèbre,
Méritoit bien de te rendre immortel !
Reposons-nous sur ce marbre funèbre ;
Qu'il soit mon trône, ou plutôt mon autel ».
La Muse alors prend sa lyre & prélude.
Tous les échos de cette solitude
Sont enchantés. C'étoit l'heure où la nuit
Déjà commence à reployer ses voiles ;
L'heure où les morts, qui reviennent, sans bruit,
Jouir au moins de l'éclat des étoiles,
Vont tristement regagner leur réduit.
Lors donc qu'au ciel naissoit l'aube vermeille,
Au chant du coq, au moment où s'éveille
Le laboureur, Polymnie aperçut
Trois beaux Esprits qui s'avançoient vers elle ;
Et poliment la Nymphe les reçut,

Que voulez-vous de moi, Mânes paiſibles?
Pourquoi quitter les bocages fleuris
De l'Elyſée? Ah! les cœurs nés ſenſibles
Aiment toujours les lieux qu'ils ont chéris.
Ce fut ſans doute ici votre demeure?
Sans doute encore l'amitié vous y pleure?
A ce doux nom je vous vois attendris.
Répondez-moi. Je ſuis une Déeſſe,
Sœur d'Apollon, Muſe, & Reine du chant.
J'aime à vous voir; tout en vous m'intéreſſe.
Jamais trois Morts n'ont eu l'air plus touchant.
Ombres, parlez, dites-moi qui vous êtes.
Je ſens pour vous je ne ſais quel penchant.
Parlez-moi donc. Ah! ſeriez-vous muettes »?
« Grace au Deſtin, nous ne le ſommes pas,
Dit l'un des trois. La rigueur du trépas
Ne rend muets que les méchans Poëtes.
On daigne encore nous diſtinguer là-bas.
Je ſuis Virgile. — Et moi, je ſuis le Taſſe. —
Moi, l'Arioſte». — «O gloire du Parnaſſe »!
S'écria-t-elle en leur tendant les bras,
Ainſi qu'Enée aux mânes de ſon père;
Mais comme Enée, elle ſoupire, hélas!
De n'embraſſer qu'une vapeur légère. (a)

(a) *Ter fruſtra comprenſa manus effugit imago,*
Par levibus ventis, volucrique ſimillima ſomno.
Virg.

« Chantres divins ! Pluton même adouci
Fait donc pour vous fléchir la loi commune,
Et vous permet de vous revoir ici » ?
« Nous y venons, mais en bonne fortune,
Répond Virgile ; auprès de mon tombeau,
Dans ces bosquets, seuls, au clair de la lune ;
Et tous les soirs, c'est un plaisir nouveau.
Amis sans fard, & rivaux sans envie,
Nous rappelons le songe de la vie.
Là, chacun dit ce qu'il fit de plus beau ;
Et tour à tour notre oreille est ravie.
Mais quand le jour fait briller son flambeau,
Nous nous quittons ». « Délicieuses veilles !
Dit la Déesse. Il doit être bien doux,
Pour des rivaux, des amis tels que vous,
De se charmer tour à tour les oreilles
Des plus beaux vers, sans en être jaloux » !
« Jaloux ! De quoi ? du plaisir qu'on nous donne ?
Reprit le Tasse Ah ! qu'on est malheureux,
D'avoir un cœur que ce fiel empoisonne !
Non, le génie est noble & généreux ;
Pour lui la gloire a plus d'une couronne ».
« Qu'on soit jaloux, quand on est amoureux,
Dit l'Arioste, & que d'une Angélique
On s'est flatté d'être l'amant unique ;
Je le conçois : on n'en aime pas deux,
Aussi bien qu'un : le partage nous pique.
Mais de la gloire envier les faveurs,

C'eſt du ſoleil envier la lumière.
Tout le Parnaſſe eſt parſemé de fleurs ;
Chacun en cueille, & de toutes couleurs,
Sans regretter l'éclat de la première ;
Et deux mille ans après les moiſſonneurs,
Il en renaît ſous la main des glaneurs.
Mais, à propos de gloire & de génie,
Dites-nous donc, brillante Polymnie,
Qui vous amène aux bords Napolitains ?
Depuis le temps que la Grèce captive
Vit de vos Sœurs la troupe fugitive
Se retirer chez les peuples Latins,
De vous revoir on n'a pas eu la joie ».
« Hélas ! dit-elle, aujourd'hui l'on m'envoie
Pour adoucir le monde & le calmer.
On eſt meilleur, quand on eſt plus ſenſible ;
Et par mes chants, je viens, s'il eſt poſſible,
Perſuader aux humains de s'aimer.
J'aurois voulu, pourſuivit l'Immortelle,
Que votre Muſe eût ſecondé mes chants.
Dictés par elle, ils en ſont plus touchans.
Je fus jadis ſa compagne fidèle :
Elle traçoit ; je ſuivois mon modèle.
Sans cet accord, mes ſons inanimés
Ne ſont jamais qu'un ſtérile ramage.
Du ſentiment la plus parfaite image
Sont de beaux vers par le chant exprimés.
Malheur à moi, ſi jamais le chant roule

ur les écueils d'un ſtyle entrecoupé
Dur, inégal, raboteux, eſcarpé:
Parmi les fleurs je demande qu'il coule
Comme un ruiſſeau de ſa ſource échappé:
Je hais la gêne, & mon art s'y refuſe.
Dites-moi donc où peut être la Muſe
Qui vous dicta ces vers harmonieux »?
« On dit qu'en France elle a peint mon Armide,
Répond le Taſſe, & l'a peinte encore mieux ».
« J'y veux aller ». — « Non, reſtez en ces lieux.
Un jeune enfant, dont un ſage eſt le guide (*a*),
Y va bientôt reſſuſciter Didon.
De l'harmonie il a reçu le don.
Son ſtyle eſt doux, noble, pur & limpide;
Nul ſur les cœurs n'aura plus de pouvoir:
Plus on l'entend, plus on aime à l'entendre.
Par lui bientôt, Muſe, vous allez voir
Dans l'univers votre empire s'étendre.
C'eſt Métaſtaſe ». A ces mots le jour luit,
Et le trio diſparoît & s'enfuit.

(*a*) Gravina ſervit de père à Métaſtaſe.

CHANT SECOND.

L'ASTRE du jour, dans ſa courſe rapide,
Suivant de près l'Aurore au front riant,
Sur les ſillons de la mer d'Orient,
De ſa lumière épanchoit l'or liquide.
Ses feux lancés dans le ciel le plus pur
Rayoient au loin ce grand voile d'azur;
Et des volcans la flamme pâliſſante
Sembloit s'éteindre à ſa clarté naiſſante.
  C'eſt dans ce calme & du ciel & des mers,
Qu'un ſon divin fait retentir les airs.
Naples s'éveille, & d'une courſe agile
Son peuple vole au tombeau de Virgile.
Il voit la Muſe, il en eſt enchanté;
Il l'eſt bien plus après qu'elle a chanté.
« Nymphe ou Déeſſe, étonnant phénomène,
Venez, dit-il, qu'en triomphe on vous mène ».
  La lyre en main, la Muſe deſcendit.
Tout Parthénope (*a*) à ſes chants applaudit.
Ce ne ſont point les cris d'une mégère,
Ni ce lugubre & long mugiſſement
Qu'Io plaintive adreſſe à ſon amant.

(*a*) Ancien nom de la ville de Naples.

Sa voix flexible, & touchante, & légère,
Flatte l'oreille en déchirant le cœur.
Un charme pur, & doucement vainqueur,
Se mêle aux ſons échappés de ſa bouche :
Tout s'embellit par ſon art raviſſant ;
Et ſous ſes doigts la corde qu'elle touche,
Echo de l'ame, en répète l'accent.
L'émotion, le plaiſir, l'alégreſſe
Redouble alors & ſe change en ivreſſe.
Sur le rivage, à l'entour du volcan,
Comme un éclair la nouvelle circule ;
La Renommée en vole au Janicule ;
La Cour de Rome en parle au Vatican.
On veut y voir cette jeune merveille.
Mais au ſeul nom de Nymphe d'Opéra,
Du bon Clément (*a*) le ſcrupule s'éveille ;
Et dès qu'à Rome elle débutera,
Tout le conſeil de la gent moliniſte
Craint les rumeurs du parti janſéniſte.
« Et moi, je tiens » (répond un Cordelier
Qui du beau ſexe eſt le preux Chevalier),
« Et moi je tiens, que la grâce moyenne
Peut convertir une Muſe payenne ;
Qu'il faut toujours accueillir les talens,
Et que les Saints doivent être galans ».
« Il a raiſon, dit Annibal Albane (*b*) :

(*a*) Clément XI.
(*b*) Neveu du Pape.

Sur les talens, pense comme lui.
Tout ce qui plaît est bon : rien n'est profane,
Que la laideur, la sottise, & l'ennui ».
Son jeune frère, Alexandre (*a*), décide
Qu'une Sapho peut valoir un Ovide.
« Laïs, dit-il, Aspasie, & Phriné
De Cythérée entonnoient les cantiques.
On vit Corine, aux Fêtes Olympiques,
Gagner le prix aux beaux vers destiné.
Ramenons-les ces usages antiques,
Imitons-les ces Grecs ingénieux;
Par les plaisirs étendons nos conquêtes,
Flattons l'oreille, intéressons les yeux,
Parlons aux sens, & régnons par des fêtes ».
Clément céda, non sans quelque façon :
Dans ses plaisirs il garda la décence;
Et pour avoir un faux air d'innocence,
La Muse vint déguisée en garçon (*b*).
Au devant d'elle accourut Métastase;
Il en reçut la première leçon.
Les vers, le chant, tout fut à l'unisson;
Et Rome entière en étoit en extase.
De ce prodige incroyable, inoui,
Venise apprit que Rome avoit joui.

(*a*) Il étoit versé dans l'étude de l'antiquité, & il en étoit fort épris.

(*b*) Au theâtre de Rome, les rôles de femmes sont remplis par des *soprani*.

« Ah ! de lauriers une moiſſon plus ample
L'attend ici. Qu'elle y vienne. On nous dit
Qu'elle eſt Déeſſe ; elle aura donc un temple ».
Et le Sénat en décerna l'édit.
  Il s'éleva ce temple magnifique (*a*),
Il s'éleva comme un palais magique.
En le payant, *tout* le monde applaudit ;
Car le plaiſir eſt la cauſe publique.
  La Muſe arrive, elle vogue, en chantant,
Juſqu'à ce temple où le Doge l'attend :
Un art modeſte, un goût pur le décore.
Là, cent beautés de quatorze à quinze ans,
Comme on nous peint les Prêtreſſes de Flore,
Fixent d'abord ſes regards complaiſans :
Traits réguliers, ou minois ſéduiſans,
Œil vif & doux, voix flexible & ſonore,
Cœur né ſenſible & tout naïf encore,
De la nature enfin tous les préſens
N'attendent plus que ſes ſoins bienfaiſans.
« Voilà des fleurs que vous ferez éclore,
Lui dit le Doge ; & d'un temple habité
Par cette vive & brillante jeuneſſe,
Muſe du chant, le Sénat s'eſt flatté
Qu'avec plaiſir vous ſerez la Déeſſe ».
Le culte plut à la Divinité.
  Dès ce moment, elle fit ſes délices
D'habituer leurs voix encor novices

(*a*) Le conſervatoire de *la piété*.

A ce beau son qui de l'ame exhalé,
Egal & pur comme un trait de lumière,
Devient un chant dès qu'il eſt modulé,
Sans perdre rien de ſa clarté première.
Jamais de cris, même dans les éclats.
Jamais d'effort ; la grâce n'en veut pas.
Un naturel toujours ſimple & facile :
L'art nous déplaît, dès qu'il eſt indocile.
Peu d'ornemens : la naïve beauté
Diſparoîtroit ſous un luxe affecté.
Jamais le chant n'eſt que l'accent de l'ame.
Si de l'amour il imite la flamme,
Il en aura la brûlante chaleur :
Vif & léger quand la gaîté l'anime,
Dans la colère éclatant & ſublime,
En gémiſſant il peindra la douleur :
Ainſi toujours, de nuance en nuance,
Du doux au fort paſſant avec aiſance,
Des paſſions il prendra la couleur.
  Dans ſes leçons tandis que Polymnie
Revèle ici les ſecrets du génie,
Naple eſt en deuil. Naple croit pour toujours
Avoir perdu la Muſe ſes amours.
« Quoi, pour jamais Veniſe nous l'enlève !
Et de quel droit ? Eſt-ce un culte immortel
Qu'elle demande ? Ah ! qu'un temple s'éleve,
Et qu'un ſang pur arroſe ſon autel ».
  Des beaux enfans qu'on t'immole en Sicile,
Muſe, dis-moi comme on peut décemment

Peindre & voiler le cruel dévoûment,
Voiler & peindre eſt un art difficile.
Laiſſons l'amour pleurer ſur ce larcin;
Et ſeulement diſons que peu ſenſibles
A leur malheur, ils croiſſoient dans le ſein
De la Déeſſe, en émules plaiſibles,
Et s'élevoient au tour d'un clavecin.
  L'art de ſaiſir l'infaillible juſteſſe
D'un ſon donné par ces fibres d'airain,
L'art d'égaler, de paſſer en vîteſſe
L'ivoire agile où voltige la main,
De parcourir cette échelle brillante
Que la nature a marquée au compas,
D'y repoſer la voix à chaque pas,
Mais pleine, égale, & jamais vacillante;
L'art plus exquis de fléchir à ſon gré
Tous les accens d'une voix aſſouplie,
Et d'exprimer, dans ſon juſte degré,
Le ſentimens dont une ame eſt remplie;
Cet art magique, & qui ſemble inventé
Pour ajouter un charme à la nature,
D'un nouveau monde animer la peinture,
Et de l'oreille à l'eſprit enchanté
Faire paſſer une douce impoſture,
Eſt le ſecret, depuis long-temps voilé,
Qu'à ſes enfans la Muſe a révélé.
  Mais parmi ceux dont le mâle génie
Vient d'échapper au ſacrificateur,
Il en eſt un qu'a choiſi Polymnie,

Pour l'animer de son feu créateur.
« Viens, lui dit-elle, & m'écoute en silence,
Heureux Vinci : tu seras inventeur ;
Et c'est par toi que mon règne commence ».
Le jeune enfant, que cet espoir ravit,
Prête l'oreille & se tient immobile.
« Parlez, dit-il, je brûle d'être habile ».
Et la Déesse en ces mots, poursuivit :
« Lorqu'à tes yeux la rose ou l'anémone
S'épanouit ; quand les dons de Pomone,
Le doux raisin, la pêche au teint vermeil,
Sont colorés aux rayons du soleil,
Tu crois jouir de la simple nature ?
Apprends, mon fils, que la fleur, que le fruit
Tient sa beauté d'une lente culture ;
Que la Nature a d'abord tout produit
Négligemment, comme le fruit sauvage,
Comme la fleur des champs & des buissons,
Et que plus riche, & plus belle, & plus sage,
Elle doit tout à l'heureux esclavage
Où la tient l'art, formé par ses leçons.
Oui, son disciple est devenu son maître :
En l'imitant, il sait la corriger ;
Il suit ses pas pour la mieux diriger ;
Il rend meilleur tout ce qu'elle fait naître,
Et l'avertit de ne rien négliger.
C'est par ses soins qu'est devenu fertile
Le beau, le bon, l'agréable, & l'utile.
Du laboureur écoute la chanson :

Elle reſſemble au fruit de ce buiſſon,
A cette fleur pâle, ſimple, inodore,
Qui ſous la faux tombe avec la moiſſon.
Je l'avois pris inculte à ſon aurore,
Ce fruit ſauvage & pour moi précieux :
Je le cultive, il croît, il ſe colore ;
Je le cultive, il s'embellit encore ;
Le voilà mûr, il eſt délicieux.
Imite-moi. Sous un orme où l'on danſe,
Tu vois ſouvent Philémon & Baucis
Sauter enſemble ? Un pas lourd, mais précis,
Marque le nombre & note la cadence.
Ce mouvement, dans le ſon de la voix,
A pour l'oreille un attrait qui l'enchante.
Dans ſes forêts le ſauvage qui chante,
Fidèle au rhythme, en obſerve les lois.
Tel eſt le chant, même dès ſa naiſſance.
Et garde-toi, par l'erreur aveuglé,
De lui donner un moment de licence :
Comme un pendule il doit être réglé ;
Et la meſure en eſt l'ame & l'eſſence.
Ce n'eſt pas tout. Suſpendus à propos,
Ses mouvemens ſont mêlés de repos :
Ainſi les ſons, liés en période,
Auront leur cercle auſſi bien que les mots.
Et, mon enfant, laiſſe dire les ſots ;
Comme l'eſprit l'oreille a ſa méthode.
On prétendra qu'un ſtyle mutilé,
Dur, raboteux, diſſonnant, ampoulé,

Au naturel d'un chant qui reſſemble;
N'en crois jamais que l'oreille & l'inſtinct,
Qui d'un chant pur, analogue, & diſtinct,
A préféré la rondeur & l'enſemble.
Le grand problème & l'écüeil de mon art,
C'eſt le *motif*, c'eſt ce coup de lumière,
Ce trait de feu, cette beauté première
Que le génie obtient ſeul du haſard.
Un long travail peut donner tout le reſte.
Par des calculs on aura des accords;
Avec du bruit on remûra les corps;
Mais la penſée eſt comme un don céleſte.
Je la réſerve à mes vrais favoris;
Je te la donne, à toi que je chéris.
Un mal-adroit quelquefois la rencontre;
Mais il la gâte, ou la laiſſe échapper.
L'eſprit, le goût, l'habileté ſe montre
Dans le talent de la développer.
D'un deſſein pur l'unité variée,
Un tour facile, élégant, arrondi,
Un eſſor libre & ſagement hardi,
Et la nature avec l'art mariée;
Voilà le chant par les Dieux applaudi.

CHANT TROISIÉME.

DANS le délire où son ame est ravie,
Vinci compose, & ses brillans essais
Vont s'élevant de succès en succès.
C'en fut assez pour désoler l'Envie :
Car elle hait tous les biens de la vie ;
Tous les heureux le sont à ses dépens.
Elle frémit, irrita ses serpens,
Les fit siffler, parcourut l'Italie,
De tous côtés souleva des jongleurs,
Des bateleurs, & de vils cabaleurs.
Mais en tout lieu rebutée, avilie,
Et se lassant d'un inutile effort,
Elle s'adresse à l'Ange de la mort.
Cet Ange est sourd d'une oreille ; & de l'autre
Il n'entend rien, que les vœux des méchans.
Dur à la plainte, il méprise la vôtre,
Tendres époux, bons amis, bonnes gens,
Qui demandez qu'il épargne une mère,
Un fils unique, ou son vertueux père.
Nature, amour, talens, grâces, beauté,
L'oreille sourde est de votre côté.
Mais qu'un jaloux lui demande la perte
De son rival, l'autre oreille est ouverte ;

Et l'envieu[illegible] pas moins écouté.
Jugez du ze[illegible] & de l'ardeur extrême
Dont il répond à l'Envie elle-même.
Dès qu'il la vit arriver sur le seuil
De sa demeure : « O fille de l'Orgueil !
De la Bassesse ô fille encor plus chère !
Qui vous amène ? Est-ce quelque importun
Dont en secret vous voulez vous défaire ?
Expliquez-vous, & sans scrupule aucun.
Je suis pour vous toujours prêt à mal faire,
Vous le savez. Pour l'Orgueil votre père,
J'ai quelquefois immolé bravement
Un peuple entier. Parlez donc librement,
Belle Furie ; & s'il faut, pour vous plaire,
Un petit meurtre, un empoisonnement,
Rien n'est plus simple, & j'en fais mon affaire ».
Le même soir, au milieu d'un soupé,
D'un trait subtil le jeune homme est frappé.
Un poison lent dans ses veines s'allume.
Pâle & mourant, il languît desséché,
Comme un pavot sur sa tige penché,
Quand du midi la chaleur le consume ;
Et de sa Muse adorateur constant,
Comme le cygne il expire en chantant.
A ce récit, la Muse désolée,
Laissant tomber la lyre de sa main,
Les yeux en pleurs, la tête échevelée,
Part, vole, arrive. O spectacle inhumain !
Son jeune amant sans couleur & sans vie !

« Il a péri victime de l'Envie » !
S'écria-t-elle en accusant les Dieux ;
Et ce cri même étoit mélodieux.
Comme la Muse, en montant sur sa nue,
Alloit chercher quelque rive inconnue
Où le talent ne fît point de jaloux,
Deux écoliers embrassant ses genoux,
L'un deux lui dit d'une voix ingénue :
« Hasse & Leo vont-ils être orphelins » ?
« Ah ! mes enfans, dit la Muse attendrie,
Si des talens c'est ici la patrie,
Pour vos pareils je tremble & je vous plains ».
Tels qu'on entend, sous la verte feuillée
Deux rossignols s'animer à l'envi,
Quand des oiseaux la foule émerveillée
Prête l'oreille à leur brillant défi :
Nobles rivaux, tandis que l'un éclate,
L'autre attentif & le cœur palpitant,
D'un plaisir pur tressaille en l'écoutant,
Et pour répondre au beau son qui le flatte,
Médite un son encor plus éclatant ;
Tels, au milieu d'une foule attentive,
Hasse & Leo, pleins d'émulation,
(Feu qui pénètre une ame jeune & vive
Et qu'on prendroit pour l'inspiration,)
Se disputoient, s'enlevoient la louange,
Se la rendoient par acclamation ;
Et ce rapide & glorieux échange
De tous les deux combloit l'ambition.

On ne vit point une troupe ſervile
De charlatans, barbouilleurs de pamflets,
De l'un des deux moins amis que valets,
Livrer à l'autre une guerre incivile.
Un trouble, hélas ! beaucoup plus dangereux
Que de vains bruits, que d'obſcures cabales,
S'élève au ſein de ce repos heureux.
De ſa Fauſtine Haſſe étoit amoureux ;
Et ſur la Scène elle avoit des rivales.
Elle eût voulu, pour les mieux effacer,
Des airs légers, où, voltigeant ſans ceſſe,
Sa voix brillante égalât en vîteſſe
L'éclair que l'œil à peine a vu paſſer.
Haſſe avoit beau vanter la mélodie
D'un chant plus vrai, plus ſimple, & plus touchant.
« Eh ! que me fait, lui diſoit-elle, un chant,
Où j'entendrai ma rivale applaudie ?
A m'affliger mon époux s'étudie ;
Il ne fait rien, jamais rien pour ma voix.
Ecoutez-la, cette voix qui défie
Le violon, la flûte, & le hautbois :
Voilà des ſons. Mais hélas ! je le vois,
On me néglige & l'on me ſacrifie.
Doux roſſignol, ton ramage léger
N'eſt-il donc plus notre brillant modèle ?
Ah ! ſur un ſon ſi je puis voltiger,
Bien mieux que toi je chanterai, dit-elle ».
Et comme lui gazouillant ſa douleur,
Fauſtine alors déplora son malheur.
» Que faites-vous, ô ma chère Fauſtine ?

Lorſqu'on eſt triſte, eſt-ce ainſi qu'on badine ?
Ah ! dédaignez ce luxe ambitieux.
Le pur accent de cette voix divine,
L'accent de l'ame eſt bien plus précieux !
« Va, lui dit-elle, ôte toi de mes yeux,
Je ſais pourquoi ton lâche cœur s'obſtine
A me déplaire, à me contrarier.
Hélas ! auſſi pourquoi ſe marier » ?
Dans le ménage alors guerre inteſtine,
L'époux céda. Dans un chant brillanté
Il prodigua les tréſors de ſon ſtyle :
Encore, hélas ! ſut-il, en homme habile,
A la richeſſe allier la beauté.
Mais le ſuccès qu'obtint la nouveauté,
Des faux brillans fut la ſource fertile :
Vice applaudi n'eſt que trop imité.
De ce malheur la Muſe ſe déſole.
Elle s'en va pleurer à ſon école ;
Elle aperçoit un de ſes nourriſſons,
Sur le clavier méditant ſes leçons.
« O toi, dit-elle, en qui l'eſprit & l'ame
Semblent ſi purs, aimable adoleſcent,
Qui du génie as reſpiré la flamme,
Va te montrer comme un aſtre naiſſant ;
Et du faux goût détruiſant l'impoſture,
Ramène l'art auprès de la nature.
Elle permet quelques brillans éclats ;
Mais l'homme chante & ne gazouille pas »,
« Raſſurez-vous, lui répond Pergolèſe ;
La vanité, le caprice léger

Le goût du temps, ce tyran paſſager,
N'obtiendront rien de moi qui vous déplaiſe ».
Il tint parole ; & l'ingénuité
Fut l'attribut de ſon rare génie.
Vrai dans ſon chant, vrai dans ſon harmonie,
Il fut ſublime avec ſimplicité.
Mais ſon éclat fatigua peu l'Envie.
Son plus bel âge eſt flétri dans ſa fleur ;
Il va s'éteindre, il va perdre la vie.
Muſe éplorée, à ce nouveau malheur,
Par le deſtin tu te crus pourſuivie :
Tu ſuccombois à ta vive douleur ;
Lorſqu'un vieillard, qui, fidèle à ton culte,
Avoit ſans ceſſe accompagné tes pas,
Vint de tes ſens appaiſer le tumulte.
Tel qu'on nous peint ou Neſtor, ou Calchas,
En cheveux blancs, en tunique flottante,
A tes genoux tu vis tomber Durante.
« Muſe, dit-il, ne vous déſolez pas.
D'un Jumelli regardez la jeuneſſe :
L'aigle du chant, Galuppi prend l'eſſor ;
Mayo s'élève ; &, malgré ma vieilleſſe,
J'eſpère un jour vous donner mieux encor :
Car le talent reſſemble au rameau d'or ;
Qu'on le cultive, il renaîtra ſans ceſſe ».
Ainſi parla le lyrique Neſtor.
Une Immortelle aiſément ſe déſole ;
Une Immortelle aiſément ſe conſole :
Témoin Vénus à la mort d'Adonis.
De celle-ci les regrets ſont finis.

L'eſpoir renaît, & les larmes tariſſent;
De tous côtés ſes écoles fleuriſſent;
De tous côtés vingt théâtres rivaux,
De ſes enfans couronnent les travaux.

Mais ce n'eſt pas ſeulement par tes plaintes,
Muſe du chant, que les cœurs ſont émus:
Tu peins la joie; & Thalie & Momus
T'ont dû ſouvent le ſuccès de leurs feintes.
Combien de fois ton orcheſtre éloquent
A relevé la baſſeſſe du drâme!
Combien de fois un coup d'archet piquant
Au ridicule a dardé l'épigramme!
Ainſi dès-lors tu donnois à choiſir
D'un chant ſublime, ou touchant, ou folâtre;
Et tour à tour, en changeant de théâtre,
On ne faiſoit que changer de plaiſir.
Tu ne peux plus ſuffire aux vœux du monde.
Les Rois, entre eux, vont ſe faire un larcin
Des belles voix dont l'Italie abonde.
Sous Bernacchi s'élève un jeune eſſaim
D'Atys nouveaux, qui par-tout ſe répandent.
L'Ebre, le Rhin, la Neva les attendent.
De Porpora le goût ſévère & pur
Forme la voix à vingt jeunes Canentes,
Qui, des dortoirs de leur aſile obſcur,
Vont ſur un char s'élancer rayonnantes,
Dans des palais brillans d'or & d'azur,
Donner des lois à l'Europe ſoumiſe,
Et ſur les bords de la fière Tamiſe
Attendrir l'ame à l'Anglois le plus dur.

Enfin Durante, accablé de vieillesse,
Vient présenter à la chaste Déesse
Trois beaux enfans qu'il appelle jumeaux.
« Muse, dit-il, préparez trois rameaux
De ce laurier qu'au génie on réserve.
De ces enfans je connois bien la verve;
Et de tous ceux que vous avez pressés
Dans votre sein, aucun ne les efface.
J'hésiterois à leur marquer leur place.
Ils sont jumeaux, c'est vous en dire assez ».
« Ah! bon vieillard, que j'aime à vous entendre!
Oui, chers enfans, croissez, embellissez.
Je les connois, dit-elle; en mère tendre
Plus d'une fois je les ai carressés.
Dites-leur bien que le don le plus rare,
C'est un chant pur; qu'il le faut varier,
Sans que jamais il soit rude ou bizarre,
Et fussent-ils chez un peuple barbare,
Que rien jamais ne les force à crier ».
Ces trois rivaux, devenus si célèbres,
Etoient, je crois, Traetta, Sacchini,
Et toi, sensible & riant Piccinni,
Cygne odieux à des hiboux funèbres.
Dans ce moment le vieillard s'attendrit,
Les embrassa, doucement leur sourit.
« Adieu, dit-il, adieu, jeune Immortelle.
J'ai déposé mes aiglons sous votre aîle;
Je suis content, je vais mourir en paix.
Puisse, après moi, le don que je vous fais,
Me rendre cher à la race nouvelle »!

CHANT QUATRIÈME.

QUAND Polymnie, après tant de revers,
Vit ſon Empire embraſſer l'univers,
Elle tourna ſes regards ſur la France.
« Eh quoi ! dit-elle, un pays où mes ſœurs
Ont attendri, captivé tous les cœurs,
Eſt-il pour moi fermé ſans eſpérance ?
Ruſſes, Germains, Anglois, ſont mes amis ;
Et des Beaux-Arts le François idolâtre,
M'auroit lui ſeul interdit ſon théâtre !
Non, peuple heureux, tu me ſera ſoumis ».
Au même inſtant, ſur les alpes blanchies
Elle s'élance, & les voilà franchies.
Déjà ſon vol, mollement abaiſſé,
Raſe les flots du beau lac de Genève.
De ſon rivage un doux parfum s'élève.
« Ah ! ſur ces bords quelque Muſe a paſſé :
On y reſpire un air de poéſie.
Ou quelque Dieu, dans ſa courſe, a laiſſé
Sur l'horiſon cette odeur d'ambroiſie ».
Au bord du lac, dans un lieu révéré,
Près de l'abîme où le Rhône s'épanche,
Elle aperçoit un temple, un bois ſacré,
Et dans ce bois un Prêtre à barbe blanche,
La lyre en main, le front ceint de lauriers

Chantant l'amour, les belles, les guerriers.
« Ah ! c'eſt Voltaire, & je ſuis aux délices !
S'écria-t-elle. Oracle des François,
Il peut de loin ſeconder mes ſuccès ;
Et mon voyage a d'heureuſes prémices.
Allons le voir ». Le vieillard gracieux
Vint l'accueillir. « Soyez la bien venue,
Jeune Beauté. Je ſuis déjà bien vieux !
Vous venez voir une tête *chenue* (*a*),
C'eſt un peu tard ; mais la grace ingénue
Plaira toujours à mes débiles yeux.
D'où venez-vous ? Deſcendez-vous des Cieux ?
Car, à vous voir, adorable inconnue,
On vous croiroit quelque fille des Dieux ».
Et je le ſuis. Mon nom eſt Polymnie ».—
Vous, Polymnie !— Et des ſœurs d'Apollon
Je ſuis la ſeule, ô ſublime génie !
Qui ne connus Voltaire que de nom.
Ah ! tous les jours, dans le ſacré vallon,
Je les entends ſe diſputer les charmes
De ces Ecrits dont on n'eſt jamais las.
En vous liſant, l'une verſe des larmes,
L'autre ſourit, l'autre rit aux éclats.
Homme étonnant, enfin je vous contemple.
Eſt-ce bien vous ? Suis-je bien dans ce temple,
Où d'Apollon le Grand-Prêtre inſpiré,
De chez les Rois ſagement retiré,

(*a*) Voltaire a dit lui-même *ma tête chenue*. C'eſt d'après lui qu'on a parlé.

De tout un siècle est la gloire & l'exemple ;
Quelle carrière ! & combien de sentiers !
Qui réunit jamais tant de merveilles ?
Pour égaler le seul fruit de vos veilles,
Il faut un monde & des siècles entiers ».
« Fille du Ciel, répond le Solitaire,
Vous me parlez d'un songe assez flatteur.
Il est passé. Le laboureur Voltaire
N'aspire plus qu'au nom de bienfaiteur.
D'un nouveau peuple il veut être le père ;
Et de ses soins si l'ouvrage prospère,
Comme Amphion il sera fondateur.
Mais vous, Déesse, on dit qu'en Italie
Vous triomphez, & que dans vingt climats
Par vos accens la Scène est embellie.
Puis-je savoir où vous portez vos pas ? » —
« Je vais en France ». — « Hélas ! dans ma patrie
On n'applaudit qu'au moment où l'on crie ;
Et si je puis douter de vos succès,
Je crains pour vous l'oreille des François.
N'avez-vous pas, sur la double colline,
Ouï parler des cris de Mélusine ? —
Jamais ». — « Eh bien, cette Fée autrefois
Fut condamnée à vivre dans les bois
De Lusignan. (Ce beau nom, dans l'Histoire,
Est fort célèbre ».) « Il l'est pour votre gloire »,
Répond la Muse ; & Voltaire poursuit.
« Près du château rodant toute la nuit,
Elle annonçoit, par des clameurs sinistres,

La mort des Rois, le renvoi des Miniſtres,
De la Maîtreſſe, ou bien du Favori.
Nouveau malheur, c'étoit un nouveau cri.
Plus de ſommeil : une lieue à la ronde,
Ses cris perçans effrayoient tout le monde.
La peur alloit dépeupler ce canton,
Lorſque touché de ce malheur énorme,
Le ciel, qui veut que le laboureur dorme,
Fit éloigner la nouvelle Alecton.
Or ſavez-vous quelle fut ſa retraite ?
Paris ». — « O ciel » ! — « Votre temple : on l'y traite
En Souveraine : elle y donne le ton ». —
« Et voilà donc ma bruyante rivale » ! —
« Attendez-vous à d'horribles clameurs.
Des corridors je prévois la cabale,
Et du foyer je crains bien les rumeurs !
M'en croirez-vous ? reprit-il ; la ſaillie
Eſt du François toujours bien accueillie :
Tout réuſſit à qui ſait l'amuſer,
Et ſous les traits d'une aimable folie,
Pour lui complaire, il faut vous déguiſer.
J'ai des bouffons arrivés d'Italie :
(Car à mon âge il faut bien s'égayer.)
Sur mon théâtre on peut les eſſayer.
L'acteur eſt bon, la chanteuſe eſt jolie.
Emmenez-les. Peut-être à l'Opéra,
En vous voyant, on croira voir Thalie
Et ſous le maſque on vous applaudira ».
« Je le veux bien », dit la Muſe. On lui montre

Le pantomime & joyeux Manelli,
La sémillante & fine Tonelli ;
En bon présage elle prend leur rencontre,
Et les enrôle. Au moment du départ,
Dans leurs adieux la tirant à l'écart,
« Muse, lui dit le vieillard agricole,
Parlons un peu de population.
N'aurai-je pas la consolation
De voir cesser le tort que votre école
Fait à l'amour ? Ce luxe raffiné,
Eût été bon chez les tyrans d'Asie ;
Mais dites-moi par quelle fantaisie
On veut dans l'homme un chant efféminé.
Reconnoîtrai-je, à cette voix débile,
Un Alexandre, un César, un Camille ?
Que vous ont fait les plus grands des humains,
Pour les réduire aux accens d'une femme ?
Ah ! croyez-moi, ces Grecs & ces Romains
Avoient la voix aussi forte que l'ame.
Laissez-leur donc & leur ame & leur voix.
Avant les Arts la Nature a ses droits.
Surtout, Déesse, épargnez le bas âge
De nos François. Chez ce peuple courtois,
Rien de cruel ne peut être en usage.
Heureusement pour plus d'une beauté,
A Geliotte il n'en a rien coûté ;
En est il moins un Atys admirable » ?
« Rassurez-vous, ô vieillard vénérable,
Dit Polymnie : on fait souvent aux Dieux

Bien des préſens qui leur ſont odieux ».
  Encouragé par cet aveu ſincère,
« Muſe, dit-il, encore une prière :
» Daignez laiſſer tout ſon enchantement
A l'Opéra, lieu magique & charmant,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
La Tragédie a ſon trône à Paris.
Nous arracher des larmes & des cris,
C'eſt ſon partage. Elle eſt terrible & ſombre;
C'eſt ſon génie. Elle ne permet pas
Que les plaiſirs accompagnent ſes pas;
Sur des tombeaux elle gémit dans l'ombre.
Laiſſez-la donc aux pleurs s'abandonner,
De temps en temps vous ſerez ſa rivale;
Mais votre plainte aura quelque intervalle,
Et les Amours viendront vous couronner.
Toujours auſtère en ſa mâle énergie,
Elle n'a point de fête à nous donner :
Son éloquence eſt ſa ſeule magie.
Sur ſon théâtre, où règne le malheur,
On n'attend point ces doux momens de joie,
Ce calme heureux où l'âme ſe déploie,
Où l'eſpérance interrompt la douleur.
Vous vous plaiſez à cet heureux mélange :
A tous momens vous voulez que tout change;
De vos tableaux conſervez la couleur.

En ſons notés faire mugir Oreſte,
Changer Atrée en Acteur d'Opéra,
La coupe en main faire chanter Thieſte,
C'eſt faire un monſtre, & quelqu'un le fera.
Ce n'eſt pas tout, le *Velche* applaudira;
Et ſi le goût n'y met d'heureux obſtacles,
Sur les débris de nos deux grands ſpectacles
La barbarie enfin triomphera ».
« Soyez en paix, ſi c'eſt moi qui domine;
Lui répondit la chanteuſe divine:
Mon règne eſt doux, & mon cœur eſt humain ».
La Muſe alors, ſous les traits de Zerbine,
Et d'un chapeau coiffée en pélerine,
Le nez en l'air, la marotte à la main,
Baiſe Voltaire, & ſe met en chemin.
Lyon ſans doute eſt charmant à décrire,
Et de Saint-Clair les beautés ont leur prix
Je le ſais bien: mais tandis que j'ecris,
La Muſe vole, & me preſſe de dire,
Qu'avec ſa troupe elle arrive à Paris.
* *

FIN.

00101971

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016